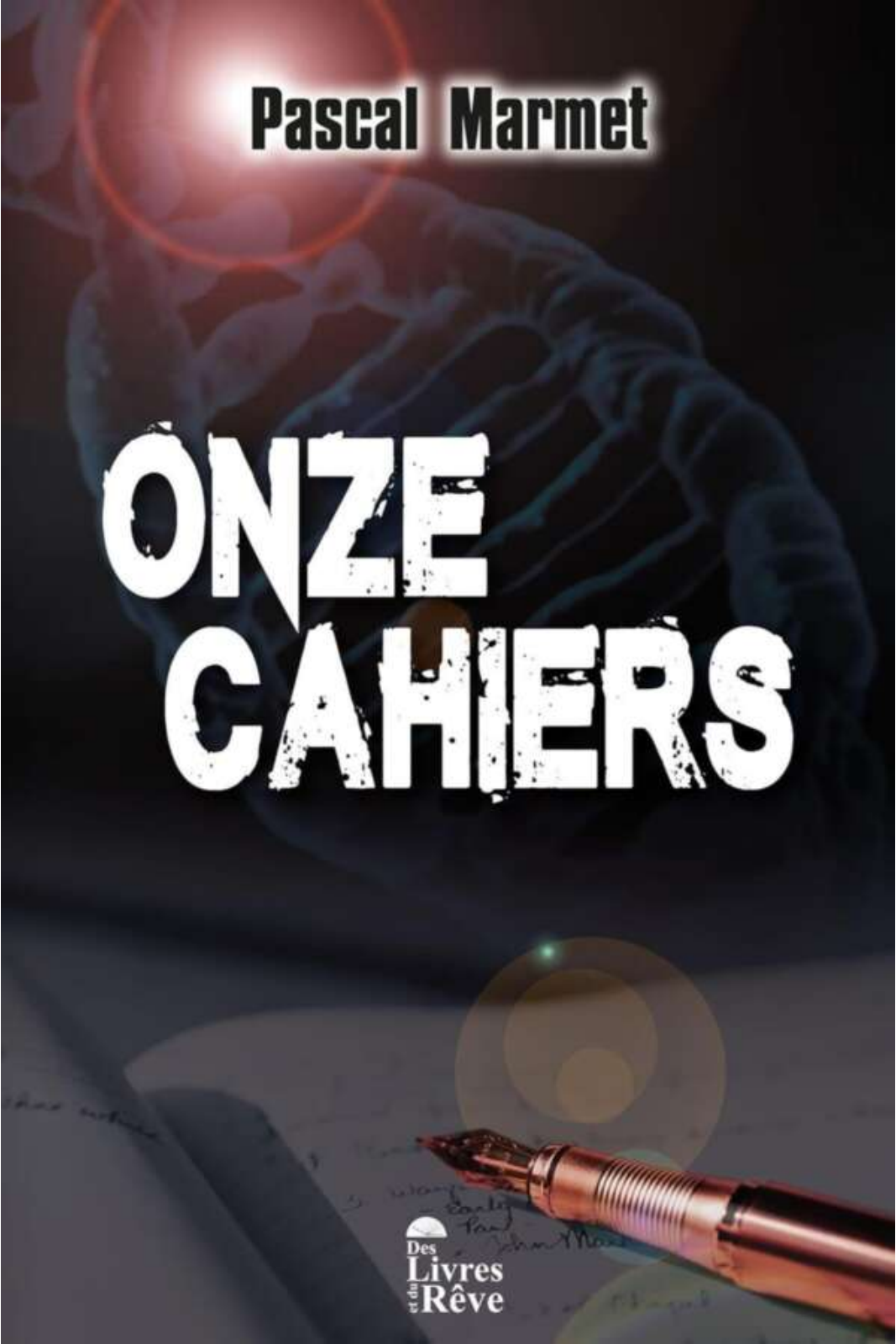
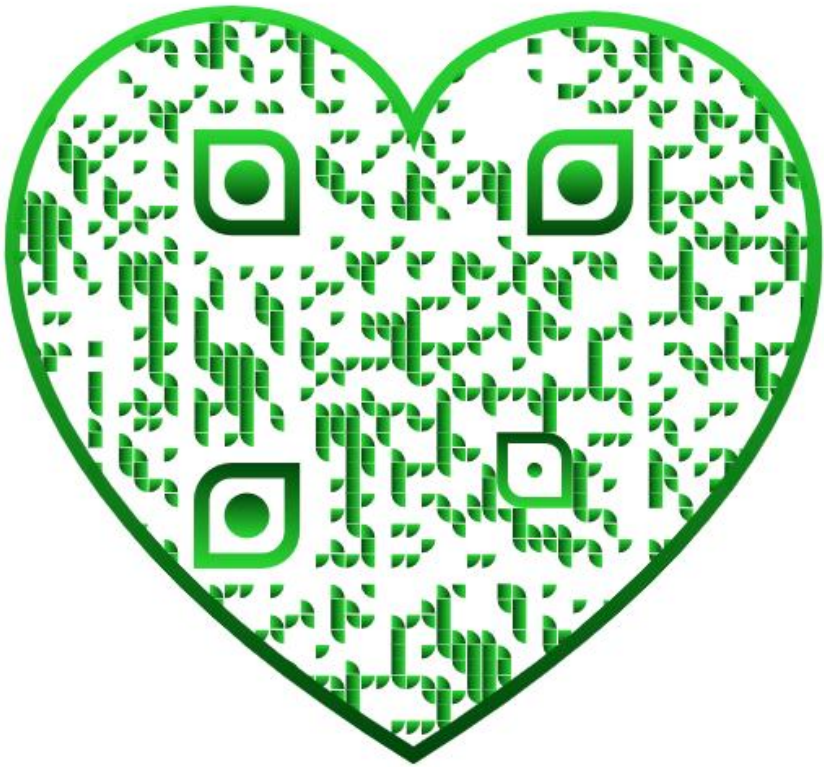
Pascal Marmet

ONZE CAHIERS



Des Livres du Rêve



Pascal Marmet

ONZE CAHIERS

Des Livres de Rêve

Design & Infographie de la couverture :
Jean-Paul dos Santos Guerreiro, *Ombre&Lumière*

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur. Toute reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par le code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

© Des livres et du Rêve – septembre 2024
21 place du Grand Jardin – 06140 Vence

ISBN : 978-2-493472-53-3

ONZE CAHIERS

Pascal Marmet

Des Livres et du Rêve

Lorsque surgit le désordre amoureux,
nous sommes tous perdus.

Onze cahiers

« Toute passion est désir d'éternité » L.

Depuis cet appel téléphonique, je suis complètement revenu en arrière. L'information reçue a convoqué une tempête d'ouragans, a rouvert la fosse aux serpents. J'ai cru à une mauvaise blague. Mais qui aurait pu ?

Me voilà replongé dans le Paris que j'ai connu, que j'ai jadis traversé du nord au sud, d'est en ouest. Comme autrefois, place de stationnement un euro cinquante de l'heure, comme autrefois, rien à cirer. Mais pas pour les mêmes raisons. Ce rendez-vous à Paris m'enfonce dans ce que j'ai mis dix ans à décoller de ma mémoire, comme si mon souvenir était de sable, comme si l'on essuyait par une vague d'eau une inscription, un prénom, une cicatrice tracée sur une plage. Mais les souvenirs sont de marbre et je n'ai pu que voiler le passé à coups de décisions définitives, de rencontres vides, de changements de cap.

Devant moi, un escalier de bois monte. Immeuble bourgeois, odeur d'encaustique, tapis épuisé et poussière séculaire.

Depuis cet appel, je suis silencieux.

— Bonjour monsieur, êtes-vous bien Pascal Langle, demeurant 92, avenue de la République, Paris 11e ?

— C'était mon adresse… il y a longtemps.

— Je représente l'étude de maître Saltz, notaire à Paris. Feu monsieur Jean-Sébastien Kork, psychanalyste de sa profession, dans ses dernières volontés, a voulu restituer certains cahiers confiés par ses patients. J'ai entre mes mains un journal daté de 2001 vous appartenant puisqu'en première page, il y a vos nom et adresse. Souhaitez-vous passer en mon étude afin de récupérer ce cahier numéro onze, à moins que vous n'envisagiez la destruction du document par nos soins ?

Oui, c'était bien un fantôme surgissant du passé. Notaire, psy, cahier, j'allais prononcer ce prénom que mes lèvres n'effleurent plus depuis si longtemps, ce prénom qui m'a déchiré le cœur. Et puis voilà qu'un notaire déterre ce fameux cahier que j'aurais tant espéré feuilleter alors qu'il était encore temps, du temps du vivant de…nœud dans la gorge, mains humides, regard perdu, l'obscurité ne suffit plus au cauchemar, il lui faut se rappeler à moi.

Ludmilla. Impénétrable, secrète, à l'histoire sombre et celée. Elle avait tant d'embarras à parler d'elle, remettait à plus tard. Inlassablement, elle écrivait dans ce cahier numéroté onze.

Un jour, alors que nous nous cherchions des embrouilles l'un l'autre, comme des chats toutes griffes dehors, je l'ai entrouvert en cachette alors qu'elle était dans les toilettes. En diagonale, j'ai dévoré

la première page : *« J'ai 12 ans. Je décide de commencer un journal clandestin. Un garçon, un cahier, un cahier, un garçon, une rencontre, une histoire…et les choses de ma vie. Jamais de mensonges, jamais de gros mots, ne rien se cacher. Promis juré. Désormais tous mes cahiers débuteront par ces lignes… »* La suite, que j'avais eu l'audace de dévorer avant qu'elle ne me surprenne en flagrant délit de curiosité, mutila mes élans : *« Sujet : Pascal Langle. Il porte le numéro onze, et me libère du dix. Comme toujours. Le dix me présumait extravagante, m'enfermait dans sa croyance comme il rangeait le monde dans des emballages étiquetés. Il ne m'a pas attendu pendant ma déficience au monde, mon absence de moi-même, dix-huit mois de ma vie entre parenthèses. Mais l'amour ? Alors, je me suis jetée dans les bras de ce onzième que le hasard avait déposé devant ma porte. J'ai vingt-sept ans demain et je pense à mon enfant… »*

De quel enfant parlait-elle ? De notre enfant à venir ? Mais je n'étais que cela pour elle : le mec d'après. Pour gommer le précédent et les précédents ? Ce jour-là, la lame d'un poignard s'est enfoncée dans mes entrailles. Quelle désillusion ! Elle a ensuite dissimulé son sale cahier, et pourtant elle y écrivait sans relâche parce que plus d'une fois je l'avais vue le refermer à la hâte à mon approche. Clac ! Vie privée, dégage de mon cœur, pauvre onzième *« déposé par le hasard devant ma porte » !* C'est comme ça que je l'avais pris, comme une balle en pleine tête, et je n'avais que vengeance et rancœur en retour de ce peu de considération.

Et puis, d'orages en embellies, de querelles en rapprochements, de ruptures en retours, nous avons enfin vécu ce que nous étions à deux : une exquise harmonie, une paisible connexion amoureuse, des projets sans truquages. Jusqu'au drame du onze septembre 2001, jour de destruction des World Trade Center… et de ma vie.

Durant cette période de renouveau, j'ai souvent revu ce maudit cahier sur ses genoux, qu'elle ne taisait plus, mais notre histoire n'autorisait plus la moindre indiscrétion. J'attendais qu'elle consente d'un simple geste à ce que je reprenne la lecture là où je l'avais laissée.

Elle n'en a pas eu le temps et, étrangement, ce cahier s'est évaporé pour réapparaître dans les méandres d'un notaire.

Mon amour, je t'ai aimé à la folie et mon deuil est impossible. Et chaque nuit, j'attends ton pas derrière ma porte et, sans relâche, je m'adonne à mon rêve de cet amour à jamais perdu comme d'autres à l'aquarelle.

Elle avait reconquis une sérénité égarée, mais je n'ai jamais su quels drames avaient émaillé sa vie.

Ses lèvres posées sur les miennes, elle s'est éteinte avec ses épouvantables secrets… « *…morte dans mes bras alors que nous faisions l'amour, morte dans mes bras alors que nous faisions l'amour, morte dans*

mes bras alors que nous faisions l'amour… »

Cette phrase en boucle m'obsède sans répit. Ce matin demeure un cri. Panique, lumière blafarde des hôpitaux, coup de hache dans ma vie. Je suis mort aux paroles de cette femme médecin, une grande blonde aux yeux verts et fuyants, comme coupable elle aussi. *« … Rupture d'anévrisme… »* Elle a ajouté : « *Au vu de la soudaineté du décès, il est probable qu'il y aura une enquête et une autopsie. Nous garderons le corps quelques jours* ».

Je suis ressorti fautif et brisé. Sans larmes. Juste cassé. Mort. Un trépassé en marche avec la fonction mécanique du vivant obéissant à l'ordre de vivre malgré soi. Mais mort. Puis, j'ai réussi à prendre la décision de quitter mon employeur pour créer mon propre cabinet d'assurance, mais l'influence du passé m'a empêché d'être un mari et un père et j'ai refusé toute autre vérité que celle de la revoir.

Dix ans après le drame, ce théâtre niçois au bord du gouffre m'a appelé. Un nom a déclenché le besoin impérieux de reprendre cette salle aux fauteuils défraîchis : Torsmane, l'ignoble metteur en scène. Il avait piétiné Ludmilla avec délice alors qu'elle était son esclave-assistante. Ce charognard doublé d'un despote harceleur, à l'ego bien rempli pour une si infime personne, dirigeait à coups de trique la troupe d'acteurs d'alors. Je venais de céder ma clientèle et, sur un coup de sang, j'ai racheté les parts de feu l'actionnaire principal du théâtre dont personne ne voulait à l'époque. La troupe jouait Herman Melville. Le *Bartleby* si précieux aux yeux de Ludmilla. Était-ce là un signe posthume pour tenir la promesse faite à Ludmilla : *« Je t'achèterai un théâtre… »* Hors de moi, j'ai viré Torsmane séance tenante. Cet événement réveillait Ludmilla. Ce jour-là, les larmes sont venues, barrage rompu. Enfin.

Aujourd'hui, j'avance vers un abîme financier, comme poussé dans le dos par un doigt invisible et un promoteur tenace et au bras long convoite le théâtre pour y construire un parking. Pourtant la cession des parts comprenait bien une clause incontournable interdisant formellement toute autre mission que celle de la représentation théâtrale. Ce cochon de bétonneur me harcèle, joue de ses appuis politiques, se promène avec son architecte dans mes coulisses en mon absence et, curieusement, mes subventions sont ajournées. Pour ne rien améliorer, les comédiens sont exécrables. Jamais eu grand monde dans ce théâtre abîmé par son passif culturel d'avant-garde, et moi, j'y ai mis jusqu'à mon dernier centime. Si la pièce ne déplace pas les foules, on fermera boutique. *« Je t'achèterai un théâtre… »* Comment ai-je pu être aussi inconséquent, moi, l'homme d'affaires aguerri ?

Le fantôme de Ludmilla s'est répandu sur chaque millimètre de ma peau et le passé, devenu le fossoyeur du présent, coupe mes appétits et étrangle mon action vers demain. C'était trop beau et maintenant trop

tard. Rideau et retour à la case zéro pointé.

Depuis le drame, le cauchemar ne m'a plus quitté. Je croyais à une thérapie de devoir de mémoire, mais ce n'était que *« cautère sur jambe de bois »,* comme me balance souvent mon père à la figure. J'ai dégringolé au plus bas dans la boîte noire, mes nuits m'enfermaient dans une cage obscure et je me réveillais au bord de l'étouffement, rongé par la bête panique.

Je vais revoir le cahier numéro onze, le cahier d'ébène, le toucher, caresser Ludmilla, plonger dans ses secrets alors même que nous ne pourrons plus jamais parler ensemble pour nous libérer du fardeau écrasant, ce poids de nos silences.

L'escalier poussiéreux me rapproche marche après marche et les idées tourbillonnent en centrifugeuse sous mon crâne où la migraine menace. Une tempête de questions s'agite depuis ce oui au notaire. Un « Oui » pour récupérer cette relique couverte de mes plaies endormies. Mais pourrai-je lire sans sombrer ? Et pourquoi m'injecter ce poison dans les veines ? N'est-il pas trop tard pour s'échapper ? Parce que c'est bien beau de prendre connaissance de confidences d'une défunte inoubliable, mais comment à chaque mot retrouvé ne pas supplicier les chairs en souffrance ?

Face à la porte capitonnée, dernière hésitation. Et si je m'enfuyais pour ne jamais revenir, ne jamais revoir ni cahier au vitriol ni théâtre de misère ni rien ressemblant à ce passé en forme de gifle ? Mais à fuir, on s'emporte avec soi. Pas d'échappée possible avec une blessure béante. Je sonne et j'ouvre l'accès à mes mortifications.

À droite, une salle d'attente, chaises matelassées, tables basses en teck et bouddhas de pierre. Des revues financières et d'art, plafond bas, boiseries sombres. Le vestibule où je me tiens sert de bureau d'accueil. Les canapés sont occupés, personne ne parle, certains chuchotent leur affaire, on se croirait à la messe. Impatience. J'ose trois pas vers le comptoir. Une jeune femme casquée d'un micro saisit un texte, ses doigts glissent à grande vitesse sur le clavier. Elle mastique bruyamment un chewing-gum sans réagir à mon approche. Mes yeux clignotent, j'enregistre les détails sans vraiment les discerner : la plante au pot démesuré, les hautes fenêtres triples vitrages donnant sur une avenue silencieuse et embouteillée. La secrétaire m'ignore, et je reste là, si près d'effleurer les mots de Ludmilla.

— S'il vous plaît…

Elle ne lève pas les yeux.

— Maître Saltz m'a invité à passer aujourd'hui…

— Vous êtes… ? Nez planté sur l'écran.

— Pressé !

— Votre nom… ses doigts sur le clavier accélèrent. Mâchoires tendues, narines dilatées.

Elle me lance un regard noirci de khôl. Je dérange.

— Pascal Langle. On doit me remettre un cahier.

Elle jette devant moi l'objet fantôme. Je suis en apnée. Elle pose brusquement une feuille imprimée, un formulaire, un stylo. Ma main tremble. Je le saisis comme s'il s'enflammait. Allons, Pascal, ça ne mord pas un cahier. Calme-toi, ce n'est qu'un trois fois rien du passé, il va juste te froisser comme une feuille de papier puis te dévaster à petit feu.

Je fixe la couverture noire avec son étiquette scolaire écrite à l'encre violette. Ma main se refuse à l'ouvrir. Le monde entier s'est dissous à l'intérieur.

— À remplir. Et il me faut une pièce d'identité, monsieur.

Un automate habite mon corps, gesticule et obéit. Et l'homme agité par une rafale de questions veut savoir comment ce spectre de papier est retombé entre mes mains et quel voyage il a accompli pour me revenir après tant d'années.

— Mademoiselle ?

— Quoi ?!

Pour un peu, elle aboierait aussi ! C'est fou ce qu'elle aime son emploi !

— Est-ce qu'il existe d'autres legs, mademoiselle ?

— Voyez avec maître Saltz !

— Veuillez avoir la gentillesse de m'annoncer…

— Prenez rendez-vous ! coupe-t-elle avec des yeux prêts à griffer.

Il me prend une envie furieuse de la secouer afin de lui extirper les réponses correctes.

— Je vais me répéter une dernière fois, mademoiselle : EXISTE-T-IL D'AUTRES CAHIERS ?

Mon doigt est menaçant et, sans m'en apercevoir, j'ai haussé la voix de cinq tons. Elle me dévisage avec des yeux de poisson mort. Pas plus impressionnée que ça.

— Prenez rendez…

— Vous allez arrêter de vous payer ma tête ! Je me demande ce que vous faites là, vous n'êtes pas capable de répondre à une simple question !

— Rien à battre de votre question, dans une heure, je me casse d'ici pour toujours parce que ma période d'essai « *n'est pas concluante* », môsieur ! hurle-t-elle en louchant pour faire son idiote.

Au fond du couloir, une porte s'ouvre sur un homme blond oxygéné, bronzage UV au carotène enrichi, dents Colgate reblanchies, cravate bigarrée et voix doucereuse comme s'il revenait d'un club de vacances.

— Que signifient ces hurlements, Cindy ?

— C'est ce client…

— Êtes-vous maître Saltz ? Je suis venu récupérer…

— Un des cahiers… On ne vous l'a pas remis ?!

— Je souhaite savoir s'il y en a d'autres et je m'en vais.

— Il y a en effet d'autres legs et comme nous vous l'avons déjà précisé, monsieur Kork a stipulé dans son testament que les journaux intimes issus de ses consultations devaient être rendus à leurs légitimes propriétaires. Vos nom, prénom et adresse figuraient au sein de ce cahier-ci, je vous l'ai rendu, c'est le dernier d'une série numérotée retrouvée dans un carton emballé. L'identité des autres propriétaires ne vous concerne en rien et ne vous regarde pas. Maintenant, veuillez bien nous laisser travailler. Adieu, monsieur.

Le notaire aux allures de touriste disparaît dans son bureau en refermant avec délicatesse sa porte, comme si ce geste, exempt de colère, mais ferme, rendait à l'étude la sérénité imposée pour les négoces qui s'y traitent. Je continue à bouillir et mon angoisse monte d'un cran. Ce mystère ajouté au retour en arrière me vitriole et ressemble à un boomerang retournant avec force entre mes deux yeux dix ans après avoir vu cette couverture de toile noire à l'étiquette manuscrite. Cette devinette me pique la vue et je titube.

Je suis un funambule et je reste cramponné au carnet noir comme s'il devait s'envoler. Je me dirige vers la sortie lorsque la porte s'ouvre brutalement devant moi. On me bouscule, quelqu'un rentre comme un tank, le cahier m'échappe et s'ouvre sur l'écriture ronde de Ludmilla, je me baisse pour ramasser mon trésor et ressors furibond. Je pourrais aussi bien me trouver dans une fête foraine pleine de bruit ou dans un désert silencieux, je ne vois plus ce qui m'entoure.

Dans un état second, je reprends ma voiture en direction de Nice, j'évite de justesse trois accidents sur le périphérique.

À la seule pensée de la bombe à retardement que je transporte avec moi, les larmes ne sont pas loin de m'aveugler. L'émotion est insupportable. Je n'arrive plus à réfléchir, je continue comme une machine à avancer vers le futur. Je rentre chez moi, aussi fatigué que si j'étais revenu en courant de Paris. Lessivé. Essoré. Je dépose l'explosif sur mon bureau, délicatement. Je ne peux pas l'ouvrir. Pas maintenant. Mais je me souviens si bien des premières lignes ! Elles sont gravées en moi et reviennent me hanter. « *Pascal Langle. Il porte le numéro onze, et il me libère du dix* »…

Ces mots m'avaient brisé ! Et aujourd'hui, d'autres questions se bousculent : que contenaient-ils ? Qui étaient les dix autres ? Que s'était-il passé avant moi ? Je veux savoir si d'autres cahiers comme le mien ont été « légués », ça tourne à l'obsession. Ludmilla, quelle a été ta vie avant moi ? As-tu souhaité que ces témoignages nous

reviennent ? Difficile à croire, alors que tu es partie si subitement ! Tu n'as rien pu envisager, pas avec un départ si imprévisible. Je veux en avoir le cœur net et il n'y a qu'un homme pour me renseigner.

Le notaire décroche. La standardiste a bel et bien terminé sa période d'essai. Je me présente et insiste avec le tact que je n'ai plus.

— Maître, je m'excuse de vous relancer à nouveau, mais je dois savoir si d'autres personnes sont venues réclamer un de ces cahiers numérotés.

— Je vais me répéter une fois encore, monsieur Langle. Dans ses dernières volontés, monsieur Kork précisait que tous les documents découverts au sein de son cabinet devaient être restitués sans délai à leurs propriétaires respectifs. Dans un carton à part, nous avons trouvé une série de cahiers noirs d'une collection numérotés d'un à onze. Dans chacun figuraient le nom et les coordonnées d'une personne. Voilà comment le vôtre vous est parvenu. Je ne vous dirai rien de plus. Adieu monsieur.

Il confirme donc dix autres destinataires. Des hommes ? Les hommes de sa vie ? Si je pouvais, je m'introduirais dans l'étude du notaire, et m'approprierais tous les cahiers. Sa vie m'était tombée dessus comme une météorite et me voilà redevenu amer, jaloux rétrospectivement. Douleur intacte ajoutée à celle provoquée par la disparition de Ludmilla dans des conditions si cruelles. C'est tellement injuste !

La clope me manque terriblement ce soir.

Ne pas y penser. Ne pas replonger.

Cahier numéro trois

« Tout nous invite à la valse de la mode, des idées et du progrès. » Lu.

Je suis microscopique. Une insignifiante molécule odieusement ridicule face à la tour de fer gigantesque. Dressée, face à moi, elle m'en imposait, m'écrasait de son aspect majestueux, de toute sa force, de la cime de son pouvoir. Elle m'observait, arrogante, et m'analysait. L'armée des yeux brillants recouvrant la surface en aluminium de la bâtisse me décryptait. Je me sentais nue. Et hypnotisée, envoûtée… oui. Mais prête à les dévorer.

À la sortie du métro, et dans un geste symbolique, j'ai déposé entre les doigts d'une clocharde accrochée à son caniche famélique mon dernier billet de dix euros. Je n'ai plus que l'audace de ma jeunesse.

Devant le futur très improbable du résultat de ce rendez-vous spontané, je pense à Lucy. À cette longue discussion que nous avons eue au sujet de l'article au fond de mon sac et qui crève de peur d'être lue. Article, un bien grand mot. L'histoire est partie de mon blog, mon alvéole à idées, une chronique concise éclaboussée de bouts d'existences croquées sur le gril du genre humain. Considérés en bloc, mes échos paraissent sans grand intérêt, mais riches de millions de facettes quand ils sont observés à la loupe de mon clavier. Des tout et des pas grand-chose m'émeuvent, m'amusent, m'interpellent, se contredisent, s'emballent ou m'énervent et je les restitue avec mes impressions. Je dissèque les tenues vestimentaires, je raconte ce que je surprends, conçoit et j'examine sans retenue et avec minutie. De l'Europe au Canada, du Togo à Singapour, mes causeries attirent. J'ai mes aficionados et chaque jour, la liste de mes louangeurs s'allonge. Parmi eux, ma Lucy. Ma dévouée lectrice et la plus critique aussi. À chaque billet d'humeur, elle me laisse des commentaires pointus et elle ne rate jamais une occasion pour me pousser à étoffer mon « mur » ou à gazouiller durant des heures sur le NET.

— Tu as du talent Joanna, vraiment ! Même papa le pense ! Tu as vraiment un style, une fluidité que beaucoup t'envieraient et à chaque fois, je ris aux larmes. Tes papiers ressemblent aux articles dans la presse féminine, mais toi, tu apportes sur le glamour la touche du Canard enchaîné ! Sérieusement, tu devrais être plus gourmande. Des tas de gens sont remarqués comme ça. Regarde la fille avec ses illustrations sur son blog pour enfants ! Aujourd'hui, elle est publiée. Elle a sa bande dessinée dans les meilleures librairies et elle signe des dédicaces dans les FNAC aux côtés de Jean-Pierre Dirick, un des dessinateurs de Pif magazine ! Et puis l'autre blogueuse avec ses recettes de macarons maison : pareil, publiée ! Et l'exposé par le menu des neuf mois de la grossesse de sa femme par ce compagnon plein de

tendresse : un bouquin et un prix des lecteurs ! Il y en a plein des gens comme eux, tu pourrais toi aussi ! Sérieux !

Quand je pense que les lundis matin, on s'étripe comme des chiffonnières pour être la première à feuilleter ce magazine mythique. Lucy y était abonnée alors qu'elle était encore dans le ventre de sa mère. Et moi, je suis à deux doigts d'en franchir les portes de la rédaction ! Elle va être fière de moi ma Lucy chérie ! Bientôt, il sera loin le temps où elle me réclamait ma part de loyer en larmoyant :

— Jo, tu exagères ! Tu n'as jamais d'argent ! Des mois que je paye ta participation ! Quand vas-tu me rembourser ? On ne peut pas continuer comme ça ! Et si mon père l'apprend, il me tue.

Lucy est comme une grande sœur. Nous nous sommes rencontrées il y a trois mois. Je m'en souviendrai jusqu'à mon dernier souffle de notre première confrontation ! C'était à une fête. Dans un quartier chic et avec des copains communs. Enfin, en réalité, moi, je ne connaissais personne. Mais les autres semblaient me connaître ! J'ai une technique imparable : l'empathie du buffet ! Très pratique pour s'infiltrer dans une fête et squatter les mignardises. Et ça fonctionne toujours puisque la bande de fils à papa a cru à mon numéro de séduction. Sauf ma Lucy ! Elle n'est pas tombée dans le panneau. Probablement intriguée, elle a étudié mon jeu un moment et puis elle m'a accostée, très sûre d'elle, avec l'œil hautain de la gosse gâtée.

— Alors toi, je parie mes boucles d'oreilles Prada que tu ne connais personne ici !

Je ne réponds jamais dans ces cas-là.

— Tu arrives comme une libellule sur le potage et c'est un peu gros comme insecte sur mon toast caviar ! Non et non, on ne me la joue pas à moi ! Allez, avoue ! Promis, je ne dirai rien !

Un monde fou. De la musique plein les oreilles. Du champagne, vodka frappée et verrines à gogo. J'ai bien essayé de l'entortiller, mais elle n'en démordait pas la Sherlock. Et j'ai fini par lui avouer qu'effectivement, à part moi, je ne connaissais personne à cette fête.

— C'est clair, tu es sacrément gonflée toi ! Une pique-assiette… mais comment fais-tu ? J'hallucine grave ! Je n'oserais jamais, moi !

Ses yeux brillaient. Elle semblait fascinée par ma prestation. Lucy. Grande bringue malicieuse et pétillante. Châtain. Les yeux amande et noisette de l'écureuil fou, milieu aisé, bien éduquée avec nourrice près du berceau et pourtant, elle adore jurer comme le dernier des charretiers de la Bastille. De suite, je me suis sentie à l'aise avec elle.

— Et que fais-tu dans la vie, mademoiselle l'hirondelle, à part gratter des petits fours et boire du champagne à l'œil ?

— Ah Ah Ah ! Très très drôle !

— Mais encore ?

Elle me testait.

— J'écris.

— Tu écris ? Des romans ? Es-tu écrivaine ?

— Non, des articles.

— Journaliste ? Tu es dans la presse ? Sérieux ? Tu ne me racontes pas des histoires là ? Tu travailles pour un canard, c'est ça ?

— Non, pas un. Plusieurs, en fait.

— Comment ça, plusieurs ? C'est possible ça ?

— Je suis pigiste. Oh, rien d'extraordinaire, tu sais. J'écris pour des journaux aux tirages très réduits.

Elle me regardait, l'œil étincelant, plein d'admiration. Complètement conquise.

— Et ça gagne bien… pigiste ?

— Ça dépend du treizième mois. On est légion sur le marché du kilomètre à la ligne et si ton article ne convient pas, pouf ! Tu dégages, forcément. Personne ne t'attend les bras ouverts, tu sais ! Faut se battre et se vendre et ça, c'est mon rayon.

— Ah oui ! Et avoir du culot aussi !

Elle riait fort, clignait de l'œil avec malice et enchaîna dans la confidence :

— Dis, Miss Tintin reporter, tu ne rechercherais pas une colocataire par hasard ? Tu me plais bien et j'ai un super appartement à partager. Un mois que je cherche et je ne trouve pas d'escarpin à mon pied, je ne tombe que sur des bobos ou des bosseuses en prépa !

— Faut voir, Cendrillon ! Où est-il ton château ?

Elle a pouffé et là, j'ai bluffé un maximum. Elle a enchaîné :

— Cœur du Marais. Sept cents euros chacune plus les charges, aucun meuble à prévoir et je t'offre mon code Wi-Fi en guise de bienvenue.

Avec de l'air frais en poche et sans savoir où j'allais dormir cette nuit, cette proposition atténua la boule grossissant dans mon ventre à chaque fois que j'errais dans la rue.

— Pourrais-je m'installer… dès ce soir ?

— Si tu veux oui ! Mais n'as-tu pas des fringues ?

— Mon univers tient dans un immense sac Vuitton plein à craquer de tailleurs Chanel et de foulards Kenzo.

Je n'allais pas lui dire que je n'avais rien mangé de la semaine, que je dormais autour du périphérique en priant Saint DDASS de m'éviter de mauvaises rencontres et que j'étais abonnée à l'année aux douches municipales. C'était trop dur de dire la vérité et je suis tellement rodée dans la *Flûte enchantée* que mes mensonges prennent, désormais et sans rougir, la palette de l'authenticité.

Notre amitié est partie de là ! De mon usurpation, d'une errance à un coup de chance. Maintenant, je suis sa sœur, mais pas sa femme de ménage, son amie qui ne raconte son passé qu'au futur, sa

psychanalyste épuisée par ses phobies, sa conseillère matrimoniale et là, il y a un travail fou. Son coach vestimentaire aussi et je profite sans moralité de sa garde-robe puisque dans mon sac en plastique de chez Vuitton, il n'y avait que des fripes trouées par la misère. Accessoirement, je suis son astrologue-cartomancienne et sa colocataire sans un sou vaillant !

Simplement, j'ai emménagé le soir même chez elle rue de Saintonge, à deux pas de Bertillon et de l'hôtel particulier des Rothschild.

Lucy a un chouette logement situé au dernier étage d'un immeuble à un appartement par niveau. Le rez-de-chaussée est occupé par une boutique de décoration très tendance vintage émotionnelle, tenue par Fred et Thomas, que Lucy m'a présentés le lendemain comme ses intimes. Ils vivent en couple au-dessus de la boutique et ils sont amoureux comme au premier jour. Ils m'ont adoptée d'une seule embrassade et j'ai adoré leur look et leurs babioles arabo-rétro-modernité hors de prix.

Pas très grand, le château de la Belle au bois dormant, mais entre une infâme bouche d'égout et le chauffage central à fond, j'ai vite tranché pour son palais ! On dispose chacune d'une chambre dont les fenêtres donnent sur une courette fleurie avec amour par une gardienne folle de chats perdus. En revanche, la salle de bains a été pensée par des pygmées ! On peut se soulager en vérifiant l'eau du bain et en rangeant l'armoire à pharmacie. Un salon bien lumineux meublé d'un canapé, d'une table basse, de plantes vertes, de quelques lampes en papier de riz, pur style suédois en kit. Pas grand-chose aux murs. Hormis une magnifique toile offerte par Thomas, peintre à ses heures. Une télévision plasma que le père de Lucy lui a offert pour son anniversaire et un coin ordinateur tactile avec une grosse pomme gravée dessus. La cuisine est relativement spacieuse puisque nous y avons installé une table ronde, quatre chaises dépareillées, un buffet appartenant à sa grand-mère que nous avons repeint en blanc, un grand frigo très bruyant et très vide, deux plaques vitrocéramiques et un four à croque-monsieur. On adore cette cuisine. On y passe un temps fou à papoter, à fricasser et à boire du thé avec une paille en nous pâmant sur les inspecteurs beaux gosses des *Experts* ou d'*Esprits criminels*. On fait les blondes, on customise la planète Prada en les traitant de voleurs du luxe et on mélange deux parfums pour leur trouver un nouveau nom à cent euros les cinquante centilitres. Nos délires de filles n'amusent que nous et je suis heureuse depuis que Lucy m'a ouvert son gîte.

Son père lui a déniché cet appartement parce que sans une caution solidaire en béton, impossible de vivre dans ce quartier qui pille les touristes comme les résidents. Se loger dans Paris, sans références,

sans garanties, sans emploi stable, c'est Koh-Lanta et Fort Boyard le même jour. Quelle chance d'avoir rencontré Lucy au bon moment, je commençais à me clochardiser ! Son père est négociant en tissus de confection pour la maison Givenchy, un homme grand à l'allure sportive, avec des chemises sur mesure de marque Figaret. Un ex-beau au teint hâlé. Il côtoie l'élite, joue au golf et roule en berline de luxe. Un papa de rêve que je n'aurai jamais.

Quand il est en visite chez nous, son portable sonne sans arrêt et il répond toujours en anglais. Origine oblige. Il voyage dans les belles capitales et compense son absence quasi permanente auprès de sa fille par de nombreux cadeaux, toujours très inutiles et très chers ! Généreux, je dois le dire. Lorsqu'il apparaît, c'est la fête ! Très souvent, je suis conviée aux sorties, aux dîners chez Taillevent ou chez Lucas Carton, il m'aime bien ! Prodigue, mais très à cheval sur les principes. Et la condition *sine qua non* pour qu'il se porte caution était, entre autres, que nous payions notre loyer rubis sur l'ongle. Hors de question qu'il assume pour « *deux jeunes et jolies filles super dynamiques et capables de se prendre en charge* », comme il dit. En fait, je n'ai que trois mois de loyers de retard ce qui revient à dire que je n'ai jamais versé n seul loyer. J'ai honte. Enfin presque. Mais où est-il mon papa chéri qui paierait mes lubies ? Il était censé me combler et me devait assistance pour enfant en danger. Stop ! Le passé n'existe pas, Jo, n'a jamais eu lieu, rappelle-toi que tu as remisé ce fourbi d'enfance à fond de cale.

Oui ! Tu as raison, ma Lucy ! Bientôt ma galère appartiendra au passé ! Personne ne m'arrêtera. J'ai la haine, j'avance à l'aplomb et je suis un gladiateur prêt à embrocher Spartacus. J'ai vingt-deux ans bientôt, plus un centime en poche et du haut de mon mètre soixante-dix-sept les bras levés, je me sens d'attaque comme jamais sauf que je meurs de faim. Aussi vrai que je m'appelle Joanna, lorsque j'aurai franchi la rédaction de ELLE, ce sera pour en ressortir avec en mains mon pass VIP pour une vie meilleure !

Sur la plaque de la tour argentée : Télé 7 jours, le Journal du dimanche, Psychologies,… Tachycardie. Vais-je arriver à entrer dans les poumons de la tour géante ? Ils sont tous là… Version Femina, BIBA, Paris Match, ELLE et plein d'autres. Mais seul le magazine ELLE m'intéresse !

Je suis une nanoparticule. Un électron outrageusement libre et je pénètre le géant. Aux pieds du monstre rutilant, deux imposants pylônes de béton semblent monter la garde. Cinq marches, une esplanade, et deux énormes portes à tambour : une pour les entrées, l'autre pour les sorties. Un peu de verdure et rien d'inquiétant en soi. Pourtant, je sens une zone d'angoisse insidieuse me garrotter la gorge. J'en suffoque presque. Un imprévu de taille vient contrecarrer mon

plan d'invasion. Une foule opaque, dense, grouille et s'agite aux pieds de la dame de béton armé. Aucun son distinct ne parvient à mon oreille. Juste une espèce de rumeur sourde, cotonneuse, floue. J'approche, lentement. Mon regard s'attarde sur tous ces gens amassés devant moi. Qui étaient-ils ? Une femme, cheveux à la garçonne, assez forte, engoncée dans un t-shirt moulant, tire nerveusement de grosses bouffées sur sa cigarette en maugréant et gesticule avec ses bras. Face à elle, une autre jumelle. Même allure sauf qu'elle ne fume pas. Elles écoutent, piétinent mollement, acquiescent les bras croisés sur leurs poitrines comprimées dans un mini-blouson de cuir noir. Un peu plus loin, une grande rousse aux cheveux ondulés, habillée en tailleur strict, talons hauts, portable fixé à l'oreille, fait les cent pas et semble prête à bondir comme une hyène. À sa gauche, deux hommes en costumes sombres trépignent, le regard pétillant en permanence des portes-tambours à leur montre, de leur montre à leur portable. Partout des gens mécontents, agacés et impatients.

Armée de mon plus beau sourire, je demande ce qu'il se passe :

— On est dehors depuis deux heures ! Les entrées sont bloquées ! Une grève ! La CGT du livre, je crois ! La deuxième en moins d'un mois ! On est des dizaines là dehors depuis l'ouverture des bureaux !

Une autre rondelette et grisonnante en rajoute :

— Ils auraient pu au moins nous laisser entrer dans le hall pour profiter de la climatisation. Quand je pense que c'est la matinée Elite !

— La matinée Elite ?

— Une fois par trimestre et ça tombe maintenant. Sous l'estomac qu'il nous est passé l'énorme petit déjeuner offert par l'agence Elite. La dernière fois, il y avait Heidi Klum.

— On dirait que ça se débloque, ajoute une autre collègue.

Heureusement que je ne suis pas arrivée trop tôt. Je reviens demain ? Et si je rentrais dans le bâtiment en me mêlant aux salariés ?

— Et vous, restez là à attendre sous la chaleur ?

— Évidemment ! Vous n'êtes pas de la maison, vous ! Ça se voit ! Le troisième lundi du mois, c'est le stress total ici. Enfin, je parle pour moi et mes collègues. On est chez Match, et le lundi, c'est bouclage à tous les étages. Alors grève ou pas grève, on a plutôt intérêt à s'installer derrière les ordinateurs pour rattraper ce cafouillage inutile ! Déjà deux heures de retard ! J'espère que l'on n'attendra pas cinq heures comme la dernière fois.

À l'instant où elle achève sa phrase, un mouvement de foule frétille plus en avant. J'aperçois le tambour de la porte toupiller et le brouhaha s'amplifie.

Mon cœur s'emballe après l'accalmie et je reprends le train en marche, m'intègre à la masse, m'enfile dans le tourniquet puis dans le portillon de sécurité.

Je suis dans le hall, ni vu ni connu. L'accès est à l'image de la tour. Énorme ! Et pour l'heure, bondé. Les salariés ex-otages de la CGT se mêlent maintenant aux invités de l'agence Elite. Parmi elles, certaines dénotent par leur plastique irréprochable. Confrontation de deux mondes. Comme ce mannequin, avec une tasse de café à la main, en pleine discussion avec un superbe métis. Immense, et si elle fait un pas, il m'en faudrait cinq pour atteindre la même distance. Mince comme tout, cheveux à la Raiponce, blonde comme les blés en plein soleil et à la Jennifer Aniston dans son dernier film. Carrément, classe son smoking noir. Yves Saint-Laurent ? La chance ! Et elle ne porte rien sous la veste. Super sexy, glamour juste ce qu'il faut. L'homme n'est pas mal non plus. Jeans, un slim brut et plissé retombant parfaitement sur une paire de souliers à bouts allongés, légèrement biseautés, marron, oui je craque ! En haut, un caban bleu marine croisé et un chèche autour du cou. Brun, coupe nette et une mèche rebelle retombant pile-poil sur ses yeux vert nature. Peau mate, barbe naissante, grande bouche délicieuse. Canon ! Très souriant le modèle idéal ! Ou alors, un photographe ? Tout à fait mon style de mâle, mais là, c'est l'utopie, ma belle.

Je regarde, abasourdie. J'ai besoin de repères. À gauche de la porte à tambour de sortie, l'open-bar aux odeurs de croissant beurre est assailli et je rêve de sauter pieds joints sur les agapes tellement mon ventre hurle de gargouillis sonores. Derrière une table nappée de blanc, des serveurs en nœud papillon s'agitent en essayant sans succès de contenter les furies en essaim. Face au bar improvisé, un buffet colossal propose des viennoiseries en pagaille et des jus d'oranges pressées maison. Entre les deux, pas un centimètre carré de libre. C'est dingue, ce monde affamé. Seuls les modèles se tiennent à distance du buffet, anorexie oblige. Je me sens presque mal. Est-ce cela l'agoraphobie ? Et puis ces effluves de parfums qui se triturent n'en finissent plus de me torturer et se mêlent au pain au chocolat. Il faut vraiment que je me sorte de là, ou je vais m'effondrer. Allez, pas de panique, ma belle ! *« Sur terre, deux catégories de personnes. Celles qui en veulent. Et les autres, blablabla… »*. J'ai chaud, faim, j'ai peur. J'aperçois ce qu'il me semble être l'accueil. J'observe. Une longue fille diaphane en tailleur noir paraît en revenir et elle s'accroche le badge sésame sur le revers de sa veste.

Derrière l'énorme comptoir noir corbeau et rouge cerise, il y a deux hôtesses à affronter. Elles ont l'air de sacrément assurer ! Le téléphone sonne sans arrêt. Les deux filles sont équipées d'un casque et d'un micro, elles parlent en continu en plusieurs langues en consultant leurs écrans et tapotent sur leurs claviers avec une dextérité de robots des usines Toyota. Elles renseignent, rapidement, courtoisement, précisément et toujours avec le sourire figé du copié-

collé-suivant et sans stress apparent. À la place des deux androïdes, je crois que je n'en mènerais pas large. Face au comptoir, je me hisse sur la pointe des pieds, colle ma poitrine contre les parois et m'accroche au meuble comptoir suspendu du vaisseau amiral. L'impression que si je lâche, je me noie. L'une des deux robotes me lance d'une voix douce et métallique :

— Bonjour-que-puis-je-pour-vous-aider ?

— Je viens voir Valérie Tonarian.

— Quel est votre nom et à quelle heure avez-vous rendez-vous ?

— Joanna Marcus. Je n'ai pas de rendez-vous.

— Madame Tonarian ne reçoit que sur rendez-vous. Vous ne pouvez la rencontrer à votre convenance personnelle, mademoiselle.

Dans la poche de mon manteau, je serre une carte de visite. La carte de visite de madame Tonarian, directrice de la rédaction ! Je l'ai subtilisée au père de Lucy. Je sais que Lucy ne m'en voudra pas ! Mais une telle carte, ça ne vous tombe pas entre les mains tous les jours ! Je la remettrai en place dans le porte-cartes que son père a oublié à l'appartement. Un soir, avec Lucy, on l'a feuilleté jusqu'à pas d'heure. Incroyable le monde qu'il connaît son père. Le portable de Lucy a sonné et elle est allée s'isoler dans sa chambre pour discuter avec sa mère. J'avais repéré dès le début le logo « ELLE ». Quatre lettres légendaires, capitales et rouges. J'ai subtilisé le bristol et l'ai remplacé par la dernière du classeur plastifié. Cette carte, c'est mon seul atout… Et là, je crois que c'est le moment de l'utiliser.

Je réponds :

— J'imagine bien qu'elle ne reçoit que sur rendez-vous, mais c'est à sa demande que je me présente ce matin. Je suis sa nièce… la fille de sa sœur aînée.

Je lui tends la carte qu'elle ne regarde pas.

— Une nièce ! Mais ça change tout, elle adore les nièces.

Elle compose aussitôt un numéro sur son ordinateur. Grand sourire de la mante religieuse. Je l'entends converser à mi-voix au travers du micro placé juste devant sa jolie bouche ourlée :

— Sonia à l'accueil. J'ai par ici une nièce de Valérie et comme d'habitude, elle est au courant de sa visite. Joanna Marcus. Marcus, oui ! Non ! Oui, non ! Entre deux rendez-vous ? Mais demandez-lui, elle va adorer. Elle a sa carte de visite ! Mais oui, comme d'habitude, elle l'a appelée ce matin ! Dois-je la faire monter ?

Pourquoi a-t-elle articulé le mot « *nièce* » et pourquoi a-t-elle dit : « *Elle va adorer comme d'habitude* » ?

— Vous l'attendrez là-haut. Il vous faudra patienter, mademoiselle Marcus.

Elle me demande une pièce d'identité en échange de laquelle elle me tend une carte plastifiée munie d'une pincette.

— Je vais vous donner, mademoiselle la nièce, un bon conseil : les plus courtes sont les meilleures.

D'une main scientifiquement manucurée et en m'indiquant le chemin à prendre, elle griffonne un circuit et des croix au feutre rouge aux endroits stratégiques.

« Prenezl'ascenseur4auboutducouloirmontezauquatrièmeétageLà,vouspasserez

Je n'ai rien compris, mais je la remercie en m'emparant du plan. Je garde mon calme et un visage professionnel et impassible.

Je pivote, je repère les ascenseurs, je reprendrai ma respiration normale un autre jour. Ignorant la foule affamée, je me dirige, raide et droite, vers les cabines spatiales.

« *Un bon conseil : Les plus courtes sont les meilleures* ». Je suis en pilotage automatique. Je n'ai pas bien compris le message et je n'ose plus reculer. Au secours, je me noie !

Devant l'ascenseur, trois femmes me dévisagent. Une brune, d'à peu près mon âge, aux cheveux très longs. Mince. Très jolie. Robe mi-cuisses, fluide, grise, ceinturée à la taille. Des cuissardes noires lacées sur l'arrière de la tige. Pas de maquillage, hormis une bouche brillante et rouge. Elle entoure de ses bras une pochette à rabats contenant de mystérieuses feuilles A4, qu'elle écrase contre sa poitrine. Son regard est rêveur, préoccupé et elle fredonne en mâchouillant un chewing-gum. Seigneur, je tuerai pour un croissant au beurre !

J'aperçois mon reflet dans le miroir du couloir. Je suis livide. Je plonge une main au fin fond de mon Liu Jo, un vaste sac à rabat en cuir jaune, pourvu de deux grandes poignées d'une vingtaine de centimètres, très pratiques, et qui m'a coûté une longue discussion avec Lucy. À force d'y trifouiller, je tombe enfin sur mon gloss. J'en badigeonne adroitement mes lèvres. Un peu de brillant framboise et de bonne mine. Parfait ! J'ébouriffe ma frange courte. Je me félicite encore d'avoir finalement osé couper ma tignasse teintée chocolat glacé. Ce carré légèrement dégradé, cette frange à la Kate Moss me donnent un air volontaire, décidé et artificiellement sage. Il accentue mes yeux verts en dragée ainsi que mes hautes pommettes rosées et contraste parfaitement avec ma tenue du jour.

Ma garde-robe étant fournie par Cosette ou Cendrillon et ma fée Lucy, mes tenues sont simples, féminines, fluides, très colorées et ne laissent jamais indifférentes. Aujourd'hui, mon choix s'est porté sur une robe bleu canard. Très simple, près du corps. En jersey léger. Zippée dans le dos. Manches courtes. Encolure décolletée, ronde, agrémentée d'une broche de billes de laine cardée par mes soins : du rouge, du jaune, du violet. Autour du cou, j'ai mon médaillon. Un camée en pierre d'agate. Du plus loin que je me souvienne, je l'ai toujours porté. Sur mes jambes, j'ai glissé des leggings moutarde et à mes pieds, une paire de boots, gris, à brides boutonnées sur la

cheville. Par-dessus, j'ai enfilé un trois quarts ceinturé à la taille, en laine bouillie parme, un peu flashy. J'aime bien mon look. Il me ressemble et ne me quitte jamais ces temps-ci. Dynamique, un peu foufou, décalé. J'ai besoin de mes couleurs. Évidemment, je ne passe jamais inaperçue ! Les hommes comme les femmes me remarquent toujours. Leur réaction ne se fait jamais attendre très longtemps. À mon arrivée près du groupe, une femme très élégante, d'une quarantaine d'années, aux cheveux blond vénitien encadrant un visage rond et avenant, a posé ses grands yeux gris-bleu sur moi, et m'a carrément déshabillée, de haut en bas et sans l'once d'un scrupule ! Comme je lui souriais, elle a souri d'un blanc éclatant. Cela ne me dérange pas que l'on me regarde. Peu importe la manière dont on s'y prend, je réponds toujours par une attitude désarmante. J'aime dégoupiller l'autre et en particulier lorsque la faim me tiraille.

En retrait, deux autres femmes discutaient à voix basse et m'examinaient. La rousse me rappelle un pigeon grassouillet dégusté en gelée. Peut-être était-ce à cause de son double menton tremblant à chaque mot émis, ou de ses yeux ronds enfoncés dans une couche de saindoux. Ou encore peut-être à cause de sa tenue vestimentaire, un ensemble transparent, gris anthracite, informe et ne la mettant vraiment pas en valeur. L'autre femme est une brune plantureuse, plutôt grande et carrée d'épaules. Elle porte un jean, une tunique vaporeuse et des ballerines. Elle joue en tapotant nerveusement sur son portable et serre convulsivement son sac à main contre ses hanches.

Deux bips. L'ascenseur s'ouvre. Nous nous engouffrons à quatre dans la spacieuse cabine. Bossa-nova mâchouillée dans une sono apathique. Lumière crue et une plante en plastique.

La femme élégante me demande :

— Quel étage ?

— Au quatrième, je lui réponds, atone.

Elle presse sur le bouton en répondant : « *alors, nous sommes deux !* », puis sans plus rien dire, presse également sur le trois pour les deux femmes, dont apparemment elle connaît les habitudes. Sur son poignet, j'entends le tintement des nombreux bracelets d'argent et ils s'entrechoquent lorsqu'elle ramène sa main contre sa pochette. Des notes sucrées et entêtantes d'Angel émanent d'elle à chaque mouvement.

Les femmes la remercient à l'unisson et elle demande :

— Étiez-vous dedans ou dehors pendant le blocage des affreux syndicalistes ?

— Dedans heureusement ! Tout s'est-il bien passé de ton côté ?

— Pas de soucis ! Et ils n'auront rien de leurs revendications ! Et d'un air enjoué, elle rajoute : Aujourd'hui, je crois qu'on peut me

demander n'importe quoi et je suis tellement enchantée que je fouetterais sans pitié les chevaux de Ben-Hur !

— Ah bon ? lancent en chœur les deux femmes.

— Oui ! Rien ne pourra gâcher l'excellentissime nouvelle que je viens d'apprendre. Ça me met en boulette à chaque fois ! La famille s'agrandit, figurez-vous !

— Non ! Tu… C'est pas vrai !

Les regards des deux femmes se posent simultanément au niveau de son ventre.

— Un petit troisième ?

— Plus d'heureux événement pour les cent mille ans à venir, j'aime trop mon labeur. Deux, ça suffit à occuper mon époux. Mais figurez-vous que la famille s'agrandit chaque année de dindes insolentes farcies de bonnes intentions. Un vrai bonheur !

Et elle éclate de rire toutes dents sorties en me regardant fixement.

Mon ventre gargouille et crie famine.

Bureau 414

« Le désir n'a rien de rêveur, il exige de la discipline. » Lud.

L'ascenseur s'élève et je commence à bien angoisser ! Je vais pénétrer dans l'enceinte de la rédaction de ELLE ! Et ça, c'est déjà incroyable ! Mais la cerise sur la forêt noire, c'est que je rencontre d'ici quelques minutes Valérie Tonarian, LA directrice de la rédaction, et là, c'est plus que phénoménal ! Mon cœur bat au rythme des galères. Je sens des vagues d'eau brûlante surfer le long de mon dos et mes mains sont en stage dans un hammam du sud du Yémen, quelle horreur ! Je les frotte contre mon manteau, le plus discrètement possible ! Mais je suis repérée, la démente élégante, dont la famille s'agrandit, m'adresse un regard carnassier et me jette :

— Nerveuse ? Ne vous inquiétez pas, ça ne va pas bien se passer, j'en suis sûre.

Elle a dit pas bien… ou bien se passer ? Je ne sais plus. L'ascenseur stoppe. Déjà ? Ah non, les deux femmes sortent en nous saluant et en laissant leur place à un homme trapu et bedonnant, bien à l'étroit dans son complet marron. Il appuie sur le zéro. Il porte une horrible cravate jaune caca d'oie avec un pantalon vert pomme. Lunettes en écaille et moustache à la Clark Gable. Probablement pour tenter un rééquilibrage et histoire que l'on ne focalise pas sur sa calvitie naissante ! Et ça ne loupe pas, il me dévisage par-dessous ses lunettes. Et si je me trompais ? Et si ce n'était pas le bon moment pour moi ? Mais qu'est-ce que je fiche ici ?

11 heures 10 minutes 15 secondes. La porte s'ouvre, et j'entends, loin, très loin :

— On y est, mademoiselle !

La femme élégante passe devant moi, salue le ventru bigarré et ne se retourne pas et dit :

— Bonne chance ! Je sens qu'on va se revoir très vite, vous et moi !

À qui a-t-elle parlé la démente ?

Et je laisse la porte se refermer devant moi sans oser sortir de la cabine, complètement paralysée par le doute, la peur et avec l'envie de détaler comme un lapin. Et je rebrousse chemin en compagnie du ventru rebondi vert pomme. Direction niveau zéro de l'espoir. Tétanisée au fond de la cabine. Mon estomac est parcouru de contractures regrettables. En un dixième de seconde, j'ai perdu la foi. De vainqueur, je me transforme en dernier de la liste. Je me suis surestimée. J'ai voulu duper le monde avec mon ego démesuré. Mais ce n'est que moi que j'ai bernée. Je me sens zéro ! Je ne suis plus rien. Un microbe inexistant. Pitoyable. Les larmes me montent aux yeux.

Des larmes de rage. Une bouffée de colère monte en moi.

— Tu n'es qu'une grosse nulle, Jo. N'oublie pas d'où tu viens, Ratatouille.

L'ascenseur s'ouvre sur le hall à présent désert. L'homme sort de la cabine. L'air est comprimé dans mes poumons. Si je me laissais aller, je pleurerais tous les globules de mon corps. Je me mords les lèvres au sang et je réprime cette envie ridicule de pleurer. « *Deux catégories de personnes… et les autres* ». Dans un geste de désespoir, mon index écrase le numéro quatre. Rien à perdre, tout à prendre.

J'inspire profondément. Je souffle. Fort. Malgré une enfance à la Oliver Twist, personne ne m'a jamais anéantie. Alors, je chasse ce sentiment d'échec, d'impuissance. Le trajet semble plus rapide. La porte s'ouvre bruyamment. Je m'arme de courage. Je sors. M'avance en serrant les dents. Fière. Sésame, ouvre-toi !

Coup d'œil à la ronde. Le fameux grand loft vitré dont me parlait la fille de l'accueil, le voilà, droit devant moi ! Une vaste pièce contenant je ne sais combien de bureaux tous agencés à l'américaine. Plein d'îlots dans une forêt d'écrans et de post-it. Je ferme les yeux deux secondes, histoire d'ouvrir les sept chakras. Durant ce laps de temps, comme une sangsue abreuvée du sang de sa victime, j'emmagasine l'énergie émanant du lieu. J'inspire, j'expire. Je me nourris de chaque bruit : bribes de rires, fragments de conversations, interpellations, sonneries de téléphone, ronronnement des photocopieurs, des imprimantes et des touches de claviers tapotées. J'ouvre les yeux.

Sans hésiter, je m'avance dans l'enceinte. La tête haute et la croupe hispanique. Pas réguliers, cadencés, hardis. De battre, mon cœur ne s'arrêtera pas. J'entends régler son diesel et la régularité de ses pulsations percute ma poitrine comme des pistons affolés. En cadence avec mes pas. J'ai repéré, au fond, à droite, l'escalier en colimaçon. Je marche droit, le regard fixé vers mon but. Je suis l'Alien, le huitième passager et je fixe ma proie juste avant de lui sauter dessus.

Bureau 414. Je frappe. Une voix m'intime, assez sèchement, d'entrer. Je pénètre un lieu lumineux.

Face à moi, une photo A4 en noir et blanc de Françoise Giroud où elle laisse exploser son malicieux sourire. Je me souviens avoir lu que cette première journaliste du magazine ELLE, celle qu'on appelait la « *petite brune au sale caractère* » s'était imposée par son talent et la force de son travail.

Les baies vitrées laissent apparaître à gauche la tour Montparnasse, à droite la tour Eiffel. Devant elles, un bureau de verre disposé en fer à cheval. Autour, des chaises de bureau, un fauteuil blanc me tournent le dos. Sur l'accoudoir de gauche, un carré de soie est négligemment posé. C'est gracieux. Trônant sur le plateau de verre un MacBook à la pomme alléchante et une bouteille d'eau, à côté de laquelle gît la

capsule de plastique bleue. Un verre sur lequel je distingue les traces rouges d'une bouche. Un Smartphone blanc. Le long d'un grand mur, le prochain numéro et des tiroirs en plastiques tagués d'un « À tirer ». Le mur de droite est entièrement vitré et donne sur la fosse toujours en mouvement, mais d'ici, complètement muette. Personne dans le bureau.

La quadra aux grands yeux gris vert qui m'a déshabillée de haut en bas referme brusquement la porte derrière moi. Elle m'attendait la vautour ! Piégée, faite comme une rate et bouche bée. La parfaite imbécile avec le doigt coincé dans le pot de Nutella. Plus la peine de chercher… la femme de l'ascenseur, c'était Valérie Tonarian. « *Un bon conseil : Les plus courtes sont les meilleures* ». C'était pourtant très clair et la bécasse de base n'a rien compris.

— Mais entrez donc, installez-vous, faites comme chez vous ! savoure la folle en empêchant une évasion possible avec ses deux bras en croix.

Je discerne un soupçon d'agacement et d'impatience dans cette voix immorale. Je souris naïvement et ne bouge pas. Le jeu peut commencer. Qui fait le chat déjà ?

— Alors ? Comment se prénomme… ma nouvelle nièce très souriante ?

Dans ces cas-là, je ne réponds jamais.

— Bien joué le coup de la carte de visite ! Une connaissance à vous, je suppose ? Vous lui transmettrez mon bon souvenir. Vous êtes la septième idiote en cette horrible année 2011 à vous laisser prendre par les tentaculaires de l'accueil ! Prime assurée. Je présume que vous avez torché LE papier du siècle, que vous avez un sens suraigu de la critique, que votre plume est tellement géniale que cette intrusion justifie votre impertinence ? N'est-ce pas, mademoiselle ma nièce de pacotille ?

Son exaspération et son cynisme me retournent l'estomac. Je cligne des yeux et je comprime ma mâchoire. Elle ne connaît pas ma résilience la folle de Chaillot et si elle continue à harceler mes neurones, ma repartie sera cinglante.

Bruit d'un tiroir métallique que l'on referme brutalement. Pas feutrés sur la moquette épaisse. Froissements de papier. Je n'ai pas le temps de déglutir qu'elle escompte m'achever en enchérissant :

—Des filles de votre espèce, j'en reçois en pure perte de temps que je compense allègrement par un défoulement à vos frais exclusifs, mesdemoiselles les importunes. Et ce n'est pas cher payé. Mon temps est une denrée inestimable que je déteste dilapider. En huit ans, deux sont sorties du lot. Elles travaillent aujourd'hui pour Elle. Deux ! Êtes-vous la troisième ? J'en doute.

Elle me fait asseoir en me poussant légèrement de sa main au

niveau de l'épaule et gagne d'un pas décidé son trône. Son sillon de parfum me devient pénible.

— Allez, sortez votre prose, poursuit-elle en me tendant une main décidée.

Petit soldat pas encore rebelle, j'obtempère. Je farfouille dans mon grand sac jaune, tandis qu'elle chausse une paire de lunettes rectangulaires à larges branches noires et hors de prix. J'ouvre la chemise plastifiée, tombe par hasard sur mon article et le lui tends.

Ses bracelets glissent le long de son poignet, elle me regarde comme si mon destin était entre ses mains. D'un geste gracieux, elle déplace ses cheveux ondulés et soyeux derrière ses épaules.

Françoise Giroud me sourit toujours et je déchiffre une longue phrase à l'écriture fouettée sur son caban Dior : « *N'allez pas faire des scènes à votre enfant parce qu'il ne se lave pas les mains avant de se mettre à table : c'est vous qui êtes sale.* »

Cette scandaleuse dédicace me redonne du mordant et je ne suis plus un germe ridicule. Si elle pense m'écraser d'un coup de talonnette, elle va avoir affaire à moi, la psychopathe. Je ne suis plus ni petite ni minable et j'ai un appétit à rôtir le diable. Grillée peut-être je suis, mais pas sans défense ni grandes ambitions. Je fais face à la rédactrice en chef du magazine de ELLE. Il lui faudrait avoir mon vécu de basse condition pour savourer cette sensation.

Petit ricanement. Non, pas un ricanement, mais un pouffement étouffé. Je l'entends à nouveau. Comme si elle soufflait de l'air par ses narines pour se contenir. Elle est accoudée et le bas de son visage repose sur sa main droite : l'index frotte le bas de son nez, au niveau des narines. Le pouce maintient le menton et ses yeux effectuent un mouvement de va-et-vient très rapide de gauche à droite. Constatation primaire : elle n'a toujours pas froissé mon papier pour l'envoyer dans la corbeille. L'expression de son visage a changé. Sourcils défroncés. Un éclat tonitruant déchire l'atmosphère pesante. Elle se bidonne d'un rire tonitruant.

« *Tu pourrais toi aussi* ! » Cette phrase prononcée par Lucy me revient en boucle. Et dire que tout est parti de là et depuis ce jour, sans vraiment spéculer sur l'avenir, j'ai peaufiné mes textes, pesé mes idées et créé un style toujours à l'affût du bon mot. À envisager qu'effectivement moi aussi, je pourrais espérer un bout de bureau dans une salle de rédaction.

Sonnerie stridente provenant du fin fond de mon sac resté sur mes cuisses. Je plonge ma main à la recherche de mon portable afin de lui couper l'envie de se remettre à sonner. Ma besace est monstrueuse et mon portable, lilliputien. Je farfouille et trifouille et touille en vain. Cette saleté de portable a le temps de s'arrêter et de se remettre à sonner une nouvelle fois. Lorsque je l'attrape enfin, un bip annonce la

présence d'un message. Je lui coupe le sifflet et relève la tête, consciente que cette scène n'a pas échappé une seconde à mon interlocutrice.

— Bon, pour votre prochain papier, à quoi pensez-vous ?

Elle plaisante là ou pas ? Valérie semble totalement détendue. Elle m'observe et je suis complètement à l'aise.

— J'ai un sujet pour vous, jeune demoiselle : *« J'ai testé la pêche au portable dans mon sac king size ».*

Elle enchaîne en pouffant :

— Votre topo sur la *gloss attitude* est franchement amusant et en accord avec nos lectrices soucieuses de liberté de ton. Vraiment ! Votre style, rien à redire. C'est rythmé, envolé, coulant, dynamique et plein d'humour comme on aime dans notre grande maison. Mais on ne va pas publier. Il y a longtemps que l'on sait que le rouge à lèvres est mort et ce n'est pas à moi que vous allez l'apprendre, on est bien d'accord. Va pour le « King Size Bag ». Vous avez vingt-quatre heures pour me rendre votre papier. Et pour pimenter un peu l'exercice, il devra comporter précisément 2 222 signes. Pas un de plus, pas un de moins. Si vous réussissez cette épreuve olympique, chose dont je ne doute pas vu votre audace et votre talent, ma chère nièce, vous aurez une chance d'intégrer nos éditions. Nous en rediscuterons le moment venu. Vous êtes la troisième en huit ans à me surprendre. Et ne me décevez pas ou je vous découpe en rondelles de citron.

J'éclate de rire. C'est nerveux.

Elle saisit son Meisterstück en bakélite noire posé sur le bureau, ouvre un tiroir et en ressort une carte de visite au dos de laquelle elle inscrit son email direct. Elle se lève, contourne son bureau et me rejoint. Je me lève à mon tour, au ralenti, totalement étourdie par ce que je viens d'entendre. Elle me tend la main et me raccompagne rapidement sur le pas de la porte. Je bafouille les politesses d'usage et j'ai terriblement envie de lui sauter au cou et de lui hurler « merci tata ! »

La porte claque dans mon dos et je me retrouve seule dans le couloir. Le vertige me gagne. Tout semble s'être passé dans un maelström. Pourtant, je suis là avec une mission à remplir.

Je n'ai plus faim et je suis debout dans le couloir du métro. Le wagon est bondé et je joue des coudes pour parvenir à la fenêtre. Je flotte dans ma bulle spatiale. Finalement, c'était facile ! Sur le quai, je me sens légère, légère, j'attrape mon portable en vol, je plane. Sur l'écran : appels en absence 2 : Lucy : *« Jo, c'est moi ! Quand tu veux, tu décroches ! Je suis sûre que tu as signé un CDI à vie ! Allez, rappelle-moi vite pour me raconter les détails. Au fait, tu as du courrier avec un tampon dessus, je n'arrive pas bien à lire, on dirait la DDASS. Bizarre non ? A + ! »* Je redescends aussi sec de mon cumulonimbus. Je ne reçois

jamais de courrier. Personne ne sait où j'habite… hormis la DDASS effectivement. Je fulmine littéralement. Je me démène comme un diable en Prada pour gommer mon passé et voilà que celui-ci s'étale au grand jour sur une stupide enveloppe. J'accélère le pas, cœur battant. J'appelle la maison. Lucy a dû sortir. Tant mieux. Je suis à quelques rues à peine de notre appartement. Je suis en nage quand enfin je me retrouve au bas de l'immeuble. Fred se précipite hors de sa boutique :

— Tiens, tes clés, me dit-il en secouant mon trousseau devant le nez. Tu les avais encore oubliées.

Je lui claque une bise bruyante sur la joue et lui arrache le jeu des mains.

— Dis, tu m'offrirais pas un quelque chose à boire avec une collation sucrée, mon grand. Si je ne bois pas un verre dans la minute, je vais tomber dans les pommes.

Il me présente un thé glacé à la menthe et deux Oreo au chocolat blanc. En ce moment, c'est leur manie à Fred et à Tom, le thé givré. Ils reviennent de Marrakech où ils ont déniché un tas d'objets qu'ils proposent à la vente dans leur jolie boutique : coussins en cuir de chèvre colorés, tajines, plats, vaisselle en céramique, meubles en fer forgé, tapis, lampes, bougies, encens, une véritable caverne d'Ali Baba. Je m'affale dans un sofa de cuir rouge design très inconfortable.

— Alors ? demande Fred, affairé à effeuiller un à un des brins de menthe fraîche. Est-ce que ton entretien dans le repaire de la mode a été couronné d'un franc succès ? Ne me regarde pas avec cet air ébahi. Tu sais bien que Lucy est incapable de tenir sa langue. Allez, raconte !

Il verse l'eau glacée sur les feuilles de menthe qu'il a préalablement disposées dans la théière. Puis il place deux verres sur un plateau en laiton façonné de fleurs cisaillées et une soucoupe raffinée contenant deux baklavas.

— Tu as devant toi une journaliste en devenir puisque j'ai un papier à rendre pour ELLE ! D'ailleurs, je ne vais pas traîner, mon article est à remettre dans vingt-quatre heures.

— Alors là, c'est kiff over dément, Jo, je suis très im-pre-ssion-né !

Le tintement de la sonnette de la porte d'entrée de la boutique annonce l'arrivée d'un client. J'engloutis à grandes gorgées le thé à la menthe et je saisis l'occasion pour filer.

Remise de ma course effrénée à travers Paris, j'escalade quatre à quatre les marches de l'escalier. Un tour de clé et je m'engouffre dans l'appartement. Je claque la porte, comme d'habitude, sauf que là, pas de Lucy pour me crier : *« Mais pourquoi faut-il que tu claques cette satanée porte ? »*. Je traverse le couloir à la hâte en me délestant l'une après l'autre de mes bottes.

Prévisible Lucy ! L'enveloppe est là. Elle trône, bien en évidence

sur la table ronde de la cuisine. L'enveloppe en papier kraft m'est bel et bien destinée, à moi, Joanna Marcus. Mon cœur s'emballe à la vue incontestable du tampon, à moitié effacé, de la DDASS où n'apparaissent distinctement que les trois dernières lettres. Belle échappatoire. Si Lucy m'en reparle, je lui dirai qu'il s'agissait des ASSEDIC. Elle gobera puisque depuis des mois que je me démène pour trouver un travail. Je me sers un verre d'eau et file m'installer au salon, l'enveloppe à la main.

Que peut bien me vouloir la DDASS ? Mauvais pressentiment. Des années que je m'en étais affranchie et voilà que sans crier gare, elle se rappelle à moi cette garce.

Mon cœur se resserre. Je ferme les yeux et malgré moi, je revois le dortoir et les lits métalliques superposés, tous identiques. La douche commune. Ce lieu impersonnel et dépourvu d'humanité. J'entends les pleurs, les cauchemars, les cris. Les assistantes sociales. Les référents. Les moqueries. Je revois la salle de jeux vitrée derrière laquelle nous observaient d'éventuelles familles d'accueil avec cette impression de malaise d'être un nounours articulé dans les vitrines de Noël des Galeries Lafayette.

Je soupire en rouvrant les yeux. La main pleine d'appréhension, je déchire l'enveloppe. Je l'entrouvre lentement. À l'intérieur, une seconde enveloppe blanche. Je m'en empare délicatement. Elle se révèle douce au toucher. En haut à gauche, les coordonnées d'un office notarial. L'enveloppe est accompagnée d'un mot de la DDASS m'expliquant que le notaire s'est adressé à elle en dernier recours après de nombreuses recherches infructueuses me concernant. Je suis de plus en plus intriguée. Qui peut bien vouloir s'adresser à moi par cette voie ? Je ne connais aucun oncle d'Amérique et je suis toute ma fortune ! Je décachette l'enveloppe de papier vélin et j'en extrais une simple carte de visite au nom de Maître Saltz, notaire à Paris avec une phrase griffonnée au dos : *« Dès que possible, merci de bien vouloir prendre contact auprès de mon secrétariat sous la référence XT08-2107. Votre dévoué. »*

Rien de plus. À moins d'un miracle, personne ne s'était jamais inquiété.

Rongée par la curiosité, je m'empare du téléphone et compose le numéro indiqué. Une voix jeune, dépourvue d'expression invite à patienter.

— Cabinet de maître Saltz, j'écoute.

Mastication bruyante d'un chewing-gum.

— Bonjour, je suis Joanna Marcus. J'ai été contactée par courrier par maître Saltz et il souhaitait que je prenne rendez-vous. Il y a aussi la référence *XT08-2107*.

Claquement d'une bulle.

— Je vérifie… C'est pour l'objet, soupire-t-elle, toujours ruminante. Pouvez-vous passer cet après-midi ?

— Un objet ? dis-je, surprise. Quel genre ? Pourriez-vous m'en dire un peu plus, je vous prie ?

— Venez pour dix-sept heures avec une pièce d'identité. L'adresse est sur la carte.

Et aussi sec, elle me raccroche au nez.

Je suis atterrée par cet accueil ruminant, mais pas assez pour perdre ma présence d'esprit. Je reprends la carte de visite. Le cabinet se situe au 19, avenue de la République. J'irai à pied pour économiser un ticket de métro. Mon ventre émet des gargouillis sonores. Il faut vraiment que je mange quelque chose ! Je trifouille dans mon sac jaune à la recherche de mon portefeuille assorti. Au bout d'une bonne minute, je réussis à l'attraper. Je me surprends à rire comme une idiote. Décidément, qu'est-ce que je passe comme temps à pêcher dans mon sac king size auquel je dois mon premier vrai article. Je glisse la carte de maître Saltz à l'intérieur et saisit mon plan de Paris. Je saisis l'enveloppe de papier kraft à côté de moi et la chiffonne pour la transformer en boule. Je la glisse dans mon sac, et me promets de m'en débarrasser dans la première poubelle que je croiserai sur mon chemin. Lucy ne doit pas vérifier le tampon.

J'ouvre le frigo. Si je beuglais dedans, l'écho alpin me répondrait. Mon regard s'attarde sur la clayette réservée à Lucy. Pas mieux. Trois yaourts bio périmés attendent une main secourable pour les mener vers la poubelle. Un sachet de salade fatigué d'attendre. Un Tupperware aux bordures velues dont je ne veux pas savoir ce qu'il contient ! L'habitude d'avoir faim, je connais. Je me rabats sur le pot de cholestérol à tartiner et le paquet de biscottes élastiques du buffet blanc. Encore un repas bien sain et équilibré. Je croque ma première biscotte et l'idée de mon article me vient.

Petit détour par le salon où j'allume l'ordinateur. Je n'ai remis à sa place ni ma chaise, ni le pot de Nutella, ni le paquet de biscottes et j'ai encore moins pris le soin de nettoyer les miettes sur la table.

Je consulte mes mails. Niagara de spam. Quelques commentaires concernant mon dernier pavé publié sur mon blog. Je lance l'application iTunes. Parmi les nombreux albums, je choisis un vieux Moby. Je crée un nouveau dossier et l'intitule « ELLE King Size Bag ». J'ouvre Word, nouveau document, j'écris mon papier d'un jet en chantonnant *Mon légionnaire* d'Édith Piaf :

« *Il avait de grandes anses très claires, il était plein de tatouages, sur son bras droit, on lisait : "Ne résonne plus". Il m'a aimée toute la nuit, il était mince, il était beau, il sentait bon le cuir chaud. Entre nous, ce fut un roulement de tonnerre. Enfin, je parle pour moi, parce que pour lui, je ne saurai jamais. Je suis passée le reluquer en douce, une fois, deux fois, dix*

fois. Un jour, j'ai osé le frôler, le renifler. L'envie de sa peau me rongeait jour et nuit. Infernale obsession qui vous hante, vous glue, vous dévore. Et puis n'en pouvant plus, j'ai carbonisé mes économies pour l'objet de tous mes tourments : l'accessoire XXL que toute femme branchée se doit de posséder, celui que le « has been »ne mérite pas, celui que, plus il est grand, plus vous avez la tête dans le sac king size ».

Cette chute est affreuse. Encore que. Je change ? Je laisse ? Je ne sais plus. On verra plus tard.

— Ici Houston ! Mayday mayday la terre.

Je lève la tête de mon écran, hébétée. Lucy est campée devant moi. Je ne sais pas depuis combien de temps, mais apparemment depuis un bon moment.

— Et ELLE ça donne quoi ? J'attends de savoir depuis quatre heures. Te rends-tu compte dans quel état je suis ? Tu ne réponds pas au téléphone et je te retrouve la tête dans l'écran ! Si tu…

— Quelle heure est-il ? Je lui lance sans prendre conscience que je lui coupe la parole.

Elle fait pivoter son poignet gauche pour regarder l'heure indiquée par sa montre Gucci.

— 16 heures 35, pourquoi ?

— Je vais être en retard ! J'ai un rendez-vous aux ASSEDIC à 17 heures. C'était ça l'enveloppe ! La DDASS, n'importe quoi, Lucy ! Pourquoi voudrais-tu que je reçoive du courrier de la DDASS ?

Je lui crie dessus en ôtant ma robe et en enfilant un jean et un t-shirt blanc sans manches à encolure V.

— Ah bon ? Il me semblait pourtant avoir bien vu le… Jo, tu exagères. Mais tu as vu le Bronx que tu as de nouveau laissé dans la cuisine ?

Je ne peux pas m'empêcher de m'esclaffer ! J'enfile une paire de socquettes et mes Converse couleur aubergine. Je repasse par la cuisine où Lucy me regarde mi-fâchée, mi-désespérée.

— Promis ma Lucy, je range dès que je reviens. À plus tard, je t'adore, j'en aurai pas pour longtemps et promis, je rentre, je range et je te raconte tout !

Avenue de la République, je ralentis ma cadence et longe les immeubles. L'immeuble navrant qui abrite le cabinet notarial de maître Saltz est devant moi. Un blason doré fixé au-dessus de la porte d'entrée m'indique que l'étude se niche au premier étage. Je pousse la porte et me retrouve dans l'entrée. Odeur d'encaustique et absence d'ascenseur ! La rampe lustrée du grand escalier en bois massif se dresse face à moi et je m'agrippe. J'entame lentement mon ascension sur les marches recouvertes d'un tapis centenaire et je reviens vers mon article. Non ! Je ne peux pas commencer de cette façon. Ce n'est pas si évident finalement. Et si mon ambition était au-dessus de mes

capacités ? C'est bien beau de jouer à la pigiste pour ELLE, encore faudrait-il que je sois capable de pondre un article correct. Je n'ai pas encore commencé que déjà, je rame. Je m'en serais bien passée de ce rendez-vous chez ce maître Saltz.

Je trouve la porte de l'étude. « Sonnez, entrez » je pousse et je percute de plein fouet un homme avec une longue mèche sur les yeux sortant de l'étude au moment même où j'y pénètre. Un homme d'une quarantaine d'années, pas mal, bien habillé, chemise ouverte sympa et semble sévèrement énervé. Le choc est frontal, brutal. Je suis propulsée en arrière comme soufflée par une déflagration. Le heurt est si violent qu'il en perd un livre. Un cahier noir tombe ouvert sur le plancher juste sous mes yeux, comme au ralenti. J'ai le temps d'entrevoir l'écriture d'une adolescente aux ronds sur les i avant que l'homme ne se baisse pour ramasser l'objet et filer en coup de vent. Il ne m'a pas regardée et ne s'est pas excusé.

— Quel gentleman celui-là !

— À qui le dites-vous, enchaîne immédiatement la fille de l'accueil. Et ce n'est pas le premier Kadhafi de la journée que j'affronte !

Je m'avance vers son comptoir de poinçonneuse des Lilas. Tour de taille dissimulé, brune lissée à outrance avec un nœud caniche vert fluo sur la frange, et des yeux assombris. Elle porte un top ultra moulant rose, et une jupe gris souris très courte. Elle mâchouille un chewing-gum et continue d'une voix absente :

— Dernier jour de stage à l'étude Guantanamo de ce cher maître Von Saltz. Vivement dix-huit heures la fin du calvaire !

— C'est votre dernier jour de prison ? Courage, encore une heure, je lui réponds avec empathie.

— Que puis-je pour vous ? Sourire sincère.

— Joanna Marcus. Vous deviez me remettre un objet.

— Salz ne peut pas vous recevoir et m'a demandé de vous remettre le document.

Elle cherche l'objet de mes tourments dans le placard et dépose devant moi un cahier noir sur le comptoir. Un post-it jaune canari est collé sur la deuxième de couverture. Il y a inscrit en lettres capitales, mon nom et mon prénom avec un joli rond en forme de cœur sur le J.

— Vous êtes bien Joanna Marcus ? Pièce d'identité, s'il vous plaît. Sourire de la bonne copine.

À la vue du cahier et de mon nom, je remplis et signe le reçu qu'elle me tend. Je ne perds pas de vue le cahier. Il est noir, il porte le numéro trois. Je fais immédiatement la relation avec le cahier de l'homme percuté dans l'entrée. Je prends sur moi et improvise sur le ton de la confidence entre filles :

— Je sais que vous êtes tenue au secret professionnel jusqu'à dix-

neuf heures ce soir, mais là, nous avons besoin d'un coup de main. Ce que j'ai à vous demander est une question de vie ou de mort. Vous avez la vengeance de nombreux enfants entre vos mains. Non, je n'exagère pas. Nous savons que ce fou furieux avait le même cahier. Saviez-vous qu'il était activement recherché par la police pour viols sur mineures de moins de quinze ans, toutes issues de la DDASS ?

— De moins de quinze ans ?

— Que des orphelines à peine pubères.

— J'ai sa fiche, son adresse et ne le ratez pas. Pascal Langle, gérant d'un théâtre à Nice. Voilà son portable et je vous fais une copie.

— Je vais vous demander la plus grande discrétion dans cette enquête en cours. Je vais prendre attache avec la brigade des mœurs région PACA pour une interpellation efficace. Combien de personnes ont reçu un cahier numéroté à ce jour ?

— Il y a onze cahiers comme celui que vous avez là ; le pédophile avait le numéro onze et vous le trois. Je n'ai pas vu d'autres personnes réclamer les cahiers et la liste est dans le dossier de Salz.

— Ne dites rien pour l'instant, je lui murmure. À personne ; il en va du succès de cette arrestation.

Je glisse le cahier noir et la copie du formulaire de ce Langle dans mon grand sac.

Onze cahiers noirs. Onze héritiers ? Dont moi ? Rapport avec la DDAS ? Rapport avec moi ? Flou total.

Et si ce Pascal Langle était quelqu'un de ma famille ? Un oncle ? … Mon père ?

Coup de théâtre

« Et secouer les idées mortes et noires, celles qui tournent à l'obsession. » Ludm.

De ces dix années après Ludmilla, je ne retiens qu'un sombre tunnel. Pour tenir fermée la porte au souvenir, pour ne pas donner prise aux pensées, j'ai travaillé sans retenue.

Après les obsèques, j'ai volé de mes propres ailes comme on dit et si quelques compagnes ont traversé cette période, ce n'était qu'étincelles dans ma noirceur. Elles ressemblaient à Ludmilla, avaient le goût d'elle, sa beauté parfois, mais elles n'étaient pas Ludmilla et ne me laissait que l'absence. Ma vie se résume à peu. Je n'ai plus rien désiré, plus vécu. J'ai juste arrêté de fumer en y pensant chaque jour.

Je décide de ne pas lire. Pas maintenant. J'ébroue mes souvenirs pour les voir s'envoler comme des gouttelettes. D'ailleurs, l'insomnie est garantie ce soir. Retrouver mon lit vide comme un océan pour y flotter, non merci. Je m'attaque à des factures, des contrats, des paperasseries pour me vider la tête. C'est étrange comme les corvées administratives m'éloignent des obsessions. J'avale des somnifères et quand je sens que les petites pilules blanches commencent à se dissoudre, je m'effondre dans mon caveau chimique. Je sombre, je naufrage dans la boîte noire et je me débats dans un gouffre se transformant à sa guise en labyrinthe, obscur et infranchissable. Au réveil, je suis en nage et avec une bouche sèche comme du papier. Et toutes les nuits, je recommence la fuite en avant pour finir barricadé dans un coin du lit. Sur les dix années que je viens d'assassiner, aucune nuit ne m'a libéré de ma boîte noire.

Ce matin est un mauvais jour. Les acteurs jouent les divas, caprices de stars et exigences d'artistes, ils se prennent pour Louis Jouvet, mais interprètent la pièce comme une troupe de patronage, le nouveau metteur en scène n'avait dirigé à ce jour que des spectacles pour maternelle et s'arrache ses derniers cheveux.

Le mauvais goût que j'ai dans la bouche n'arrange rien. Sans compter cette étrange impression en arrivant : la sensation d'être observé par une ombre maléfique épinglée sur mon dos. Devant la caisse du théâtre, je me suis retourné brusquement et j'ai aperçu une jeune femme mince s'éloigner à grands pas.

Après avoir fait le tour des légions de misères des comédiens, je me suis abandonné à mon rituel café-croissant-beurre au Verdi, un café sympathique où j'ai mes habitudes de célibataire. Tous les matins, je m'installe et je sillonne la presse par les titres. J'ai ma table dans un coin, face à la salle. D'abord un double espresso puis en ex-fumeur

non repenti, j'inhale les spirales de nicotine parmi les rebelles de la cigarette acculés aux terrasses. Éric, le garçon, s'approche et me demande :

— Un café et deux croissants ?

— Oui, et le Nice-matin, s'il te plaît.

La première gorgée de caféine me remet d'aplomb. Un homme passe, cigarette en bouche, je hume au passage deux ou trois volutes bleutées, histoire de me donner l'illusion de la meilleure bouffée du matin savourée autrefois avec Ludmilla.

Mes usages de vieux garçon ont le pouvoir de me retenir à la vie. Elles sont des mains courantes auxquelles je m'arrime pour ne pas vaciller et m'abrite derrière la presse.

Raclement d'une chaise sur le sol, toux discrète, apparemment quelqu'un s'installe en face de moi, mais cela ne m'intéresse pas. Je demeure cramponné à mon journal grand ouvert à la page spectacle.

— Hum, hum ! Bonjour, monsieur Langle.

J'abaisse mon journal et je reste muet. Assise à ma table, une jeune femme. Ces pommettes hautes, ce regard. Mon cœur s'arrête, mes poumons se bloquent.

— Vous vous appelez bien Pascal Langle ?

Je me reprends. Cette jolie apparition me trouble et j'ai un carambolage dans le plexus. Je ne comprends pas ce trouble soudain.

— On se connaît ?

— Je suis journaliste, j'ai un sujet sur le théâtre. Peut-on se parler ?

— Vous me parlez déjà, chère inconnue.

Pourquoi suis-je agressif avec elle ?

— Serait-il possible de vous interviewer, de vous voir travailler ?

Jolie, et culottée. Elle m'amuse. Il y a longtemps que l'on ne m'a pas déridé. Un bel article pourrait d'ailleurs nous relancer.

— Pourquoi pas ? dis-je.

Je me fends d'un sourire. Le premier depuis… Elle me fixe sans répondre à mon sourire. Elle me photographie, m'enregistre, me calcule.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

Pourquoi suis-je en colère contre elle, cela ne me ressemble guère, en règle générale, je suis plutôt dans la séduction.

— On peut ? Quand ?

— Tout de suite ! je réponds d'un ton autoritaire.

Elle continue à me dévisager avec ses pupilles plantées entre mes deux yeux. À peine polie, la craquante journaliste. Je la sens sur le qui-vive, voire aux aguets, mais pas effarouchée.

Elle commande un café qu'Éric lui dépose de suite sur la table. En touillant les deux sucres qu'elle vient de noyer, elle me demande :

— Comment avez-vous commencé ?

— Commencé quoi ?

— Le théâtre. Comment avez-vous… débuté ?

Je hausse les sourcils puis les fronce.

— Il faudrait plutôt demander pourquoi. Disons presque par hasard, un genre de concours de circonstances où chaque jour on se demande si on a perdu ou gagné.

— Quel genre de circonstances ?

— De celles que l'on rencontre parfois dans la vie, quand on se dit que c'est le moment, le destin, la chance, ou appeler ça comme vous voulez.

Je ne veux pas lui parler de Ludmilla. Il y a des limites à ce qu'on peut dévoiler à une inconnue qui squatte votre table.

— Qu'est-ce que vous faisiez avant ?

Rédige-t-elle un papier sur la pièce ou sur ma vie ?

— Vous arrive-t-il de prendre des notes pour vos articles ou des photos ?

Alors elle sourit, et son sourire m'illumine. Et me brouille. J'en perds mes mots. Soudain, sa magie s'efface par un regard soupçonneux.

— Quelles notes ? Vous ne m'avez rien dit et je n'ai encore pas mis un pied dans votre théâtre.

— Je vous y emmène.

Elle est déjà debout, elle a pris son grand sac, j'avale mon reste de café. Je ne sais pas ce qu'elle veut, mais je vais rester sur le discours du théâtre. Les journalistes, on sait ce qu'on leur dit, on ne sait pas ce qu'ils en font. Et puis, elle a l'air de tomber d'un nuage menaçant. Comme sur une cible, elle m'a foncé dessus.

Il n'y a que quelques centaines de mètres avant de rétablir le contact.

— Comment dois-je vous appeler ?

— Julia.

— Julia comment ?

— Julia. Juste Julia.

Elle donne aussi dans le mystère et ça m'énerve !

— Vous ne m'avez pas dit le nom de votre journal.

— *Elle.*

Ah, quand même ! Elle semble bien jeune cette journaliste pour être entrée dans un groupe de presse aussi important ! Et qu'une telle feuille glacée s'intéresse à mon théâtre inconnu à Paris m'échappe ! Je devrais peut-être me méfier. Est-elle vraiment venue pour un papier ? Mais pour quoi ? Je me secoue. Nous sommes à peine arrivés et elle m'épuise déjà.

Durant une heure, je la balade dans la salle, sur la scène, dans les

coulisses, les loges, je la présente, comme une simple visiteuse sans titre. Elle regarde, écoute, semble penser à autre chose. Parfois, elle me fixe comme elle l'a fait au bistrot, avec attention, et puis elle a actionné un dictaphone sans ma permission.

— J'aimerais aussi voir chez vous. Je voudrais voir l'homme derrière le propriétaire de théâtre.

Où a-t-elle pris cette formule convenue ? Leçon récitée ? Elle ne manque pas d'assurance, la gamine ! Mais pas question de laisser quiconque s'infiltrer dans mon intime caverne.

— Je vais plutôt vous mener vers la sortie, je crois. Je vous ai montré les lieux. Êtes-vous venue en voiture ?

— Non.

— Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

— Oui, merci.

Je lui ouvre la portière de ma Maserati. Avant de monter, elle englobe d'un œil mon intérieur cuir et s'autorise un sifflement admiratif. Son look plaît avec ses sièges rouges tranchant sur le noir de la carrosserie, l'élégance du tableau de bord ; avec de tels détails, une femme se sent prise en considération.

— N'est-ce pas trop indiscret de vous demander où je vous dépose ?

— À la gare.

— Vous repartez ?

— Il faudra que je revienne. J'ai oublié mon appareil photo et je voudrais assister à une répétition.

— Pour quand devez-vous finir votre article ?

— Je vous appellerai, monsieur Langle.

Un dernier arrêt sur image et elle claque avec force la portière. Elle attend que je redémarre et je ne sais pas où elle se dirige. Cette jeune femme est si mystérieuse si attirante aussi, mais son effronterie mêlée à son énigme m'ont dérangé. Elle pose des questions abruptes et ne répond pas aux miennes. D'accord, elle est journaliste, c'est elle qui interroge.

Je trie le courrier lorsque le livreur de sushis sonne. Maintenant que je tiens mes boîtes, je me dis que j'aurais dû l'inviter à déjeuner. Puis cette idée me quitte comme elle est venue.

Tandis que je pose sur trois piles les factures en souffrance, la vision du cahier me transperce à nouveau. Lentement, je frôle l'étiquette écornée du livre noir. Je l'emmène avec moi dans le séjour où m'attendent les sushis. J'ouvre une page au hasard.

« Aujourd'hui, oui, aujourd'hui, Pascal, je crois que je suis prête à te recevoir. Je veux que tu le saches même si les mots me viennent dans la douleur. Peut-être te ferai-je lire ce cahier ? Ce serait une solution facile, un accès au dialogue, à la confidence. Ce premier pas me coûte tant. Je

décide de ne plus cacher le cahier et le poser sous tes yeux. Comme dans les histoires d'espionnage, j'y glisserai un cheveu, pour constater si oui ou non il a été ouvert. Je saurai. »

Plus loin : « *La vie a repris son cours. J'ai trouvé un travail de rédactrice technique. Pas folichon, mais cela me permet d'assumer mon écot dans notre vie de couple. Comme ce terme plein de futurs me séduit. En vrai couple, nous voguons entre souvenirs et avenir ! Magique est le quotidien teinté des couleurs de l'arc-en-ciel ! Quand nous ne travaillons pas, nous lisons, nous regardons les vieux films de Tony Curtis dont Pascal possède une impressionnante collection…*

D.A.P.P. : Douceur. Amour. Plaisir. Pascal. »

Un épais feutre noir s'est emparé de cette phrase. J'avais oublié ses lettres fétiches qu'elle m'adressait en m'envoyant un baiser.

La main posée sur la toile noire, je tente de me reprendre, de refouler les larmes. Trop tard.

« … J'éprouve un plaisir immense à lui offrir de la joie dans les mille gestes quotidiens. Il n'a pas encore ouvert le cahier. Quand je ne voulais pas qu'il le lise, il le cherchait. À présent qu'il le faut, il se refuse à violer mon intimité. Si je le laisse assez longtemps, finira-t-il par comprendre que je le délaisse pour être lu ? »

Ludmilla que je retrouve. Si soucieuse de vérité et de précision. Si pure. Si honnête. Une autre page, ailleurs… Une scène de théâtre, elle y raconte une conversation téléphonique que nous avons eue, après l'une de nos ruptures. Elle m'appelait et je me montrais agacé alors même que je n'attendais que son contact !

En retour, elle jouait l'indifférente. Quel cirque ! Ne pouvions-nous pas être plus simples ? Si nous avions su le peu de temps promis ensemble, aurions-nous joué à ce jeu idiot ? Des larmes me brouillent la vue. Je vais trouver dans ces pages l'envers de mes certitudes. Et pourtant, je dois sortir de mon amnésie et me préparer à des révélations sur son histoire. Cette lecture intime crèvera un voile, mais l'idée m'est pour l'instant insoutenable à la lumière des quelques lignes que je viens de lire.

Plus loin encore :

« Le docteur Kork m'a demandé de lui remettre mes onze cahiers pour lecture. Ce thérapeute a rétabli la justice en moi, il m'a montré ce qui est normal et ce qui ne l'est pas et j'ai pris la décision de ne plus me condamner au scénario d'échecs dans mes relations amoureuses. Cet homme m'a sauvé la vie en m'invitant à tendre vers le futur, à lâcher prise sur le passé et à abandonner mes recherches puisque je n'ai aucune preuve tangible. Exprimer ce que l'on ressent est salvateur. C'est pour moi une découverte vertigineuse et je réapprends à vivre et à oublier que je suis morte à l'âge de seize ans. »

Aucune autre page ne lèvera le mystère de cette dernière ligne et

j'enrage.

Par un énorme sursaut de volonté, je m'extrais de mon siège et débarrasse les restes de mon repas. Comme un androïde, je lave le peu de vaisselle que j'ai utilisée, je range, nettoie, efface les traces, comme si ces taches devaient effacer le bouleversement que j'éprouve.

L'appel téléphonique au numéro masqué me prend presque au dépourvu.

— Bonjour. Peut-on se revoir ? Je voudrais prendre des photos et voir une répétition.

Elle ne s'est pas présentée et j'entends un sourire derrière les mots.

— Quand voulez-vous venir ?

— Demain ?

Elle va vite. Pense-t-elle vraiment que je suis à sa disposition ? Un autre que moi répond à ma place :

— D'accord. Quatorze heures au théâtre.

Elle raccroche.

Le lendemain, Julia s'est clôturée dans un regard de séductrice. Elle m'amuse. Son effronterie est finalement charmante. Et je me dois bien un aveu : elle m'ensorcelle et m'intrigue à la fois.

Assis au premier rang, nous assistons à la répétition. Julia a posé sur ses genoux un bloc de papier, elle tient un Bic qu'elle triture avec ses dents. Je note ici et là quelques remarques sur un calepin pour me donner une contenance. Elle n'écrit pas, prend des photos avec un appareil jetable, son regard patrouille dans la salle, revient à la scène, puis sur moi. Elle me pose quelques questions sur Herman Melville et sur les raisons de ce choix. Je place une main sur le dos de sa main. Je la sens se raidir et pour la première fois, je me détends.

— J'aime beaucoup cette scène. Le personnage de Bartleby me fascine. Il refuse. Mais pas ouvertement, voyez-vous. Il glisse ce déni dans la douceur et en nuance. Jusqu'à l'absurdité puisqu'en définitive il contestera son travail et déclinera toute nourriture. Il refusera de quitter le bureau avant d'exclure l'idée d'un renvoi ! Ce personnage énigmatique sème la zizanie dans l'étude qui l'emploie et, face à lui, il y a un patron désemparé devant cette attitude inattendue. Bartleby est sans attaches, sans ambition, sans angoisse existentielle, « *un homme vidé de sa bravoure* » comme le disait Herman Melville.

Je me suis échauffé en parlant. J'entends en moi Ludmilla discuter avec passion. Elle existe dans cette adaptation, elle ressuscite dans les couloirs de notre théâtre. Je regarde Julia. Je me rapproche de ses lèvres. Elle s'éloigne et esquive par une question :

— Drôle de bonhomme cet auteur. Je ne comprends pas l'intérêt d'exposer cette situation grotesque. Finalement, ce n'est pas une histoire, cela ressemble à un lieu où rien ne se passe.

— Mais si. D'abord, c'est assez drôle. Et puis, on peut réfléchir à l'attitude de Bartleby, et se poser la question : pourquoi « *préfère-t-il ne pas* » ? Est-ce que tout ce qui nous oblige a une finalité et une gravité ? Est-il important d'exister ? Pourquoi serait-il plus noble de franchir la barre par-dessus que de passer en dessous la tête haute ? Bartleby, ce simple commis aux écritures, répond : « *Je préférais ne pas* ». Il répugne à se livrer pour vivre dans le repli. Cet homme affirme ainsi que l'inactivité est l'aspect le plus noble de l'énergie et que la contemplation est la plus admirable forme adaptée à l'humain doté d'une inclination naturelle à la paresse. Bartleby sublime l'instant.

— Oh là là ! Vous allez loin. Trop de subtilité lyrique pour moi, mais je vous citerai dans mon papier. J'aime bien la poésie de votre approche.

— La poésie n'a rien à exprimer et pourtant sa beauté nous y invite sans cesse. La poésie, c'est juste une note de musique enivrante, une partition invisible, quelques grammes d'attention… ou un poison pour d'autres. C'est ça, un bon texte littéraire : sous l'apparence de simplicité ou d'absurdités, des questions, des réflexions et toujours un fond à l'inspiration. Lisez-vous ?

— Mais dites-moi pourquoi ce choix. Vous n'expliquez pas grand-chose. Vous ne voulez pas préciser ?

— Non. D'ailleurs, nous avons fait le tour de la question, mais je peux aussi vous parler de la mise en scène, des comédiens.

Mes doigts s'égarent sur son bras. Je cherche sa main. Celle qui ne répond pas aux questions ne réagit pas. Une stridulation s'échappe de sa poche. Je retourne à mes notes. Elle allume l'appareil, regarde l'écran, sort sans un mot.

Sur scène, on joue. L'échéance est proche et je ne pressens pas le succès. Où en est-on ?

Julia ne revient pas.

Bartleby le scribe restitue avec justesse ses pulsions de mort, mais le notaire de Wall Street semble son employé ! Pas convaincant. C'est vrai qu'avec des états d'âme suicidaire à dénuder, le comédien, maigre et grand comme son personnage, peut étendre une atmosphère jusqu'à la limite du supportable !

Mais où est donc Julia ? Voilà trois quarts d'heure qu'elle est sortie avec son portable ! Je dois bien me rendre à l'évidence : elle ne reviendra pas. Elle rentre et sort sans tenir compte de personne ! Elle est là, elle n'y est plus, elle pose des questions, elle me transperce le cœur et disparaît ! Je trouve son comportement choquant, elle m'agace à la fin. Je voudrais qu'elle revienne.

Je ne resterai pas avec la troupe après la répétition. Aucune envie. Julia m'a perturbé. Allons, force-toi et pas de rêvasserie à la Bartleby !

Il n'est plus temps. Dans trois jours, c'est la Générale. Des petits arrangements restent à mettre au point et je dois bien soupeser ce que je vais leur dire à ces étoiles étouffées par leur ego !

— Thierry, Patrick… j'ai encore deux ou trois choses à revoir avec vous.

Je grimpe sur la scène, ils me regardent comme si j'empiétais sur leur propriété privée. Pour la troupe, je reste l'intrus. Ils sont les *Comédiens*, les *Acteurs*, je ne suis que l'empêcheur de jouer en rond. Sont-ils conscients que si la pièce est un bide, je vais être obligé de les virer séance tenante et transformer les lieux en cours de danse ou de musique et d'ouvrir la salle aux congressistes ? Pas sûr, ils sont trop dans l'expression de leur « Grand art ». Pathétique. J'aurais tant besoin de tes conseils, Ludmilla.

Sans y croire, je leur présente mon avis barbouillé de miel sur l'attitude des deux personnages et la façon dont ils évoluent.

— On est au point, messieurs. Ou presque. Je crois que l'on peut encore améliorer la gestuelle.

On essaiera de limiter les dégâts. Je ne leur dis pas cela bien sûr. Je repasse un peu de pommade, juste ce qu'il faut pour calmer d'éventuelles douleurs d'amour-propre et l'envie de déserter avant ma Générale.

Besoin de respirer et de pleurer. D'être seul avec ma ville.

Dehors, le ciel limpide de juillet contraste avec les feux artificiels de la rampe. J'aime cette ville en clair-obscur. La première année, j'y ai vécu comme un estivant avec l'impertinence que Paris était le centre de l'univers. À Nice, Paris était de toutes mes conversations et je n'entrevoyais que ce qu'une cité balnéaire accorde facilement : les trottoirs en quais de métro, sa pissaladière qui affole les papilles, ses plages propres, son joyeux carnaval, son marché aux mille fleurs et le Negresco, son étendard de luxe.

Et puis un matin de printemps, les lieux se sont teintés de couleurs inattendues. De la promenade à la place, j'ai enfin considéré les parterres fleuris et les rires dans les regards. Cela ne se remarque pas comme une évidence parce que la ville ne s'ouvre pas aux passants. Nice ne fait pas sa mystérieuse, mais ne s'abandonne pas tout simplement. Pour découvrir la personnalité des Niçois, il faut s'accorder un autre rythme et se poser à la terrasse d'un bistrot de quartier. J'ai vu ce que je ne pouvais voir avec ma tour Eiffel plantée dans le coin de l'œil. Nice n'est pas seulement une ville d'art qui s'anime jour et nuit, c'est aussi une leçon de vie.

J'inspire l'air tiède, yeux fermés, tête en arrière.

Depuis longtemps, le parisien s'est effacé pour remplacer dans son cœur cette ville captivante.

Au cinquième jour

« Notre siècle est un lieu d'indifférence. » Ludmi.

Une silhouette mince, furtive et féline, vient de trancher nette la lanière de la pochette pendue à mon épaule et a filé comme le vent.

J'ai beau courir dans sa direction, j'ai un temps de retard. Dans les quelques secondes nécessaires à reprendre mes esprits, le voleur s'est volatilisé dans la foule.

Il est vrai que le quartier du vieux Nice est un paradis pour un fuyard. Ruelles tordues, cours cachées, probablement des immeubles à double entrée, que sais-je encore ! Mon imagination se promène dans le vide tandis que je reste campé comme un idiot avec les clés de ma voiture dans ma poche de pantalon et mon portable dans celle de ma chemise.

Le pickpocket a disparu avec mes papiers, mon trousseau, mon chéquier, l'argent liquide et mes cartes bancaires.

La silhouette de mon détrousseur ressemble à celle de Julia, mais je ne l'imagine pas avec un scalpel courant les rues de Nice pour commettre des vols à l'arraché, c'est absurde, non ! Et pourquoi m'aurait-elle pris mes papiers ? Je sais que je ne rattraperai plus ce pillard, il a disparu dans le dédale avec les clés de mon appartement. Génial ! Je me sens démuni, nu, violé. Et furieux. Encore un sac de nœuds à résoudre. D'abord récupérer un autre jeu dans le bureau du théâtre puis faire opposition aux cartes bancaires. Heureusement, mon iPhone ne me quitte jamais. Mes doigts agacent l'écran tactile, je raconte mon vol à mon assureur, il m'invite à changer le canon de ma serrure et je m'engouffre dans le théâtre. J'explique ma mésaventure, ils me regardent, s'exclament, compatissent mollement, offrent leur aide vaguement. Je remercie et je salue la troupe. Retour chez moi. Je suis de mauvaise humeur et je rumine copieusement sur ma malchance : Julia a décampé à la cloche de bois, mon frigo est aussi vide que le cerveau de mes acteurs et la bouteille de scotch est sèche. Envie de ne voir personne. Sauf Julia. Et pourquoi elle est partie sans s'excuser ?

Qu'avait-elle de si urgent ? Qui l'appelait ? Un amoureux… qu'elle s'est empressée d'aller rejoindre ?

Julia m'appelle le lendemain. Surprise. D'abord par l'heure : huit heures quinze du matin. Ensuite par sa voix, presque timide.

— Je voulais m'excuser pour hier.

— Rien de grave ?

— Comment ça, rien de grave ?

Elle a retrouvé le ton que je déteste.

— Je me suis inquiété de ce départ précipité.

— On peut se revoir pour affiner certains points ?

Et voilà la vraie Julia revenue : droit au but et sans fioritures !

— Puis-je vous proposer d'assister après-demain à la générale de la pièce ? Ensuite je vous emmènerai dîner si cela vous convient.

À peine l'ombre d'une hésitation.

— OK.

Clac. Je reste seul avec le bip répétitif de fin de conversation. Tout est du même acabit avec cette fille ! Mais je suis content qu'elle ait accepté mon invitation.

Au commissariat, je décline mon identité, je dépose ma plainte et je dresse l'inventaire du larcin.

— Avez-vous vu votre agresseur et pouvez-vous le décrire… Homme ou femme, petit, grand, gros ?

— Le temps que je me ressaisisse, il avait disparu.

— « Il » ?

— Écoutez, je ne sais pas. Vous me cuisinez comme si j'étais coupable et non victime.

Le fonctionnaire me demande de prouver mon identité.

— Mais vous n'écoutez pas ! Je vous dis qu'on m'a tout volé !

— Oh, vous savez, pour moi, vous pouvez bien vous appeler Tartempion ou n'importe quoi ! On en voit tellement de touristes dépouillés en juillet !

— Je ne suis pas un Tartempion de touriste. Je m'appelle Pascal Langle, j'ai un théâtre à Nice, renseignez-vous, lisez la presse.

— Ho ! Baissez d'un ton l'artiste, contrairement à certains, j'exerce un métier dans de mauvaises conditions, moi !

Je sors du commissariat les dents serrées et, muni du précieux sésame, je songe que je n'ai pas eu le temps de raconter à Julia mon petit malheur. En y réfléchissant, elle paraît centrée sur un nombre défini d'idées fixes.

Le jeudi la voit arriver assez joyeuse, bien que « joyeuse » ne semble pas convenir à ce type de fille. Satisfaite ? Non plus. Pleine d'entrain, plutôt. Comme si elle poursuivait un but connu d'elle seule. C'est donc que la pièce l'intéresse ? Ou autre chose… ou moi ? Je l'accueille aussi chaleureusement que le permet la panique vertigineuse. La pièce doit être excellente ce soir, c'est ma dernière chance, car la presse est là en force avec quelques invités triés par mes soins et ceux des acteurs. Julia est venue, me laissant espérer qu'elle se montrerait moins distante. Je me prends à penser qu'elle est partie à cause de moi. Je n'y avais pas pensé. Ce genre de fille est plutôt à coller une paire de claques à un importun ou à balancer quelques mots bien trouvés pour remettre en poche les mains baladeuses.

— Bonsoir Julia. Je vais vous installer, mais je demeurerai dans les coulisses. J'ai un trac fou !

— Normal ! Avec tout ce gratin aux balcons, si c'est exécrable, ils ne vous rateront pas !

Elle a trouvé les jolis mots pour m'apaiser, la garce ! Ou bien est-ce sa façon à elle d'être compréhensive ? Elle a raison cependant, les dés sont jetés.

Sonnerie. Aigreurs d'estomac. Les derniers brouhahas de la salle se taisent. On y est. C'est pour toi et pense à moi où que tu sois. Une goutte de sueur me chatouille la nuque. Le rideau se lève et j'ai hâte d'arriver au bout parce que j'ai rêvé cet instant pour déposer aux pieds de Ludmilla ce qu'elle m'a appris, tout ce qu'elle m'a donné.

Le rideau retombera-t-il comme une guillotine ou comme dans mes songes ? Dans la salle, les applaudissements crépitent. Pas le délire, mais enfin, pas le four non plus. On ne siffle pas, on ne crie pas et on n'en redemande pas non plus. Le public professionnel de ce premier essai culturel est là pour juger et prendre connaissance, comme pour une corvée. Et les invités des uns et des autres adhèrent par sympathie. Difficile de savoir si vraiment la pièce rencontrera une audience.

Le rideau se relève pour le salut. Les acteurs sont ovationnés par leurs fidèles et l'acteur de Bartleby m'invite à prendre place à ses côtés. Je salue et mes yeux cherchent Julia dans la salle.

J'invite l'assistance à nous rejoindre pour partager un verre et, tandis que la troupe se dirige vers le foyer, je cours dans la salle pour convier Julia à nous rejoindre. Je parcours les groupes, j'interroge. Seule l'épouse d'un acteur me répond lorsque je lui décris Julia :

— Elle est partie. Il y a un bon moment déjà. Elle semblait préoccupée.

— Partie ?

— Oui, elle avait l'air pressée.

La déception me noue la gorge. Cette fille me rendra fou ! Je suis fâché, désappointé et frustré. Je rejoins la troupe et les invités au foyer. Je m'attarderai sur le problème Julia plus tard. En attendant, me voilà au milieu des commentaires, parmi lesquels les compliments ne sont pas rares, c'est gratifiant. Je me mêle à mes semblables, dans l'ivresse d'une fin de représentation, après la tension et les angoisses des derniers jours. Champagne. Les critiques ne seront pas incendiaires.

Deux heures du matin. Je me suis laissé aller au plaisir de me retrouver en compagnie de personnes partageant une réussite avec moi. L'alcool aidant, la satisfaction d'un achèvement réussi nous a grisés. Jusqu'à oublier que ce n'est qu'un départ titubant, mais je ne voulais pas bouder ce plaisir-là tant attendu depuis des mois. Que

penserait Ludmilla de ce travail ? Voilà la seule pensée en boucle lorsque je rentre seul chez moi.

Une émotion me noue les tripes. Elle aurait réalisé cela mille fois mieux que moi. Mais ce cadeau posthume, à la mesure de mon amour pour toi et que je t'offre ce soir, m'a coûté sang et eau ! Que serait-il advenu de nous, Ludmilla, si tu avais vécu ?

Une pluie chaude s'abat sur Nice et je craque. L'obscurité m'enveloppe, mon pouls s'accélère, ma respiration se raccourcit, mes mains sont glissantes, je sens l'odeur du vide et des reflux de nausées, des picotements rampent sous ma peau et mes oreilles bourdonnent.

L'attaque de panique s'approche et je fonce vers la boîte de Lexomil cachée dans le coffre à gants de ma Maserati avant que les vertiges ne me prennent. Deux cachets sans eau. Lentement, mon souffle s'allonge, le coup de pioche dans la poitrine s'estompe, je reprends contact avec le bruit extérieur, mais ma tête tourbillonne et valse entourée de chevaux de bois.

Je suis épuisé et lorsque je glisse ma clé dans la serrure de mon appartement, je ne pense qu'à m'allonger en espérant que cette crise n'en cache pas une plus violente.

Une tornade s'est invitée dans mon appartement et me cloue : après le vol à la tire, le cambriolage. Autour de moi gisent mes objets. Tiroirs renversés, placards vidés, les dossiers sont retournés, les livres et les DVD de la bibliothèque ont été passés au crible. L'ordinateur portable est toujours là. Que cherchait ce visiteur ?

Je tombe assis sur la chaise du bureau, la tête entre mes mains. Julia me trouble et me fâche, mes affaires les plus personnelles s'envolent et mes soucis de trésorerie m'étouffent. Le diable et son train de malheur m'ont rattrapé ! C'en est trop ! J'entreprends l'inventaire. Au hasard, je cherche parmi les objets de valeur. C'est invraisemblable ! Les voleurs n'ont rien volé ! Formidable !

Ma porte n'a pas été forcée ! On est donc entré avec la clé que l'on m'a dérobée, évidemment ! Quel abruti ! Tous les renseignements nécessaires se trouvaient dans la pochette. Il suffisait de lire l'adresse sur la carte d'identité. Un enfant l'aurait fait !

Quatre heures du matin, je n'ai plus la force de m'atteler à des tâches ménagères. Mon lit a été retourné, le matelas gît à terre et a été éventré. Je prends une couverture et je file m'allonger sur le canapé du salon. Comme je pouvais m'y attendre, le sommeil s'amuse avec mes nerfs : il va, il vient, s'en va, revient avec mes vieux cauchemars, m'enferme dans la boîte noire que j'essaie en vain de fuir depuis tant d'années, j'étouffe et je suffoque. Je me lève en sueur. Pas la peine d'insister.

Une douche brûlante me redonne l'envie de vivre. Dans mon naufrage, une idée pirate me vient : le gardien aurait-il aperçu un

rôdeur ?

Je descends et reste longtemps le doigt planté sur la sonnette du concierge.

— Que se passe-t-il, monsieur Langle ? On ne sonne pas aussi tôt chez les gens !

— On a visité mon appartement. Pourriez-vous vous souvenir des personnes passées dans la soirée, probablement entre dix-neuf heures et une heure du matin ?

— Je ne vois pas systématiquement les personnes qui circulent ici et tout le monde est libre d'aller et venir, mais il y a eu cette jeune femme, et je me suis dit que ce n'était pas une heure pour les visites. Mais encore une fois, tout le monde est…

— Comment était-elle ?

— Pas grande, jeune, mince, brune, cheveux mi-longs, enfin je crois, elle filait assez vite et je sortais les poubelles. Il devait être vingt-deux heures trente. Non, peut-être plus, parce que j'ai attendu la fin de ma série télévisée. Disons vingt-trois heures.

Petite, jeune, mince, brune… Julia ? Serait-ce pour cette raison qu'elle n'avait pas attendu la fin de la pièce ?

— Je ne veux pas de problème, je ne peux pas interdire aux gens…

— Ne vous inquiétez pas, vous n'aurez pas d'ennuis.

Le gardien rentre chez lui en grommelant et je ne porterai pas plainte. La police poserait trop de questions : vol à la tire plus cambriolage égal une volée de questions débiles et ils finiraient par me suspecter de m'avoir cambriolé pour escroquer mon assureur. Et puis il y a cette jeune femme que le concierge a vue. Je dois contacter Julia et connaître ses véritables intentions à mon égard. Mais, j'y pense, je n'ai aucune adresse. Juste un numéro de téléphone masqué. La seule chose que je sache…

— Groupe Lagardère, que puis-je pour vous ?

— Je suis Pascal Langle, directeur de théâtre, et je souhaite parler à une jeune journaliste venue m'interviewer à Nice pour le magazine ELLE. Je n'ai que son prénom : Julia.

— Sans son nom de famille, cela me semble compliqué. Je vous mets en contact avec les ressources humaines, ne quittez pas.

Nouvelle sonnerie et je réitère ma demande en lui décrivant Julia.

— Je suis désolée, mais il n'y a personne répondant à ce prénom chez ELLE, monsieur.

ELLE a raccroché et je suis resté sans réponse.

Pas de Julia ! Elle m'a menti. Elle n'a jamais travaillé pour ce magazine. Elle est venue me voir pour me voler. Mais pourquoi ? Que cherchait-elle ? Je m'enfonce dans un marécage de questions.

Pour tenter d'assembler deux idées logiques à la fois, je résume : une jeune femme m'aborde pour un article sur le théâtre dans son

magazine aussi parisien que prestigieux. Elle ne me donne qu'un prénom et ses interrogations débordent largement sur ma vie privée. Elle assiste à une répétition sans prendre de notes et disparaît sans prendre congé. Un voleur mystérieux soustrait ma pochette et cambriole mon appartement. Les deux fois, la silhouette entrevue concorde avec celle de Julia. Mais elle n'est pas seule à être mince, jeune et brune ! Je ne sais quelle décision prendre sinon attendre qu'elle se manifeste à nouveau. Si elle, ou la personne à l'origine des agressions, n'a pas trouvé ce qu'elle cherchait, puisqu'en apparence rien n'a disparu, elle reviendra. Si ce n'est pas Julia, je tourne en rond. Pour éviter les questions de la femme de ménage, je m'attelle au rangement de l'appartement. La tâche me vole la matinée pour retrouver de l'ordre dans ce tourbillon de points d'interrogation.

L'article élogieux sur Bartleby avec mon portrait encarté dans Nice-Matin est flatteur et le public niçois est au rendez-vous. Applaudissements sincères. Il ne reste plus qu'à espérer que les caisses se remplissent lors des représentations suivantes pour ne pas transformer le lieu en convention d'affaires.

Après un verre avec les comédiens, je sors du théâtre encore à mes réflexions et à mon optimisme dégringolant. Une nouvelle mauvaise surprise m'attend : ma voiture a été forcée ! Et pas avec des pincettes ! La peinture noire de ma portière a été lacérée avec envie ! Que peut-on chercher dans ma voiture ? Et si c'était ma Maserati qu'on avait voulu prendre, elle ne serait plus là. Mais que cherche-t-on à la fin ? Depuis l'intrusion de Julia dans mon espace vital, les catastrophes s'empilent. On ne m'a volé aucun CD ! Gainsbourg me calme. Me ramène à mes souvenirs. À Ludmilla. Ludmilla… Le cahier noir… Je songe brusquement que ce cauchemar s'est déclenché avec l'appel de l'étude de maître Saltz. Existe-t-il un rapport entre Julia et ce morceau d'intimité de Ludmilla ? Aurais-je la force de le relire en entier ? J'ai tenté quelques bribes et à chaque fois, un cutter fouraille mon cœur. Je l'ai amené avec moi au théâtre et je l'ai enfermé dans le coffre du bureau pour l'empêcher de me nuire.

Je n'ai toujours pas mis le contact, je suis assis dans la voiture à ruminer les questions. Tout s'emmaille, Julia, Ludmilla, cahier noir, pochette envolée. Je décide de lire ce journal intime. Je ne sais pas si j'y trouverai des réponses ni s'il contient ma paix intérieure, mais il est grand temps. Je claque la portière amochée et je retourne à mon bureau : le cahier y est à l'abri dans sa cachette. La lecture de ses pages du passé me coupera de mes ennuis présents, de mes doutes aussi. Je m'installe et j'ouvre lentement en commençant par la première page. Je pénètre dans la nébuleuse de Ludmilla et les événements vécus ensemble. Comme c'est étrange ! Notre rencontre vue par elle. Ses confidences et sa crainte de s'être dévoilée trop

facilement, alors qu'elle n'avait abordé que des banalités, études, parents. Même si sa famille était extrêmement compliquée et atypique, ce n'était que mièvres révélations. Née dans une famille désunie et recomposée, d'origine russe par sa grand-mère, elle m'avait raconté quelques-unes de ces péripéties de clan d'une façon théâtrale, l'histoire d'une mère immature et de son compagnon violent. Il l'obligeait à boire et à se droguer jusqu'à l'accident tuant involontairement son amant. Appelée au secours, Ludmilla n'a pu que découvrir le drame. Puis les mois de prison, le procès et ce sentiment pesant d'être la mère de sa mère, d'être responsable d'elle, de la soutenir dans son épreuve. Ludmilla s'est jetée par la fenêtre du 3e étage. Et je n'ai rien su. Était-ce ce poids émotionnel devenu insupportable ? Voilà donc l'explication des cicatrices sur ses cuisses dont elle refusait de parler ! Que de non-dits ! Quel calvaire elle a enduré ! À présent, je peux comprendre sa fragilité et l'épreuve qui l'asphyxiait. Les larmes me viennent de regrets et de nostalgie. Oh mon amour ! Nous aurions pu vivre de nos différences ! Le cahier m'entraîne dans sa difficulté à vivre, à survivre, à comprendre le monde. Ses souffrances, ses espoirs d'une vie sereine, celle que je m'apprêtais à lui donner. Jusqu'à cette maudite rupture d'anévrisme, ce point final au bonheur qu'enfin nous avions réussi à échafauder. La nuit est avancée, le cahier fermé sur mes genoux et aucun mot sur ces seize ans. Silence autour de moi. Cette lecture du passé m'a purifié et je n'ai plus de questions. Mon chagrin a changé de couleur, il est presque doux, ou le serait s'il n'était teinté de remords. La dernière page est tournée et mon deuil peut commencer.

Le téléphone me surprend au réveil. Je décroche. Mon père m'apprend que sa maison a été cambriolée, mise à sac, retournée comme un gant. Je tente, contre toute logique, de faire un lien avec mes propres déboires. Je ne le lui dis pas. Il voulait simplement m'informer qu'il avait déposé une plainte et que les gendarmes ne lui avaient laissé aucun espoir de retrouver ces étranges voyous. Rien n'a été volé. Comme chez moi. Je suis atterré ! Que cherche-t-on, à la fin ? Il y a dans cet acharnement un mystère, que la lecture du cahier n'a pas éclairé. Je réconforte mon père, ma mère est en larmes.

À peine raccroché, un autre appel :

— Monsieur Langle ? Maître Saltz. Je vous appelle au sujet du carnet que nous vous avons remis en legs. Il s'est produit un fâcheux événement dans nos bureaux. Un cambriolage brutal, incompréhensible. Seuls les cahiers noirs encore en ma possession ont été volés.

Mon cœur s'est décroché. Encore un vol en rapport avec ces fameux carnets !

— Maître, pourquoi m'appelez-vous ?

— Je voudrais comprendre ce que contenaient ces cahiers pour justifier de tels actes.

— Pourriez-vous me recevoir demain ?

Il accepte et ma première idée est d'enfermer le cahier numéro onze dans le coffre du théâtre. Pas question qu'on me le vole ! Visiblement, ces précieux écrits intéressent fortement et une personne n'hésite pas devant les moyens. Je veux savoir ce que contenaient les autres et à qui ils étaient destinés. Mon appartement a été visité, le sera-t-il encore une fois, si « on » n'y a rien trouvé ? Et le théâtre ? Non, intouchable.

La fille au chewing-gum n'est plus là. Je demande à celle qui la remplace à voir maître Saltz. Elle se lève, m'invite à la suivre et m'ouvre une porte.

Maître Saltz m'invite à prendre place en face de lui.

— Monsieur Langle, j'aimerais comprendre en quoi ces écrits ont pu provoquer une effraction dans le cabinet d'un officier ministériel. Que pouvez-vous m'apprendre ?

— Je n'ai en ma possession qu'un unique cahier et c'est à vous de m'aider. Ma conviction intime me pousse à croire que ces pages renferment une partie d'un secret morcelé en onze parties, une sorte d'énigme ne pouvant se résoudre qu'avec l'ensemble des livrets. Aidez-moi à suivre une piste et je saurai vous éclairer. Donnant-donnant. Puis-je supposer que vous n'avez pas sollicité la police dans cette affaire ?

— En effet, une escouade d'agents dans une étude notariale est du plus mauvais effet sur la clientèle et les voisins ne concluraient qu'à la mise en doute de notre intégrité. Hélas, le sceau du secret professionnel m'empêche officiellement de vous en dire plus, mais vous piquez ma curiosité. Avez-vous une piste et dois-je m'inquiéter plus que de raison ?

— À l'évidence, votre visiteur indélicat est l'une des personnes héritières d'un des carnets. Reste à savoir laquelle.

— Nous vous avions contacté un par un avant le vandalisme de mon bureau et il n'y a que vous et une jeune fille à vous être présentés. Je me souviens qu'il y avait sur la liste le nom d'un professeur décédé, un biologiste de renom, je crois, mais je ne parviens pas à me rappeler son nom. L'intégralité du dossier a disparu. Je suis de ce fait dans l'incapacité de vous révéler les autres noms sauf qu'il…

Maître Saltz compulse nerveusement une pile de documents devant lui, extrait deux feuillets, parmi lesquels je reconnais ma décharge. L'autre document est semblable, mais ce n'est pas mon écriture.

— …me reste le formulaire d'identification du destinataire venu récupérer le cahier à son nom. Le cahier numéroté trois. Je ne pourrai

hélas vous révéler son identité puisque mon titre m'impose la confidentialité. Toutefois… excusez-moi cinq minutes, je reviens de suite.

Le notaire, regard appuyé, quitte la pièce. Le message est clair et j'ai le temps de lire l'autre décharge laissée sur son bureau : Joanna Marcus, une adresse à Paris que je note, et une photocopie de la carte d'identité à la photo totalement noircie par la photocopieuse et impossible à reconnaître. Je ne reverrai pas le notaire en sortant.

Je me rends directement à l'adresse de cette jeune fille. Le Marais, un quartier de Paris hors de portée à certaines bourses. Dois-je sonner, entrer et poser des questions à une inconnue ? Je n'ai aucun plan d'action. Je suis tellement bouleversé par les événements que je fonctionne de façon irrationnelle. J'en suis là de mes hésitations lorsque la porte de l'immeuble s'ouvre et que je vois… Julia ! Julia ? La journaliste venue m'interroger, me coller presque, puis disparaître.

Julia habite-t-elle ici ? Ou mieux : est-elle la Joanna du cahier numéro trois ?

Je l'ai suivie à bonne distance sur le trottoir d'en face. Elle marche vite comme tous les Parisiens et je prends le métro à sa suite, sans être vu. Nous arrivons devant l'immeuble du groupe Lagardère. Elle y travaille bien. Dois-je rester là à attendre qu'elle ressorte ? Elle ne va pas y passer la nuit, je suppose. Je ne vais plus la lâcher. Chacun son tour.

Pendant cinq jours, je talonne Julia-Joanna dans tous ses déplacements. Visiblement, elle ne me repère pas. Elle vit une existence de jeune fille moderne et active et traîne une amie très bavarde. Elles semblent habiter le même immeuble. Elle se rend aux heures de bureau dans les locaux du magazine, cela donne des activités un peu décousues, des déplacements en toile d'araignée à travers Paris, entrecoupés d'innombrables pauses café. Rien d'excitant et c'est d'autant plus mystérieux ! Pourquoi m'a-t-elle donné un faux prénom ? Pourquoi a-t-elle commis ces vols ? Tout concorde, tout s'assemble, mais le puzzle n'est pas terminé : que cherche-t-elle et qui était-elle pour Ludmilla ? Et je cavale comme un idiot derrière une fille parfaitement ordinaire. Il doit pourtant bien avoir une explication logique à son comportement à Nice. Et surtout, quel rapport entre Ludmilla et cette fille ? Elle devait avoir dix ans lorsqu'elle est décédée. Je tourne en rond.

Le quatrième soir, elle se promène avec son amie et deux hommes se tenant la main. Ils entrent dans un restaurant indien. A priori, pas d'amoureux autour des deux filles qui ne se tiennent pas la main. C'est stupide, mais j'en ressens un soulagement.

Cinquième jour. Quinze heures vingt. Je suis planté devant son immeuble. Un rideau bouge à l'étage et attire mon regard. Je la vois.

Je me retourne brusquement pour qu'elle ne me reconnaisse pas.

Huit minutes plus tard, la porte-cochère s'ouvre, elle sort. Je la suis. Place du Châtelet. Elle s'assoit en terrasse.

La journée sera chaude et des orages de chaleur menacent. Je m'installe à l'opposé et je la regarde. Elle sait que je suis là. Maintenant que les masques sont tombés, nous pouvons crever ce ballon de questions développé entre nous.

Elle commande un café. Son regard croise le mien, elle m'ignore. Je me lève pour la rejoindre. Lorsque je suis devant sa table, cette folle me balance sa table dans le ventre avec son café chaud dessus. Je suis trempé. Elle s'esquive et se met à courir en bousculant tout sur son passage.

Sans hésiter, je me lance à sa poursuite dans un Paris grouillant de touristes en short.

Face au Louvre, majestueux

« Un cœur au point mort, comme peut être agitée une traversée en mer. » Ludmil.

— Lucy ! Tu me prêtes ta robe Paul & Joe ?

Je crie depuis la salle de bains. Je sors d'un bain grande vitesse, et m'enroule, façon rouleau de printemps, dans une large serviette éponge grise. J'ai fichu de l'eau partout. À tous les coups, elle va encore râler. Pour la robe, comme pour l'eau. J'adore Lucy. Mais je dois dire qu'elle proteste à foison. À côté de ça, elle est amusante aussi ! Mais c'est de sa faute, quelle idée de me prévenir à la dernière minute de ce dîner avec Fred et Tom, alors que je suis rentrée il y a moins d'un quart d'heure ?

Depuis mon retour de Nice, je cours dans tous les sens. Je suis fatiguée, stressée et un rien me transforme en furie. J'enchaîne les articles et c'est génial, je ne me plains pas, c'est ce que je voulais, mais je ne pensais pas que ce serait si sportif un bouclage. Et si j'enchaîne, c'est que j'ai passé mon examen « King Size bag » haut la main ! Donc, on a rendez-vous je ne sais où dans moins d'une heure et j'ai beau retourner mon armoire dans tous les sens, c'est le Sahel, absolument rien de correct à me mettre sur le dos. Pour une journaliste de mode, c'est trop laid !

— Alors, tu me la prêtes ?

String, soutien-gorge, déodorant, le tout Monoprix, et Nuxe, mon huile prodigieuse pour le corps, une crème de jour, Estée Lauder. Ombre paupières gris souris, Dior. Kohl et mascara, Guerlain. Merci, ma Lucy !

— Laquelle de robe ? La noire ou la grise ?

Sa voix est proche. J'ai juste le temps de me précipiter au sol et d'éponger l'inondation avec la serviette gisant à mes pieds, que son magnifique visage apparaît par la porte entrebâillée.

— Joanna ! C'est un vrai hammam là-dedans ! Ouvre donc la fenêtre quand tu as fini de prendre un bain ! La noire alors ?

Ses jolis yeux noisette, fardés de noir, façon sfumato, me scannent de haut en bas.

— J'hallucine, Jo, tu es carrément maigre. Tu es sûre que tu vas bien ?

Si j'avais une grand-mère, c'est probablement le discours qu'elle me tiendrait. Je ne réponds pas dans ces cas-là.

— Bon, c'est laquelle de robe que tu veux ?

Opération séduction : regard de cocker triste, moue enfantine, battements de cils…

— La noire légère, celle avec le décolleté hyper plongeant ?

Ma tête se secoue de haut en bas et ma bouche se fend d'un sourire de l'oreille gauche à l'oreille droite.

— Allez, je te la laisse. Ce dîner est en l'honneur de la reine de la soirée et j'exige que tu sois la plus glamour et la plus branchée ! Et ne me saute pas au cou pour me remercier, j'ai une colique du Niagara, mais je vais quand même vous accompagner, avoue Lucy en se frottant le ventre.

Maladie, c'est un mot que je ne fréquente pas. Je n'ai jamais vu ni médecin ni hôpital. Normalement, on a au moins une grippe ou un début de refroidissement. Je devrais consulter pour demander des explications, mais je sens que l'on va me rire au nez si je dis que je me plains d'avoir une santé de fer.

— N'oublie pas d'ouvrir cette fenêtre ! crie ma Lucy en sortant.

J'en avais l'intention, mais pour vérifier une sensation bizarre d'être surveillée sans arrêt. C'est étrange et je n'aime pas cette situation. La salle de bains donne sur la rue et la nuit est tombée. J'ouvre la fenêtre, la buée de la pièce est aspirée par l'air de juillet qui flirte déjà avec août. Quelques fenêtres en face sont éclairées. Du bas de l'immeuble me parviennent des éclats de voix. Je ne vois rien. Trop courte, je suis et resterai. Je m'agrippe au rebord de la fenêtre et tente de me hisser sur les coudes. Je me tortille comme un asticot, trop haut pour voir autre chose que les toits des voitures stationnées sur le trottoir d'en face.

Pourquoi m'espionnerait-on ? N'importe quoi ! Il faut te ressaisir, ma grande ! Surmenage ?

Je rejoins Lucy dans sa chambre. Elle est sublime. Elle porte un large pantalon à pont, bleu marine, idéalement coupé dans une matière fluide. Un pull marin, en maille très fine, très près du corps, soulignant parfaitement sa poitrine et sa taille fine. Jean-Paul Gaultier. Aux pieds, des escarpins rouges à bouts pointus. Elle a tiré ses cheveux châtains en arrière pour les emprisonner en un adorable chignon bas sur la nuque. Rouge à lèvres et élégante pochette de cuir, assortis aux souliers. Simplicité, sobriété. Classe absolue. J'enfile la robe noire. Un peu trop large. Je me regarde dans le miroir et la fille que je vois ne ressemble plus à son passé. Lucy me tend son stick de rouge à lèvres.

— Je n'ai pas l'habitude de porter ce rouge, mais je dois avouer que ça donne son effet. Quelle grâce, ma Lucy ! Et où va-t-on ?

— Chez Akash !

Lucy, pour les fringues et la mode, elle est imbattable. En revanche, pour l'originalité des sorties, elle manque d'imagination ! Son père nous a emmenées dans cet indien la dernière fois qu'il est venu et c'est devenu notre cantine. D'un autre côté, je ne vais pas

résister : ils acceptent les tickets resto ! Et les tickets resto, maintenant que je travaille chez ELLE, j'y ai droit ! Dans ma situation de fauchée chronique, je dois dire que ce système est bienvenu ! Avant, les sorties, c'était la galère. Soit j'oubliais mon portefeuille à la maison, soit je trouvais une excuse pour ne pas y aller, ou encore, je trouvais une bonne âme pour m'inviter ! Fini à présent et mon prochain article, c'est sur les people planqués de la Côte. Et qui va se rendre dans trois jours tous frais payés sur le port de Cassis pour jouer les paparazzis ? C'est moi ! Je me suis déniché une luxueuse virée en bateau pour caboter dans les calanques et flasher les stars sans maquillage et sans débourser un sou. On n'imagine pas ce qu'on peut obtenir en promettant quatre lignes dans ces pages glacées pouvant améliorer grandement l'ordinaire des marques. Vous dites ELLE, de suite la planète se précipite pour vous glisser un tapis rouge sous les pieds.

Nous dévalons les escaliers dans une symphonie de talons et sous les applaudissements des voisins au bord de la crise de nerfs. Fred semble agacé, il aime la ponctualité et Tom nous accueille en enchaînant les compliments. En chemin, je retrouve ce sentiment d'être épiée. Je me retourne à plusieurs reprises. Fred et Tom ne remarquent rien, mais Lucy s'inquiète.

— Qu'est-ce que tu as à te retourner sans arrêt ?

Je lui chuchote :

— Tu n'as rien remarqué ?

— …

— Laisse tomber.

— Mais si, dis-moi !

Elle parle fort ! Quelle discrétion ! Si je devais lui trouver un défaut, outre sa maniaquerie, c'est bien son manque de retenue.

— Cela doit être mon imagination qui fonctionne à plein régime.

Le patron du restaurant nous accueille en levant les bras au ciel et nous installe près du ventilateur non loin de la devanture. J'adore ce restaurant de poche avec ses étudiants fauchés, ces touristes égarés et ces couples d'amoureux se caressant sous la table. Ici, on est loin des clichés indiens. Décoration moderne dans les tons noirs et rouges laissant croire au client qu'il pourrait être au Rajasthan. Ambiance zen. Chants, tablas et cithares en fond sonore et mets fidèles à la tradition indienne. Fred et Tom se chamaillent et la discussion tourne en boucle autour de mon prochain article sur la préparation du défilé Valentino et de ma rencontre avec Emmanuelle Alt, la nouvelle directrice du magazine Vogue.

— Et comment est-elle ? s'impatiente Tom.

— Pour fabriquer du désir, elle ne pouvait que ressembler à une Pocahontas avec des pommettes apaches. Dans les un mètre quatre-vingt avec des jambes interminables. Ajouter à cette hauteur, douze

centimètres, le tout dans une foulée aérienne et un mascara LVMH 360 noir impeccable. En un mot, c'est l'incarnation rêvée d'une femme simple rebelle baba cool rock'n'roll la mieux frusquée de la planète.

Les trois amis étaient bouche bée.

Après avoir englouti des naans au fromage et du poulet tandoori, nous sommes sur le point de terminer notre voyage à Bollywood par quelques pâtisseries maison, accompagnées de thé du Masala, quand mon sang se glace dans mes veines.

Juste devant moi, j'aperçois comme une ombre figée et menaçante à travers le voilage de la vitrine. L'ombre est toujours là et je n'ai plus aucun doute. Quelqu'un me suit. M'observe. Me surveille. Je le savais. Je murmure dans l'oreille de Lucy de me rejoindre aux toilettes.

— Lucy, je suis suivie, j'en ai la certitude.

— Arrête ton cinéma, Jo !

Je fais semblant de m'en aller. C'est calculé. Je connais la curiosité maladive de ma Lucy, elle revient toujours à la charge !

— Attends, ne pars pas. En es-tu sûre ? Vraiment certaine ?

Rire intérieur. Gagné ! Qu'est-ce que je disais ?

— Écoute, j'ai la sensation d'être surveillée non-stop depuis mon retour de Nice.

— Tu étais à Nice ! Mais tu m'as rien dit.

— Arrête Lucy ! Tu ne vas pas m'en faire tout un flan ! Je ne vais pas te dire à la seconde près comment j'organise mes journées non plus ! Oui, j'ai fait un aller-retour express dans la journée pour un article.

Il ne faut vraiment pas lui dire pour ma prochaine virée sur Cassis sinon elle risque une poussée d'acné bubonique.

— Pardon. Il n'empêche, tu étais à Nice, et que tu ne m'as rien dit.

— On en reparlera, en attendant, quelqu'un me suit et j'ai bien l'intention de savoir qui. Tu vas m'aider. Passe-moi ton *lipstick*, autant rentabiliser la pause !

— Tu veux que je t'aide ?

— C'est simple. Primo, tu restes mesurée quand on ressortira d'ici. Secundo, tu ne te retournes pas et tu bouges comme si de rien n'était.

Je lui rends son rouge à lèvres et je mords un carré de papier toilette, une astuce de top model.

— Comme si je n'étais pas quelqu'un de discret, je rêve ! Elle hausse les épaules et secoue la tête.

— Voilà mon plan. Je sors la première. Tu attends deux minutes à l'intérieur du restaurant et là, si quelqu'un est sur mes talons, tu le suis, forcément. Subtilement, c'est le mot d'ordre ! À ce moment-là, tu m'appelles sur mon portable. Sans hurler ! Calmement, sans t'emballer et tu me murmures ce que tu vois. Femme. Homme. Taille, je ne sais pas moi, mais détaille-moi ce que tu pourras décrire. Il faut vraiment

que je puisse avoir une idée de ce type. As-tu bien compris ? Retour en Inde et on n'informe pas nos amis et on en reparle à l'appartement.

Je fixe l'oreillette Bluetooth et la camoufle sous mes cheveux. Je suis dans la rue. Sans hésiter, je tourne à droite et marche d'un pas alerte. J'espère que Lucy va accomplir sa mission sans gaffer. Je me retournerais bien, histoire de vérifier. Mais non, cela l'avertirait. Je regarde les vitrines devant moi et je prends un air intéressé. Quatre pas plus loin, un bip dans mon oreille.

— Alors c'est confirmé, merci ma choupette. Qui que tu sois, on va te démasquer Fantômas ! Peux-tu essayer de le dépasser ? Après tu rentres directement à la maison. Non, non, surtout pas, ne viens pas ! Réfléchis, d'après toi ? Bravo !

Je ris jaune. C'est officiel. Je suis surveillée par un satyre. Je compte sur ma Lucy et elle va tenter de le dépasser pour avoir un maximum d'indices à me donner. J'espère qu'elle n'oubliera rien.

Un soupçon de peur, un zeste de surprise, un quart de curiosité, un autre de stress et le reste d'angoisse. Sans réfléchir, je pousse la porte d'un tabac. J'achète machinalement des cigarettes light, ressors, farfouille d'une main tremblante dans le paquet, m'en allume une et tire dessus comme une toxico. Chemin en sens inverse sans changer d'attitude et sans éveiller les soupçons ! Il me suit et ne sait pas que maintenant, je me méfie. Il est là, caché, quelque part, prêt à m'enfoncer un couteau dans la gorge. Et moi, je ne le vois plus. Que veut-il ? Me violer ? J'ai la chair de poule.

Une Lucy surexcitée se précipite sur moi le pied à peine posé dans l'entrée. Je l'entraîne vers le salon où nous nous affalons sur le canapé.

— Dis-moi tout, je vois que tu n'en peux plus d'attendre !

— C'est un homme d'environ un mètre quatre-vingt. Dans les quarante ans. Assez carré d'épaules. Ventre sur le point d'éclore. Quoi d'autre… Ah oui, il est brun, légèrement bronzé. Cheveux assez fins, mi-longs, une mèche retombant sans arrêt sur ses yeux, genre artiste peintre ou comédien de théâtre.

Immédiatement, je pense à Langle, quitté il y a à peine quatre jours. La description de Lucy ne laisse aucun doute. Mes allers-retours sur Nice n'ont servi à rien puisqu'il est méfiant, barricadé de l'intérieur et triste comme les pierres avec son regard cassé de partout.

La solution serait d'ouvrir ce cahier noir pour fouiller le passé et poser les bonnes questions, mais je n'y arrive pas. J'ai peur.

— Comment était-il habillé ?

— Il avait une espèce de foulard sombre autour du cou et une chemise Burton super froissée comme s'il dormait dans sa voiture. Il avait l'air fatigué en te suivant !

Je me lève et je fais les cent pas. C'est Langle, pas l'ombre d'un

doute. Le foulard, la mèche, l'allure… Mais que fait-il à Paris ? Pourquoi me suit-il ? Comment m'a-t-il retrouvée ? C'est du délire ! C'est moi l'enquêtrice, pas le contraire !

— Tu m'as super aidée, ma Lucy ! Je connais ce vieux beau et je crois qu'il s'illusionne sur moi depuis notre rencontre.

Et si c'était mon père ? Quand je pense qu'il a essayé de me peloter !

Quinze heures vingt, place du Châtelet. J'ai aperçu sa mèche rue de Saintonge et le moment d'une confrontation avec mon suiveur est imminent. Je pousse la porte du café Zimmer et, sans me défaire ni de ma veste en jean ni de mon sac, je m'installe à une table au coin de la terrasse couverte donnant place du Châtelet. J'ausculte la carte avec un œil et de l'autre, je balaie les lieux. Un serveur s'approche si doucement que je sursaute lorsqu'il me demande mon choix. Je commande un ristretto, bien serré, comme mon budget. J'observe les alentours. Tables noires, une sur trois est vide. Chaises lourdes et capitonnées de rouge, veilleuses en tissus assortis. Le serveur revient avec ma commande.

Je déchire l'enveloppe du sucre, en croque une moitié et jette l'autre dans ma tasse. J'attends et je bouillonne. La cuillère à café tourbillonne nerveusement dans la tasse. Aura-t-il le courage et l'audace de me rejoindre ici ? Ou bien va-t-il continuer à m'étudier de loin ? Comme un phare sur une mer déchaînée, mon iris scanne la salle au peigne fin. Et malgré mon analyse, je ne l'ai pas vu s'installer deux tables plus loin ! Il est vraiment doué. Nos regards se croisent. Je reste de marbre. Il se lève et s'avance droit sur moi.

Sans réfléchir, je renverse la table sur lui de toutes mes forces et me précipite dans la rue pour lui confirmer que je ne suis pas prête à lui fournir des explications que je n'ai pas. Toujours positiver : au moins, j'aurai économisé un ristretto ! Pas le temps de tergiverser. Je me lance dans une course effrénée, et je remercie le Dieu Jugeote d'avoir influencé mon choix vestimentaire de ce matin ! Un footing en jean et Converse c'est moins gênant qu'en robe Jimmy Choo ! Je traverse à toute allure la place du Châtelet et m'engage quai de la Mégisserie. Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais et à pleine vitesse ! J'ai devant moi trois cents mètres pour réfléchir à une stratégie, trouver un plan de fuite, enfin bref, pour me défiler ! Restons réalistes, où que j'aille, il saura me retrouver puisqu'il connaît mes habitudes maintenant. C'est qu'il a du talent Hercule Poirot. Coup d'œil à la dérobée par-dessus mon épaule, il me suit, il court, et ne semble pas être essoufflé. Pour le moment. En revanche, il a l'air très mécontent d'avoir réceptionné mon café sur sa veste. Je cours, je cavale, je fonce, je déboule, je slalome. Partout une foule inquiète piétine en

s'extasiant. Les jardineries et autres animaleries ouvertes sur les trottoirs encombrent le flux compact charriant les autochtones, des poussettes et des enfants encombrants, des commerçants surveillant leurs étals, des touristes carte en main, des promeneurs en sac à dos, des bacs de plantes, à fleurs, d'arbres, de cages à poules ou de perroquets. Un vrai souk made in Paris sur le bitume. Je percute une mamie, elle valse, je lui hurle des excuses sans m'arrêter, pousse des épaules un groupe d'Américains béats devant des cages à oiseaux, *« hé, y a des zoos pour ça, dégagez les gens, laissez-moi passer !* » J'ai chaud, je commence à transpirer dramatiquement. « *Remballe ton chien* », je rugis sur une rombière embourgeoisée lambinant devant moi et tirant au bout d'une laisse en strass une espèce de pedigree de salon saucissonné dans un manteau ridicule. Je manque de l'aplatir d'un coup de Converse. Je me retourne en courant, je l'aperçois zigzagant entre les passants, coriace, il ne lâche pas le morceau, mais il commence à ralentir son sprint olympique. Oui, il semble moins alerte et je vais en profiter pour le semer.

Je décide de traverser la rue pour rejoindre le trottoir d'en face. Je slalome le long de la Seine comme un skateur en compétition. Pour mon bonheur, les voitures roulent au pas, bloquées par un énorme camion vomissant des tonnes de fleurs chez Vilmorin, oui, une véritable une aubaine ! Je prends appui d'une main sur la rambarde de sécurité en métal vert bouteille et je bascule mon corps par-dessus. À la télé, cela semblait si facile pourtant. En plein vol, je m'emberlificote les pieds dans le vélo cadenassé que je n'avais pas vu et je m'étale de tout mon long sur le pavé. J'ai envie de hurler, j'ai mal ! « *Quel est l'idiot qui a accroché son vélo ici ? »* Un gentilhomme tente de m'aider à me relever, mais je me relève d'un bond, le repousse d'une main ferme en guise de remerciements, et continue ma course en boitillant. Derrière moi, j'entends brailler.

Je me délesterais bien de ma veste gênant ma course, mais je l'adore. Dommage que cette course sur les quais n'ait pas été pas prévue dans mon horoscope ! J'avance toujours et je prends conscience que l'option trottoir d'en face n'était en définitive pas le bon choix ! Il est encore plus fréquenté que l'autre ! Je n'avais pas pensé au ralentissement naturel provoqué par les bouquinistes. Leurs boîtes à livres sont grandes ouvertes et toute l'Amérique farfouille en se pâmant de tant de vieilleries. Une coalition, je ne vois que ça ! Je cours toujours. Du moins j'essaie. Je piétine surtout. Ma chevauchée est entravée sans arrêt par l'hésitation des promeneurs alors je dribble et je m'entraîne pour le prochain mondial, je m'entends crier :

« Poussez-vous, pardon, poussez-vous, pardon ! ». Parfois, je me dévisse la tête pour le repérer et il est toujours là, loin, mais là, il tient la route Carl Lewis, il me suit toujours. Il n'est plus très jeune et il va

bien finir par abandonner. Devant moi, sur ma gauche, le Pont-Neuf. Un moment d'inattention et je trébuche sur les dalles disjointes du trottoir, tamponne un Russe, rebondis sur sa panse et m'empêtre les pieds dans une espèce de tréteau portant des reproductions de toiles célèbres. L'obèse m'invective en biélorusse australien. Un attroupement serré de badauds m'enferme dans un cercle et au-dessus de ma tête, une conférencière allemande prend la parole en serbo-croate de Corée. Derrière, Raspoutine aboie toujours. Langle se rapproche, le Soviétique me freine, pas le temps de palabrer, je lui fais un bras d'honneur et hurle : « Mais ta gueule pauvre type, tu ne vois pas que tu me gonfles là ? », pourtant, j'avais promis de ne plus jurer, c'est raté. Je reprends aussitôt mon parcours en bousculant les obstacles dressés devant moi.

Incendie

« Se laisser glisser sur la pente du temps. » Ludmill.

J'ai dépassé le Pont-neuf, Pascal Langle est à présent à quelques mètres et je fonce en longeant le quai du Louvre. C'est plus qu'encombré par ici et toujours ces maudits bouquinistes pour ralentir le flux multi ethnique. Et des touristes en veux-tu, en revoilà à perte de vue. Un groupe de Japonais immortalise leur voyage sur leur numérique avec dans leur dos l'énorme façade de la grande galerie. Des familles et des groupes harnachés de sacs à dos encombrant le passage grouillent à l'infini. Brouhaha permanent, diversité des langues et tintamarre comme à la kermesse. Je continue de progresser au ralenti et en claudiquant avec une impression d'être à contresens sur un tapis roulant. Ce parcours du combattant est épuisant. J'avance, je me faufile, joue des coudes. Me cogne. Pousse. M'extirpe. Je déteste la promiscuité. J'ai mon compte. Il se rapproche. Je le devine. J'étouffe. J'ai peur de rester engluée dans cette onde. Je suffoque. Une brèche à ma gauche. Je frôle un Africain bardé de colliers en Tour Eiffel vendus à la sauvette, puis je rase le mur du quai. Je sens le frottement du jeans riper contre la pierre. J'ai les jambes en coton et mon corps est secoué de spasmes. Je reconnais les signes de l'épuisement. Un bouquiniste unijambiste me regarde d'un mauvais œil, il devine que je suis à deux doigts du malaise. Je me traîne jusqu'au pont des Arts avec ses milliers de cadenas accrochés par les amoureux de passage qui dans un baiser se promettent l'éternité. Le vœu, dans ce geste d'extase romantique, est de ne plus jamais se séparer, que tout demeure aussi jeune et beau que cet instant figé et accroché sur cette grille suspendue sur la Seine. Tout cela est bien mignon, mais moi, je souhaite l'exact contraire avec Pascal Langle.

La foule déborde sur les balustrades ou s'attarde sur les bancs alignés au milieu de ce pont dédié aux piétons… et je joue encore des coudes pour franchir la marée montante arrivant sur moi.

Pascal Langle s'est arrêté. Je respire et décide de traverser le pont, je voudrais courir, mais je suis à bout. Je marche et j'essaie de ne pas penser à la crampe s'installant dans mon estomac. Je dois le semer. Qu'est-ce qu'il me veut ? Je n'en peux plus. J'aperçois une place sur un banc. Tant pis, je m'arrête. Je m'affale, la tête entre les genoux. Je vais mourir. Plus de souffle. Mal au ventre. Allez, viens me dire ce que tu me veux, cela m'est égal ! Je souffle bruyamment et mon voisin grec me regarde les sourcils en arc. J'inspire si fort que mes narines me font mal. Je me vide, je me reprends, je relève la tête et le cherche du regard. Je ne le vois plus. Où est-il ? À droite, un couple enlacé salue un bateau-mouche plein à craquer. Un homme en pardessus

clair, apparemment très pressé consulte son BlackBerry, un troupeau de Mexicains se rassemble pour la photo souvenir, des étudiants des Beaux-Arts tout proches se dirigent vers le quai Malaquais en exhibant leurs blouses barbouillées. À ma gauche, des Anglais dévorent à l'unisson d'énormes sandwichs accompagnés de canettes de bière tout en commentant l'esquisse d'un peintre japonais qui croque l'Institut de France. Je scrute, je cherche. Une jeune fille joue du violon avec un étui ouvert à ses pieds et les badauds l'entourent pour apprécier sa sonatine. Un vent léger et frais se lève, caresse ma nuque et je frissonne. Et je le vois affalé sur le banc d'en face. Il a le teint écarlate et des auréoles de transpiration sous les bras. Il a déboutonné sa chemise couleur café éclaboussée et tamponne son front avec le revers de sa manche. Il me regarde, ses yeux m'appellent. Je me lève, me dirige vers lui, et sans réfléchir, m'assieds à ses côtés.

Il me semble inoffensif, désamorcé, presque touchant. C'est ce moment que choisissent les nuages pour déverser une pluie drue et tiède. Sans un mot, nous nous levons et nous courons dans la même direction cette fois. Nos pas foulent les mêmes flaques se formant sous nos pieds. Le vent forcit, je tremble de froid. Ma veste en jean est trempée, l'eau transperce le tissu. Pascal Langle passe son bras droit autour de mes épaules pour me protéger avec sa veste et je me cale sur son pas. Nous traversons le passage piéton pour nous engouffrer dans la cour Carrée du Louvre où les touristes cherchent un abri sous les arcades. La pluie redouble d'intensité, nous courons jusqu'à dépasser la pyramide de Ming Pei.

Sans lâcher mes épaules, Pascal m'entraîne au cœur du musée et nous pénétrons dans le Café Marly. Sous les arcades Napoléon III, l'écho permanent est assourdissant.

Comme si elle nous était prédestinée, un bout de table se libère. Nous nous asseyons, sans un mot et encore tout essoufflés par notre cross urbain. Je retire ma veste collée à mon t-shirt. Je dégouline de la tête aux pieds. Je lève les yeux et j'éclate de rire. Il me fait penser à un chat tombé par mégarde dans un bain. Il hausse les épaules. Mon cœur frappe encore mes tempes, je suis brûlante et je grelotte d'excitation. Pascal hisse la main dans l'espoir de retenir l'attention d'un serveur. En face, un rang de tables a été investi par un groupe d'Italiens aux éclats de voix exubérants.

La pluie a cessé, les nuages sombres se sont vidés sur le Carrousel laissant place au Roi-Soleil. Les rayons se diffractent sur la pyramide aux triangles de verre. Tout ruisselle et brille et les pigeons sont de retour. Le serveur dépose deux cafés et je reviens à Pascal. Il me fixe avec dureté. Sans y mettre les formes, il attaque :

— J'attends des explications, mademoiselle Julia ? Ou alors je devrais dire Joanna Marcus ?

— Que j'explique quoi ?

Mon air naïf l'offense. Il s'emballe. Se reprend. Repousse sa mèche rebelle et se penche vers moi. Je prends son haleine café au cendrier au fond de mes sinus.

— On arrête de jouer. Primo, comment as-tu connu Ludmilla ? Elle ne m'a jamais parlé de toi. J'ai besoin de savoir.

— Ludmiquoi ? Je ne connais personne avec ce prénom-là, monsieur l'inspecteur Maigret, il y a erreur.

— Arrête de te payer ma tête. Le notaire, le cahier noir numéro trois, ça ne te dit rien peut-être ? Tu cambrioles mon appartement, celui de mes parents, tu remets ça chez le notaire, tu passes au crible ma voiture, sans compter le vol à l'arraché. Que cherches-tu, Julia, Joanna ou qui que tu sois ? Je veux une réponse, là, maintenant. T'as une minute, pas plus, ou je te traîne directement au commissariat.

Je tombe des nues.

— Que signifient ces accusations ? Des vols avec un « s » ? Pourquoi pas d'assassinats et de crimes contre l'humanité ? Notez que vous me suivez et m'épiez comme un libidineux, et vous avez encore le toupet de m'accuser.

Il commence à m'échauffer grave avec ses reproches. Je tente de me lever, mais il m'agrippe le poignet qu'il force contre la table. Il me fait mal le sadique. C'est un fou ! La panique me gagne et mille yeux dans la salle nous dévisagent. Son portable sonne. Il s'en empare de sa main libre. Son visage change d'expression et il me regarde, abasourdi. Soudain, il me lâche la main et sort. Et je reste seule avec deux cafés hors de prix à régler.

C'est alors que je plonge ma main dans mon sac à la recherche du fameux cahier numéro trois volontairement oublié jusqu'ici.

Mes doigts caressent le cahier. Au contact rugueux de la couverture de toile, je me sens fébrile. Je le pose sur la table et l'observe. Noir terne. Plus vraiment neuf, pas très épais, écorché, usé dans les angles. Étiquette d'écolier scotchée sur la première de couverture. Cahier numéro trois. Le même que celui de Pascal Langle. Un frisson grimpe sur ma nuque, comme une prémonition. Je me renferme, me replie, me retire dans mon tombeau. J'inspire trois fois, je bloque douze fois et je relâche six fois comme me l'a enseigné la professeure de yoga interviewée la semaine dernière, puis je reprends avec un souffle au carré en fermant les yeux. Stretching cardiaque. Je saisis le cahier, feuillette les pages noircies et je décide de piocher au hasard. Page de gauche, encre violette, écriture courbe, quasi enfantine, ronds puérils sur les « i ». Page de droite encre noire, écriture bouclée, plus mature et la pleine lune sur les « i » a disparu. Étrange rupture du style graphologique. Je devine qu'il s'agit de la même main. Aucune date. Aucun repère. Je décide de parcourir en

diagonale cette dernière page. Je déchiffre avec stupeur des mots qui me mettent aussitôt mal à l'aise. *« Douleurs », « amnésie », « agresseurs », « folie », « peur » « peur »* et encore *« peur »*… et soudain cette phrase, surgie du texte, me saute aux yeux, me donne la chair de poule, me repousse. Je referme si violemment le cahier qu'il en tombe par terre. Ces phrases résonnent dans ma tête et se cognent aux parois de mon crâne sans trouver d'issue : *« Ai-je été violée ? J'étais sanglée, mes poignets et mes chevilles étaient contraints. Jambes écartées. Nue sous un drap de coton râpeux. Mon corps était engourdi dans une prison chimique. J'avais la gorge de papier. Je claquais des dents. Je transpirais. Obscurité. Les battements de mon pouls étaient mes yeux. Hurlement de souffrance surgissant de nulle part. Oh, mon Dieu, ces cris déchirants me glaçaient le sang. »*

C'est quoi ce manuscrit de polar à la Mo Hayder ? Cela semble si réel ! Je ressens dans mon ventre ce qu'a vécu cette femme et mon corps se fait douleur. Pourquoi m'a-t-on remis ce cahier ? Je l'ouvre à nouveau, hésitante. Avant dernière page. L'écriture a encore mûri, s'est resserrée, racornie en pattes de mouche. Comme si des siècles s'étaient écoulés depuis le texte précédent. Je tourne les feuillets suivants. Mes yeux sont attirés par l'encre rouge de la dernière page. Une phrase nerveuse et le crayon rouge sont si appuyés que les marques en scarifient le papier.

Une seule phrase sans sommation m'ordonne :

« LEBRUN, ce docteur pervers, c'est lui mon agresseur. Il m'a kidnappée puis relâchée avec un enfant dans mon ventre ! » Je suis abasourdie et je disparais dans un trou d'air. Je détourne mon regard de la phrase écarlate, chasse de mon esprit la représentation que je ne cesse de me visualiser de cette fille ligotée comme un animal. Comme hypnotisée, je referme le cahier pour le rouvrir à la première page. L'écriture adolescente est à nouveau là avec les ronds sur les « i ». Mes poumons implosent sous mes côtes et tous mes doutes s'envolent :

« Deux minutes plus tôt, tu étais encore en moi, mon amour. Je t'ai à peine aperçue petite fille, mon enfant, ton premier cri… et puis la sage-femme t'a ôtée de moi pendant que l'accoucheur curait mes entrailles. Les jambes dégoulinantes de sang, j'ai couru pour te rattraper dans le couloir, pour t'arracher à leurs bras de marbre et ils m'ont attachée, piquée comme une bête… Mon bébé à moi accouché sous X ! Je ne voulais pas. Je n'ai pas eu ce droit de te prendre contre moi, de t'embrasser rien qu'une fois. Mes appels déchirants n'ont pas atteint leur reste d'humanité. Je n'ai pas su la couleur de tes yeux. Mais j'ai vu que tu étais belle. Si belle ! Et j'ai supplié qu'on te nomme Ivana en souvenir de nos origines russes. »

Et, de nouveau, l'écriture serrée en fin de carnet, ce geste adulte d'une encre différente :

« Ils pensaient que je ne saurais jamais comment ils t'appelleraient, ces

gens de la DDASS. J'ai su en m'infiltrant dans leur service comme stagiaire, j'ai fouillé et j'ai retrouvé ta trace. Et ils t'ont donné un autre prénom que celui que je te destinais, mais pour moi, tu restes Ivana. Ivana, mon bébé. Mon sang. Ma fille… Ma mère, ta grand-mère, m'a forcée à t'abandonner. À seize ans, on ne décide pas. En consentant, je savais que je ne serais rien pour toi. Je t'ai suivie dans l'ombre, pour ne pas qu'elle sache, pour ne pas que tu saches. Je te le promets, mon bébé, je ne raterai rien de ta vie Joanna Marcus. » C'était signé : « *Ludmilla, ta maman ».*

Pascal Langle ne m'a-t-il pas demandé ce que je savais d'une Ludmilla ? J'ai l'impression d'avoir encore tout gâché. Est-elle toujours en vie ? Je ne sais rien d'elle à part son cri d'amour pour moi dans ce cahier noir.

Dès mon retour de Cassis, il faudra reprendre à zéro avec ce Pascal pour qu'il me parle de ma mère.

J'ai une maman, une vraie, une pour moi toute seule. Mes yeux s'embuent de larmes retenues depuis ma naissance.

Je les laisse enfin couler, un torrent silencieux, dans le tintamarre incessant de ce café, face au Louvre, majestueux… « *rien de ta vie, Joanna Marcus ».*

Dans l'avion qui le ramenait à Nice, Pascal Langle n'avait qu'une seule envie : poser sa tête devant lui et y trier cet écheveau inextricable d'événements tellement improbables et incohérents que la migraine se mettait à cogner sévèrement sur ses tempes !

Il pestait : pourquoi ce diable d'avion n'allait-il pas plus vite ! Cet appel téléphonique en face de cette Joanna avait anéanti en lui la moindre tentative de réflexion logique. Une seule évidence lui sautait à la figure pendant qu'il survolait les nuages : impossible que ce soit cette Joanna cette fois-ci puisqu'elle avait été sous sa surveillance en permanence. Tout le ramenait à ce cahier numéro onze. Tout était là, cela crevait les yeux. Mais en quoi un journal intime d'une immense banalité aux regards extérieurs pouvait-il intéresser et pourquoi en arriver à de tels extrêmes ? Là, il donnait sa langue au chat, au chien et au diable.

Il y avait un type assis à côté de lui avec *Le roman de l'espionnage* de Vladimir Fedorovski. Il le regardait de biais. Il est vrai qu'il n'avait pas pris le temps de se changer après la douche du Louvre, à peine celui de se peigner, de tenter de se donner l'air de sortir d'une salle de bains, alors qu'il n'était que dans les toilettes de l'aéroport, mais c'était raté, il ne sentait pas le frais. Il avait l'air de quoi avec sa figure froissée et ses vêtements trempés ?

Dans ce tourbillon d'événements, il était parti en courant avec la folie dans la tête et avait sauté dans un taxi, direction Orly pour payer une dernière place plein tarif sur la navette Paris-Nice. Il aperçut sa dégaine dans un couloir vitré. Il avait l'air de sortir d'un métro à

l'heure de pointe après être passé sous une gouttière trouée. En prime, sa Maserati était en bonne voie pour la fourrière.

— Ça va, monsieur ? demanda son voisin de siège.

Mais tout va bien ! pensa-t-il. Tout va pour le mieux ! Cambriolage, vol à l'arraché, re-cambriolage, vol à la roulotte, et maintenant ça ! Je suis une encyclopédie du fait divers ! Il manque juste un tremblement de terre ou un crash et le tableau sera au complet ! Alors oui, je vais bien ! La vie est belle !

— Moi aussi l'avion m'effrayait. Mais maintenant j'ai une astuce imparable !

Son truc inévitable se sentait dans son haleine et à trois kilomètres.

Dans le taxi qui le conduisait au théâtre, il essaya de se rassurer, de se dire qu'au téléphone on avait un peu exagéré les dégâts, que tout n'était pas parti en fumée, mais à l'arrivée, il rendit les armes : il n'y avait plus de théâtre à part des murs calcinés et des fumées noirâtres. Il se revit à Paris, dix ans auparavant, chargé de prospecter les sinistres pour démarcher les clients potentiels à l'assurance-incendie. À présent, le voilà devant son propre désastre et les lieux étaient sécurisés par des rubans orange interdisant l'accès. Dans cette apocalypse, il repensa au cahier noir qu'il avait préservé dans le coffre-fort non prévu pour résister au feu. Après tant de pérégrinations, il n'était que cendres. Parti comme Ludmilla. Il resta planté bras ballants, les larmes aux yeux avec cette sale odeur de cendres lui traversant la mémoire.

L'incendie avait pris au petit matin, lui a confirmé un pompier. Évidemment, à cette heure-là, il n'y avait personne pour s'apercevoir qu'un feu se déclarait et les flammes avaient eu le loisir de dévorer chaque recoin. Il y avait pourtant quelqu'un, puisque les pompiers avaient finalement été prévenus. Trop tard pour enrayer le sinistre, mais assez tôt pour que le quartier ne s'embrase pas. Pas de victimes, mais une convocation à la préfecture dès son arrivée. Pourquoi se dépêcher d'aller s'entendre dire qu'il n'avait plus rien ?

Il était dix-sept heures trente lorsqu'il ouvrit la porte de son appartement. Le signal de la messagerie clignotait sur son répondeur. Un commissaire de police l'enjoignait de le contacter sans délai, puis une seconde fois, puis une troisième fois d'un ton plus menaçant. Il attendrait. Douche. Café. Il avait sa dose d'adrénaline pour cent ans et cette course-poursuite dans Paris l'avait lessivé. Cette fille était une énigme qui cavale et il n'avait plus aucune envie de résoudre quoi que ce soit.

Une douche rinça ses malheurs, mais il comprit que le plus douloureux était à venir.

Le fonctionnaire de police lui avait laissé deux numéros. Le premier numéro sonnait dans le vide. L'autre répondit.

— Ah, monsieur Langle. Vous étiez injoignable. Nous devons avoir une discussion le plus tôt possible. Rendez-vous dans une demi-heure au 21 de la rue de la Préfecture, bureau 142. Demandez Henry Turnel avec un seul L. À moins que vous souhaitiez qu'on vienne vous cueillir avec les bracelets ?

Le commandant de police Henry Turnel l'attendait, bras croisés. Il l'invita à s'asseoir sans se lever, tritura quelques papiers comme s'il n'était pas en face de lui puis ouvrit une chemise jaune en papier cartonné et l'étudia sans un mot.

La pièce était minuscule, murs blancs décorés d'affiches du concours de tir de précision au revolver d'il y a trois ans et d'autres posters invitaient à s'engager vite fait dans la police pour un métier d'avenir. Une autre photo étalait trois gamins rigolards entre un diplôme et un trombinoscope de gueules patibulaires. Le regard de Pascal Langle revint sur son flic. Sa chemise blanche ouverte au col lui donnait un air décontracté que démentaient ses yeux bleu pâle à la couleur glacier et indéchiffrables.

— Monsieur Langle, ce n'est pas un incendie accidentel. Les pompiers ont trouvé ceci sur les lieux.

Il lui présenta une photo tirée d'un dossier.

— Celle-ci montre un récipient qui a dû être un jerricane avec de l'essence dans une autre vie. Cela vous appartient-il, monsieur Langle ?

— Quelle question, bien sûr que non !

Le commissaire reprit la photo, la replaça dans la chemise de carton qu'il venait de refermer comme si elle devait répondre et continua à compulser son dossier toujours sans regarder son suspect.

— Il paraît que le théâtre ne marchait pas trop bien et qu'aucune subvention ne vous était octroyée cette année.

— Mais c'est archifaux, la pièce fonctionne à merveille et la décision pour les subventions n'est qu'ajournée ! Justement, en parlant de contributions, j'y pense, il y a un promoteur qui avait vraiment intérêt à ce que le théâtre brûle. Là, il est content ce bétonneur, il va avoir son parking pour une bouchée de pain !

— Nous vérifierons, monsieur Langle mais cette situation ne vous arrange-t-elle pas un peu beaucoup ?

Cette fois, Turnel enfonça ses pupilles avec des yeux insinuant qu'il avait mis le feu pour s'en tirer.

Langle ne répondit pas à cette attaque frontale.

Et si cette Joanna n'avait que cambriolé-volé et que l'incendie était l'œuvre du promoteur pyromane ? pensa Langle. Deux événements distincts ? À moins que le promoteur ne soit le commanditaire de Joanna ? Mais dans quel but ? Le déstabiliser et le désigner du doigt comme le coupable idéal ? Machination du promoteur avec la

complicité de Joanna ?

— Êtes-vous avec moi, monsieur Langle ?

— Excusez-moi, je réfléchissais. Puis-je insister sur le fait que j'étais à Paris durant ces cinq derniers jours ?

— Dans quel but et qui peut en attester ?

Le nom de Joanna Marcus lui vint naturellement aux lèvres, mais il retint ses mots. En guise de réponse, il présenta son billet d'avion.

— Voilà qui devrait vous convaincre. Comme vous le voyez, j'arrive à l'instant.

Il prit le billet et le glissa sans le lire dans le dossier jaune.

— Vous savez, un avion d'Air France met une heure vingt entre Orly et Nice. C'est réalisable plusieurs fois dans la journée. Et l'incendie a pris ce matin. Et puis il y a le train, la voiture ou d'autres compagnies aériennes.

— Ah, non, vous n'allez pas m'accuser ! Vous rendez-vous compte que j'ai tout perdu ?

— Vous étiez assuré non ? Vous serez sans doute confortablement dédommagé puisque vous connaissez bien ces affaires-là, n'est-ce pas ? Vous allez sûrement récupérer un bon paquet. Combien espérez-vous encaisser grâce à ce… « drame » ? Mon collègue avance la somme de sept cent mille euros.

La vulgarité de ce policier lui procura l'envie de proférer des insultes qu'il garda soigneusement en lui. Un désir de l'étrangler fourmilla dans ses mains.

— Un incendie criminel n'est pas couvert par les assurances et d'ici un éventuel remboursement et la fin de votre enquête qui sera interminables vu les soupçons que vous semblez m'affubler j'ai le temps de ne jamais m'en remettre financièrement. J'en ai assez entendu pour aujourd'hui.

Langle se leva pour prendre congé, mais le commissaire l'agrippa fermement par le bras. Des doigts courts et durs comme des serres.

Le ton courtois se mua en invectives.

— Restez assis, je n'en ai pas fini avec vous. C'est bien vous qui avez déposé une plainte pour le vol de vos papiers dernièrement. Eh bien, disons que cela fait beaucoup pour un seul homme en si peu de temps. Je ne crois pas aux hasards ni à la loi des séries, monsieur Langle. Et vous ?

— Oui, on m'a volé mon sac dans la rue, oui, on a forcé ma voiture puis on a aussi visité mon appartement sans effraction puisque les clés étaient dans ma pochette. Le concierge a vu une silhouette s'éloigner, une jeune femme aux cheveux mi-longs pour être plus précis. Et non, je n'ai aucune explication à vous donner.

Le visage du commissaire se plissa. Il l'avait écouté attentivement en regardant le mur derrière lui :

— Vos dires sont bien vagues à mon goût, voire légèrement farfelus, cher monsieur. Un fait toutefois m'invite à ne pas être par trop catégorique avec vous : les riverains ont appelé les pompiers parce qu'ils avaient entendu crier au feu. Une voix rauque à l'accent non identifié. Un commerçant se trouvait sur place et affirme avoir vu un homme chauve avec d'épaisses lunettes noires s'éloignant en boitant. Cela ne vous dit rien ? Non bien sûr, et vous n'avez pas idée sur la personne vous en voulant à ce point.

Langle ressentit un zeste de raillerie dans l'intonation du policier.

— Mais je peux vous dire quand mes malheurs en cascade ont commencé. Suite au décès d'un client psychiatre, un notaire parisien m'a appelé pour me remettre un cahier noir numéroté onze. Un cahier m'appartenant puisque mon nom y figurait. C'est depuis ce jour que…

— Que contenait ce cahier, monsieur Langle ?

— Ce cahier était le journal intime d'une amie décédée il y a dix ans. Toujours est-il que le notaire a été lui aussi cambriolé peu après notre entrevue et que seuls les autres cahiers ont disparu de son étude. Étrange non ? J'oubliais un détail, la maison de mes parents a été aussi cambriolée, mais on n'y a rien volé.

— Peut-on le voir ce mystérieux cahier ? persifla l'agent.

— Il a brûlé dans l'incendie. Calciné dans le coffre du théâtre.

— Tiens donc ! Ne seriez-vous pas un peu romancier, monsieur Langle ? Vous devriez, on nage en plein roman policier.

— Écoutez, vos soupçons sont insupportables. Je ne peux pas vous aider, je ne sais rien, je ne comprends rien et je veux juste rentrer chez moi.

— Je ne vous retiens pas, monsieur Langle. Pas cette fois-ci. Mais ne quittez pas Nice sans ma permission, nous allons avoir besoin de vos talents de narrateur. Avant de partir, veuillez noter le nom du fameux notaire parisien, le téléphone de vos parents, le nom de votre gardien d'immeuble et les noms des personnes que vous avez rencontrées lors de votre séjour à Paris. Vous semblez épuisé et je vais vous laisser un bref répit pour rassembler vos idées. Je vous attends demain matin, à neuf heures tapantes dans mon bureau pour prendre votre déposition. Croyez que nous allons vérifier avec minutie vos dires, alors réfléchissez bien à vos allégations avant que nous reprenions notre conversation. Et si vous avez… un complice à la voix rauque et claudiquant, je saurai le retrouver.

Clémence

Seigneur, fait de moi un instrument de ta paix,
Là où est la haine, que je mette l'amour.
Là où est la discorde, que je mette l'union.
Là où est l'erreur, que je mette la vérité.
Car c'est en se donnant que l'on reçoit,
C'est en s'oubliant que l'on se retrouve, amen !

En temps normal, comme chaque aube depuis bientôt deux années, après m'être signée, après ma neuvaine, je me serais relevé les genoux ankylosés et douloureux. J'aurais filé prendre une douche fraîche et rapide dans la salle d'eau attenante à ma chambre, j'aurais coiffé mes cheveux à la hâte pour rejoindre sans tarder mon bureau disposé à côté de la fenêtre où m'attendraient, bien ordonnés, mes cours, mes notes, la photo de Padre Pio, les vingt mystères du rosaire de Marie et mon chapelet bénit par les sœurs de Saint-Joseph.

En temps normal, j'aurais répété immuablement ce geste rituel. Toujours dans un ordre choisi. D'abord, une prière. Seule digression à ma routine quotidienne, celle-ci sera chaque matin différente. Mes premières pensées du matin sont mes dernières pensées de la veille et Lui sont exclusivement dévouées. C'est en Lui que je puise ma force. Cette force m'active et j'exécute de façon réfléchie sur l'échiquier de mon existence. Il est des personnes qui ne démarrent pas une journée sans avoir torturé leur corps par l'exercice physique ou un footing en pleine nature. Certains ne peuvent se mouvoir sans ingurgiter trois cafés noirs ou sans avoir fumé une cigarette. Moi, ma motivation, mon addiction, mon rituel, c'est Dieu.

Les cours ont cessé depuis trois jours et déjà, je tourne en rond devant mon iMac.

— Tiens ! un email du Pèlerin.info :

« *Suite à votre annonce PKZ102. Je suis une maman très occupée et je recherche une jeune fille bilingue anglaise pour s'occuper de mes 2 filles (3 et 5 ans) les 2 premières semaines d'août à Cassis. Si intéressée, me contacter par mail pour plus de renseignements.* »

— Génial ! C'est exactement ce que je recherche. Merci, mon Dieu ! Il est absolument hors de question que je passe le mois d'août en Bretagne avec eux… Quand j'y pense… Pourquoi m'ont-ils menti si longtemps ? Et je n'avais jamais rien remarqué ! Quelle idiote ! Je ne peux ni comprendre ni cautionner ce mensonge. Je peux éventuellement pardonner. Mais pour excuser, je ne peux rester là, je dois prendre l'air et digérer pour décolérer… pour revenir vers eux sans brûlure.

De : *clémencedeclaverie@gmail.com*

À : *winter@hotmail.com*
Objet : Annonce PKZ102

Madame, votre proposition a attiré mon attention. Je suis actuellement en prépa à Lakanal en vue d'intégrer Ulm. Je suis bilingue anglais, libre aux dates souhaitées. Je suis sérieuse et j'apprécie particulièrement le contact avec les enfants. Je suis bénévole dans plusieurs associations, notamment le Secours catholique. Vous trouverez ci-joint mon curriculum vitae. Il vous renseignera sur mon parcours et mon expérience. Je vous remercie d'avance pour l'attention que vous porterez à ma candidature. Bien cordialement, Clémence de Claverie.

Envoyer.

— Il faut que ça marche. Seigneur, à vous de jouer, un petit coup de pouce pour votre dévouée servante. Merci d'avance. Amen.

En temps normal, jusqu'à six heures, je me serais plongée dans mes révisions. J'aurais repassé mes cours. Revu telle formule de physique, tel procédé, appliqué une règle, décortiqué une loi, un théorème… J'aurais analysé. Emmagasiné ou plutôt, j'aurais photographié avec ma mémoire éponge. Un travail intense dans son intérêt, mais non pas dans sa difficulté. Pour moi, à ce niveau-là, rien n'est vraiment compliqué. Je suis, comment dire, ce qu'on appelle communément une grosse tête. Concentrée, imperturbable, généralement, rien ne me distrait de ma tâche.

En temps normal, la voix grave de mère me parviendrait depuis l'autre bout de notre appartement pour me signifier l'unique repas que nous aurions l'occasion de prendre tous les trois dans la journée, car si nous nous levons tôt, nous rentrons tous tard et ne faisons plus que nous croiser.

En temps normal, alors, j'aurais rassemblé, avec attention, mes cours dans le cartable de cuir qui me suit depuis mon entrée au cours moyen. J'aurais attrapé à la volée un gilet, mon sac à main élimé, puis quitté ma chambre et traversé à pas pressés le vaste appartement, pour rejoindre la salle à manger. J'aurais déposé mes effets sur le bras du fauteuil Chesterfield de cuir havane trônant près de la vaste bibliothèque, embrassé père et mère attablés devant un petit déjeuner. Père aurait levé le nez de son Figaro pour me demander si ma nuit avait été agréable avant de replonger dans l'actualité et souffler comme un taureau à chaque article. Mère grignoterait du bout des lèvres ses baies de goji et tiédirait, à l'aide de sa cuillère, sa tasse de thé vert brûlant puis poserait sur moi un regard enveloppant et rassurant. Mon breakfast se composerait d'un thé japonais, de deux toasts grillés sans beurre, d'un fruit de saison et d'un riz soufflé dont l'odeur particulière réveillerait l'insouciance de mon enfance.

Nous n'échangerions qu'une périphrase verbale sur l'activité des cumulus, mais ces circonlocutions ravissaient mon âme. Dès l'âge de

six ans, j'ai su que je vivais avec des parents formidables.

Le bip provenant de mon Mac me sort de mes pensées. La réponse à mon mail vient d'arriver. Clic. Seigneur, je vous en supplie, faites que ce soit positif !

De : *winter@hotmail.com*
À : *clémencedeclaverie@gmail.com*
Objet : Du 03 au 16 août
Chère Clémence,

Votre profil correspond à ce que je recherche pour mes deux anges. Mes conditions sont les suivantes : vous vous occupez à plein temps de mes filles : repas, linge, cahiers de vacances, lectures, jeux, baignades, éveil… Évidemment, vous participerez aux éventuelles sorties. Vous aurez votre propre chambre et je vous propose mille euros pour les quatorze jours, repas et voyage à ma charge bien entendu. Si mes conditions vous conviennent, nous finalisons votre embauche de suite en vous adressant un billet d'avion électronique pour Marseille. Un taxi vous attendra avec une pancarte portant votre nom afin de vous conduire auprès de nous. Au plaisir de vous rencontrer. Réponse urgente. Irène WINTER, Hanaë et Yaoké (ci-joint une photo de mes filles)

Seigneur, Vous êtes magnifique, Vous me comblez !

De : *clémencedeclaverie@gmail.com*
À : *winter@hotmail.com*
Objet : Du 03 au 16 août
Madame Winter,

C'est oui sans hésiter, vous pouvez m'envoyer le billet. À dans trois jours.

Clémence

Malgré cet heureux départ pour Cassis, mes mauvaises pensées reprennent le dessus.

En temps normal… nous vivons tous les trois, rue de la Tasse dans le XVI^{e} arrondissement de Paris, dans un spacieux et lumineux appartement dont mes parents sont propriétaires et donnant sur les jardins du Trocadéro. Chacune des pièces est décorée et meublée avec goût et soin, le style ultra moderne allié au classieux classique. Mon enfance fut douce comme une caresse permanente. Dans ma tête, se bouscule une multitude de souvenirs rassurants où je suis toujours entourée de mes chers parents : goûters d'anniversaire, Noëls, kermesses de l'école sélecte, rallyes sur les bords de Loire, l'été à la mer, l'hiver à la montagne, retraites, prière, communions, promenades à vélo, à cheval et jeux dans le parc voisin sous la vigilance de la gouvernante. Seule ombre à ce tableau lénifiant : je suis restée enfant unique et, malgré mes questionnements insistants, aucun petit frère ni aucune petite sœur ne sont venus agrandir notre famille. J'ai reçu une

éducation catholique, plutôt stricte, basée sur le respect, la loyauté et l'amour de mon prochain. Aux dires de mes parents, j'ai été une enfant délicieuse et docile, solitaire par la force des choses, et respectueuse des principes inculqués. Très tôt, mes parents ont pris conscience que j'avais des facilités dans mes apprentissages, et ils m'ont poussée à me surpasser, à ne jamais me contenter du maximum et à viser l'excellence. Ainsi, je suis entrée sans difficulté au conservatoire de musique pour y exceller dans la pratique de la harpe. Très tôt, mère s'est mise en tête de ne s'adresser à moi qu'en anglais, si bien qu'à l'âge de cinq ans, j'étais bilingue et je savais parfaitement lire et écrire dès la maternelle.

Père m'a initiée aux mathématiques et aux échecs. Tous les dimanches après la messe, nous nous livrions bataille, et bien souvent, je résistais vaillamment, quand je ne l'emportais pas. Je devinais le plaisir de père transparaître au travers de son regard couleur olive. Père dirige un cabinet au ministère de la Défense, progresse dans un monde à mes yeux mystérieux et côtoie des personnalités de premier plan. Afin de respecter le droit de réserve, il ne s'épanche jamais sur ses activités. Mère est docteur en sciences politiques. Elle enseigne à Dauphine. Si la politique peut, sous certains points, la rapprocher de son époux, l'univers dans lequel elle évolue est cependant bien plus proche du mien. On dit de moi que je suis une tête bien pleine. Je suis étudiante en prépa maths Spé, à Lakanal. Ce qui explique mes levers si matinaux et mes retours si tardifs. J'ai passé avec succès l'écrit et le grand oral. Si mes condisciples semblent assez stressés et nerveux, j'avoue que pour ma part, je me sens relativement sereine. Je suis portée, guidée dans la simplicité et je n'ai qu'un seul objectif : intégrer la rue d'Ulm, section des sciences. Je suis une habituée à ne viser que la perfection, d'ailleurs, la barre peut paraître culminante lorsque l'on sait que les portes de cette institution ne s'ouvrent qu'aux meilleurs. Je vise la pointe de cette élite. Je devrais crouler sous la pression de ce challenge quasi irréalisable, pourtant, je n'éprouve ni peur ni doute. Dieu me porte et il n'a jamais été aussi proche de moi. Jamais il ne m'a insufflé tant de force. Peut-être est-ce dû à ces cinq jours, totalement recluse dans un carmel non loin de Metz, à ne me concentrer que sur l'essentiel à mes yeux : Dieu, les cours de physique quantique relativiste et les équations de Schrödinger.

Vers six heures, petit déjeuner absorbé sur le pouce, je fonce vers mon parcours quotidien du combattant : les transports en commun jusqu'à Sceaux. Je mets un point d'honneur à ne jamais choisir la facilité. La commodité est pour moi signe de faiblesse. Évidemment, il serait bien plus simple de profiter du chauffeur de père pour me rendre à Lakanal. Mais non ! Si beaucoup choisissent cette option, je me range du côté de ceux bravant la foule, le métro et le RER, le

stress, le froid, la chaleur, les odeurs, les grèves, les mendiants, la vie vraie.

En temps normal… Lakanal. Chaque matin, lorsque je franchis l'entrée de cette institution de renom, j'éprouve des sentiments immuables. Cette vieille dame âgée de cent vingt ans ne m'inspire que respect, labeur, humilité et je m'y sens aussi bien que dans la cellule d'un couvent. J'aime ce lieu clos, ses vieilles pierres protectrices, sa hauteur et cette atmosphère de concentration. À l'intérieur de son enceinte, mes cours se succèdent sur un magnifique parc où je m'évade à l'occasion par la fenêtre, pour expirer, méditer, souffler, relâcher. Lui parler. Lakanal. Liberté et rigueur. Véritable cité scolaire, un microcosme organisé où cohabitent collégiens, étudiants du second cycle, et étudiants en prépas aux grandes écoles, sans jamais se mélanger, sauf en cas de colles. Ces lieux permettent une séparation claire et nette des différents niveaux, quand les élèves du secondaire sont absents, les classes préparatoires se répandent et envahissent alors le moindre recoin disponible.

En temps normal… oui, en temps normal… D'une part, parce que mes oraux sont passés. D'autre part, parce qu'aujourd'hui et depuis trois jours maintenant, j'enfreins mon règlement intérieur. L'immuable est ébranlé et je feins, l'air de rien, mes habitudes, mes engagements, mon enthousiasme, mes études, mon dévouement, et je renie l'amour si profond que je suis censée éprouver pour mes parents. Censée… car depuis trois jours…

C'était dimanche dernier. Fin d'après-midi. Je révisais cloîtrée dans ma chambre. Vers seize heures, je me suis rendue à la cuisine, afin de boire un verre d'eau. J'ai croisé mère en tenue de golf et j'ai ressenti qu'un événement venait à moi.

Froide, raide, elle m'a dit :

— Clémence, vous tombez bien ! Votre père et moi avons une information à vous transmettre. Suivez-moi dans le salon.

Ce que je fis. J'étais à mille lieues de m'imaginer ce que j'allais apprendre. Père était assis dans le canapé lisse et moelleux, il arborait son air soucieux.

Ses bras en croix étaient fermés sur son ventre. Il tenait dans l'une de ses mains une enveloppe blanche. Mère la lui prit des mains d'un geste brusque, s'avança vers moi et me la tendit.

— Ce courrier est arrivé, hier, par la poste. Il vous est destiné, Clémence. Asseyez-vous, ma fille. Il est grand temps que nous vous avouions un fait. J'espère que cela n'aura aucune conséquence sur nos relations futures.

Je saisis l'enveloppe qu'elle me tendait et m'assis doucement à côté de père comme l'enfant docile et confiante que j'étais et avais toujours été jusqu'à ce jour.

— Clémence, reprit mère. Nous ne savons pas ce que contient ce courrier sauf qu'il provient d'une étude notariale. Cet événement nous porte à penser, votre père et moi, qu'il est temps de vous faire une révélation, une vérité dont nous repoussons l'échéance depuis votre arrivée au sein de notre foyer. Le moment est venu, n'est-ce pas, très cher ?

J'ignorai totalement les borborygmes émis par père en guise de réponse. Je me plongeai dans le regard gris de mère, comme pour tâcher d'y hameçonner cette vérité cachée qui avançait vers moi et avant qu'elle ne me la révèle de vive voix. Je restais calme. Extérieurement du moins. À l'intérieur, je bouillonnais d'inquiétude. Puis, je regardai dans mes mains, sans oser l'ouvrir, cette enveloppe étrange à l'en-tête d'un notaire parisien. « Clémence de Claverie DDASS » suivi de notre adresse.

— Clémence, vous m'écoutez ? Sachez que nous regrettons de vous avoir caché cela si longtemps, mais vous êtes aujourd'hui suffisamment adulte pour comprendre les motivations qui nous ont animés à ce jour.

Elle fit une courte pause, déglutit, et poursuivit :

— Nous vous avons adoptée, Clémence ! Nous vous avons recueillie alors que vous aviez à peine six mois. Nous n'avons jamais jugé utile de vous préciser cela. Nous vous désirions tellement ! Vous êtes notre fille et cette vérité ne changera rien et ce fait ne doit pas vous détourner de vos objectifs.

Je me tus et je hurlai dans ma tête : *comment ça, ça ne change rien ! Mais bien sûr que si, ça change quelque chose ! Ça change tout ! Ça change… carrément tout ! Adoptée ! Adoptée ! Adoptée !…*

— Clémence, à présent nous allons vous laisser, père et moi. Vous avez probablement envie de rester seule un moment et nous le comprenons. Tenez-nous informés du contenu de cette enveloppe, je vous prie.

Sans plus rien dire, ils quittèrent alors la pièce et me laissèrent à mon désarroi, à mon enveloppe fermée et à ma stupéfaction.

En temps normal, le dimanche, en fin d'après-midi, après avoir révisé le week-end, je rejoins les bénévoles du Secours catholique. Ce dimanche, il y a trois jours, je n'en fis rien. Pour la première fois, j'ai feint de m'y rendre après en avoir averti mes parents, devenus d'un seul coup si… adoptifs ! Malgré la bombe nucléaire qu'ils venaient de lâcher sur ma tête quelques instants plus tôt, ils ne parurent pas surpris de me voir sortir pour aller rejoindre « mes » nécessiteux, comme ils ont coutume de dire. À quoi était dû ce manque total de réaction de leur part ? Aucune idée. Je ne reconnais plus mes parents.

Une bonne heure, j'ai erré dans Paris. Ébranlée, perdue, pleine de questions et de sentiments aussi ambigus et contradictoires que la

gratitude, la colère et la révolte. La gratitude, parce qu'adopter un enfant est à mes yeux un acte noble et respectueux. La colère et la révolte, parce que je ne peux comprendre comment ils ont vécu dans un tel mensonge. Je ne comprenais pas. Questionnements redondants et sans réponses. Fatiguée, je décachetai enfin l'enveloppe. Elle contenait une carte de visite. « *Merci de bien vouloir prendre rendez-vous dès que possible auprès de mon secrétariat sous la référence XT08-2109. Votre dévoué.* » Signé Maître Saltz. Rien de plus. Et la DDASS ? Quel rapport ?

Le lundi succéda au dimanche et j'étais en vacances. Je rencontrai mes parents au petit déjeuner, et nous n'échangeâmes pas plus qu'à l'ordinaire. Ils n'abordèrent pas le sujet. Moi non plus. Comme eux, je fis comme s'il ne s'était rien passé. Je me montrai souriante, aimante et distante. L'enfant friandise de ses parents merveilleux. Belle fumisterie !

Feignant l'enthousiasme, je leur annonçai mes projets pour le reste de l'été, à savoir, mon désir de ne pas les accompagner dans le Finistère. Ils parurent presque offusqués. Refuser de se ressourcer dans le Morbihan, après avoir tant travaillé cette année, était impensable. Ils furent encore plus surpris quand je leur précisai que je souhaitais un vrai job d'été. C'était la première fois que je désirais travailler autrement que par le biais du bénévolat. Mais ils n'osèrent pas s'opposer à ma décision, probablement par culpabilité. Père tenta même de me proposer un emploi au ministère.

Vers neuf heures, au lieu du RER, je pris le métro pour me rendre à cette étude notariale près de la République. Avant cela, et je ne sais toujours pas pourquoi, je suis entrée dans un Starbucks. Il était bondé. Je repérai une place vide à une table où était installé un garçon aux oreillettes vissées dans les tympans. Réservée et peu habituée à fréquenter ces endroits, je me surpris à demander d'une voix bien claire et posée :

— La place est-elle libre ? Puis-je m'installer ?

Et sans attendre la réponse, j'étais déjà assise face au jeune homme. Je farfouillai dans mon sac et en sortis la carte de maître Saltz. Ma mission du jour consistait à me rendre à l'étude afin de savoir ce que ce notaire me voulait. Une serveuse s'approcha et je commandai un espresso. Le garçon en face de moi ne me quittait pas des yeux et semblait assez amusé.

— Je peux savoir ce qui vous réjouit ?

— Tu as demandé « juste un espresso » ! Tu es une puriste… j'aime bien !

— Une puriste ?

— Tu es dans un Starbucks, le temple du café tendance permettant de personnaliser le café à l'infini, et toi, tu ne consultes pas la carte, tu

demandes directement un espresso ! Si toi, tu n'es pas une puriste, alors je n'y comprends rien à rien !

— Ah ! Ce doit être ça, lui répondis-je évasive.

Je l'observai à mon tour. Il devait avoir mon âge, peut-être un peu plus âgé. Vraiment charmant. Grand. Fin. Les joues creuses. Le teint assez mat. Un regard brun andalou, chaud, très doux, longs cils. Et très dangereux pour le sexe faible donc diabolique. De longues mains, très fines. Je ne prête jamais attention aux garçons. Je ne connais rien de la beauté physique. Qu'elle soit masculine ou féminine. Plus attirée jusqu'ici par la beauté de l'âme, celle que l'on ressent et non celle que l'on voit. Mais je dois avouer que, pour la première fois de ma vie, j'éprouvais une faille et elle m'était totalement inconnue. Comme un trouble.

— Tu n'es pas du quartier, c'est la première fois que je te vois ici !

— Non, effectivement !

— Moi, c'est Antoine, me dit-il, en me tendant la main, et toi ?

— Clémence.

Au contact de sa main tiède dans la mienne, je crois bien que j'ai rougi. Ressentant ce trouble, gênée par ma propre émotion, j'avalai mon café d'une traite et me levai.

— Oh, tu pars déjà ? fit Antoine, d'un air déçu. Je viens ici tous les matins entre neuf et dix. J'espère que j'aurai le plaisir de te revoir très vite, me dit-il en affichant la blancheur de ses dents parfaites.

Charmant. J'ai chaud. Au moment où je quittai le bistrot bruyant, je sus que j'y retournerais.

Je me rendis à l'étude de maître Saltz avec des papillons dans les yeux. La secrétaire à l'accueil me fit remplir une feuille avec mes coordonnées et photocopia ma pièce d'identité. Puis elle décrocha le téléphone et signala ma présence. À la réponse qu'on lui fit, elle se leva et me demanda de la suivre jusqu'à une porte capitonnée et me fit entrer.

— Mademoiselle de Claverie DDASS, je suis heureux de votre présence. Installez-vous.

Le notaire, je supposai que c'était lui, avait l'air mal à l'aise malgré son chaleureux accueil.

— Je suis au regret de vous annoncer que vous vous êtes déplacée pour rien. Je m'explique : nous avions un document à vous remettre, malheureusement, entre le moment où nous vous avons adressé notre courrier et maintenant votre legs a disparu. Nous avons été cambriolés et je n'ai plus rien à vous restituer. Je suis vraiment confus et il se pourrait qu'un inspecteur de police prenne contact avec vous pour tirer au clair cette affaire. Avez-vous été vous-même cambriolée ces derniers jours ?

— Non, étrange question. Mais pourquoi m'appelez-vous DDASS et

quel type de document était-ce, maître Saltz ? Pourriez-vous au moins m'en dire un peu plus ? Il semblerait que vous n'y puissiez rien, mais votre courrier a sérieusement chamboulé ma vie. J'ai besoin de savoir !

— C'était un simple cahier manuscrit, une sorte de carnet intime numéroté et de couleur noire. Il y avait un post-it jaune collé dessus et je crois me rappeler que votre nom était suivi de DDASS. A priori, cela ne semble pas être un second nom de famille.

— Vous ne pouvez rien me dire de plus ?

— Hélas non, mademoiselle. Si nous avons du nouveau, je ne manquerai pas de vous en informer sans délai.

Je me retrouvai dans la rue. Perplexe et flottante. Pour la première fois, mon cerveau était occupé par d'autres préoccupations que mes révisions et mes neuvaines. Le mensonge de mes parents, cet étrange carnet noir disparu… et Antoine qui ne décollait plus de mes pensées.

Depuis deux jours, je rejoins Antoine tous les matins à neuf heures au Starbucks. Comme une pulsion incontrôlable et je ne peux plus nier qu'il m'attire. Physiquement s'entend. J'ai l'impression que l'attirance est réciproque. Je me demande d'ailleurs comment cela est possible que je puisse charmer un tel homme ! Moi, Clémence ! Parce que j'ai beau chercher, rien n'est captivant en moi à part un teint blafard, deux yeux ronds d'une couleur indéfinie, entre le marron, le brun ou le verdâtre, des cheveux fins tirant sur le roux, mi-longs, toujours coiffés en queue de cheval et un nez grec durcissant mon visage. Quant à mon corps, je le trouve malingre, plat, anguleux et sans saveur. Toujours est-il qu'à ce jour, j'ai comme des picotements sous la peau dès que je l'aperçois. Comme si mon corps vibrait. Est-ce cela, l'attirance ? Cela me perturbe que mes sens soient en effervescence. Ce tsunami ne ruinera pas ces années de travail. Je me sens très seule depuis dimanche. Démunie. Avec mes parents, je continue à simuler. Dieu, quant à Lui, semble ignorer mes tourments. Peut-être estime-t-Il que c'est à moi de trouver les réponses. Ou peut-être a-t-il placé Antoine sur mon chemin à cette fin ? Je lui ai raconté mon histoire. D'habitude, les autres se racontent à moi et j'écoute. En trois jours, tout est à modifier et rien n'a vraiment changé. Pourtant, ce matin nous avons quitté le Starbucks, bras dessus bras dessous. Il m'a entraînée à quelques pas de là, chez lui. Studio mansardé, instruments de musique, rangement suédois et un beau bazar organisé, de la vaisselle empilée sur la table et accumulée dans l'évier, des vêtements disséminés, des partitions jusque dans les toilettes, un tapis de portées annotées et un CD de Truffaz en boucle. Antoine enseigne la contrebasse.

La fenêtre est ouverte sur la ville, pourtant, j'étouffe. J'ai éclaté en

sanglots. D'un geste protecteur, Antoine m'a attirée contre lui et m'a enlacée. Son étreinte était rassurante, agréable. J'ai fermé les yeux. Mon oreille à hauteur de son torse a découvert les battements empressés de son cœur. Ses mains se sont mises à me caresser doucement la nuque, puis les cheveux, puis les seins. Nos lèvres se sont cherchées, puis trouvées sans aucune difficulté. Je me suis dit : *tu es folle Clém, folle à lier ! Où sont passés tes principes ? Tu ne vas pas faillir avec le premier inconnu, comme ça, simplement parce que tu es un peu perdue ? Va-t'en ! Va-t'en, il est encore temps ! Tais-toi ! Tais-toi !*

Ma déraison a pris le dessus. Nos souffles, de plus en plus forts, de plus en plus courts, ont obstrué mes oreilles et embrumé mes convictions. Je ne m'écoutais plus. Antoine était mon passeur et je traversai le Styx à ses côtés. Un pécheur s'approche de moi, quelqu'un m'y poussait et il n'y avait rien où je puisse me raccrocher.

Mon ventre est comme un fruit trop mûr, comme le noyau d'une grosse pêche juteuse, comme un ciel avant l'orage, électrique, grondant et écrasant. Antoine. Le sel sur sa langue. Un tango lascif, étourdissant. Mes yeux sont éteints et j'attends. Je psalmodie. J'adjure. Je supplie. J'implore. Je me donne. C'est le 15 août à Barcelone sous mes paupières ! Une pluie d'étoiles bleues, rouges et vertes, pétaradent en cascade Des gouttes de sueur perlent sur mon cœur. Mon premier orgasme comme un gong puis un berlingot fondant se glisse en moi.

Le temps s'étire. Mes yeux sont encore clos, je sors lentement de la torpeur post-sismique, je réalise la vérité nue. Panique à bord ! Électrochoc ! Mais qu'ai-je donc fait ?

Antoine n'a pas dû comprendre. Je l'ai repoussé vivement et j'ai disparu dans l'escalier avec ma culotte à la main.

De retour rue de la Tasse, en pleurs et ébouriffée, j'ai traversé d'une traite l'appartement pour rejoindre ma chambre. J'ai claqué la porte, et me suis jetée à genoux face à la croix pendue au mur.

Antoine placé par Dieu sur mon chemin ? N'importe quoi ! N'importe quoi !

Oh, Mon Dieu, j'ai un très grand regret de vous avoir offensé parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable et que le péché vous déplaît. Je prends la ferme résolution, avec le secours de votre sainte grâce, de ne plus vous offenser.

C'est terminé ce n'importe quoi ! Cela ne change rien. Mère a raison, rien ne me détournera de mon but.

Un clic de souris. Je viens de télécharger une photo dévoilant les deux adorables fillettes dont bientôt j'aurai la charge pendant deux semaines. Laquelle est Hanaë ? Laquelle est Yoaké ? Elles sont à croquer, mais vraiment très fluettes. Pourvu qu'elles ne soient pas malades. La maladie, je ne sais pas ce que c'est. Jamais de migraines, jamais de grippe, pas le moindre rhume, jamais opérée et d'après

mère, je n'ai contracté aucune maladie infantile.

Nouveau message.

De : *winter@hotmail.com*

À : *clémencedeclaverie@gmail.com*

Objet : Du 03 au 16 août

Clémence,

Voici votre billet A/R à imprimer. Réf. XD12BN123. Voir le lien.

Tenues légères et crème solaire, il fait très chaud à Cassis. Mes filles vous attendent avec impatience. Bien à vous, Irène.

Sainte Marie-Ange

Marie-Ange Bourdelot n'accordait aucune concession à l'apparence et pour ne pas donner prise à sa sexualité, elle portait des cheveux en brosse. Son obéissance incontrôlée et sa volonté d'airain lui imposaient une rigidité sans faille.

Sur son corps, un artiste y avait encré sa part d'ombre et de lumière et la violence que lui inspirait le désir. Tatoué sur son épaule, un œil crispé d'effroi vous avertissait que rien n'était possible, un dragon noir menaçant grimpant sur sa cheville était l'alerte donnée à ceux qui s'approchaient et, sur la face interne de sa cuisse, un diablotin rouge et noir brandissait une fourche sanglante prête à vous embrocher. Ici, on n'entrait pas sans mesurer le risque de s'y perdre.

Pour accentuer le malaise qu'elle infligeait aux regards en biais, elle avait opté pour le pantalon kaki-gris du parachutiste, les rangers de camouflage, la parka cargo et le débardeur urbain sans manche. Ce choix de s'uniformiser lui évitait toute mise en scène d'approche. Le confort et le luxe lui étaient odieux et le minimum vital, sa dopamine. Être en accord avec ce qu'elle ressentait et accepter ses contradictions était chose naturelle à ses yeux et elle ne possédait que ce qui ne pouvait pas la posséder. Elle provoquait, dérangeait et hurlait l'insolence de sa liberté par l'image qu'elle exposait aux yeux du monde.

Cette résistance passait par l'endurcissement de sa chair et par la souffrance. Pour Marie-Ange, toute vertu s'immisçait par l'effort et la renonciation aux futilités.

Comme chaque matin, elle entamait sa journée par une intense série de flexions au sol. Nue au milieu de son studio, son corps ruisselait, parfaitement aligné et raide comme un sabre. Ses muscles s'étiraient dans une cadence insupportable. Le plaisir de souffrir caressait sa peau et, au comble de l'adrénaline, ses tempes fouettaient son désir contenu.

Elle se releva d'un bond de félin et planta ses ongles dans ses cheveux trop courts.

Il était sept heures du matin. Elle positionna ses muscles de métal au garde-à-vous, enfonça ses doigts sur son arcade sourcilière, crispa ses tendons et mima le salut militaire.

La journée pouvait commencer au pas de course et dans la vitesse qu'elle adulait.

Elle fonça vers la salle d'eau d'un mètre carré. Entre la cabine de douche et les toilettes, il n'y avait de place que pour poser deux pieds. Le jet glacé flagella son épiderme.

Pour l'hygiène, elle s'imposait le strict nécessaire se limitant au shampoing, à la crème à épiler, au dentifrice, au déodorant musqué et

exit le maquillage. « Propre et net » était son cri de ralliement.

Dans le recoin cuisine limitée à sa plus simple expression, elle actionna la bouilloire électrique, jeta une dose de Nescafé dans sa tasse, et sortit de son emballage une barre chocolatée vitaminée à l'aspartame pendant que l'eau chauffait.

Elle s'accorda un regard par la fenêtre :

— Ciel bleu, chaleur, R.A.S.

La tasse rincée et posée sur l'égouttoir, elle eut une hésitation et effaça d'un coup de poing un pli sur le lit.

Encore une minute lui indiqua sa montre Vostok.

Elle attrapa son sac de combat des forces spéciales, claqua la porte derrière elle et, au mépris du voisinage, dévala quatre à quatre les étages dans un bruit de char d'assaut.

Elle s'élança au pas de gymnastique vers le taudis très spécialisé dans le son et image où elle travaillait à mi-temps dans ce dernier ciné-club de quartier afin de bénéficier de la sécurité sociale. Trois jours par semaine, c'était un maximum tolérable, et le reste du temps, liberté telle était son nom.

En marge de cette vie rangée en apparence, elle se consacrait à des entreprises autrement plus lucratives que cette besogne minable à subir des vicieux.

Le patron, décoré de piercings et de bien plus de tatouages colorés qu'elle, lui laissait ouvrir la boutique. Elle arrivait à huit heures pour débuter par un café et passer la serpillière. Son business tournait tout seul disait son employeur. Tout seul, mais avec elle aux commandes.

L'important était une fiche de paie ponctuelle en fin de mois et la petite monnaie qu'elle chapardait dans la caisse sans qu'il trouve à y redire.

Dans ce bazar poussiéreux, elle puisait des films de guerre, de karaté, d'illustrations de science-fiction. Au fond du magasin, la part belle était donnée à une interminable rangée de films pornographiques vintage glissée entre deux étagères d'horreurs. À petits pas, la plupart des clients se glissaient dans cette allée et elle reconnaissait au premier coup d'œil le vrai mobile des abonnés entrant dans ce sex-shop déguisé en vidéo club. Il y avait les regards en dessous et s'ils pouvaient, ils cacheraient volontiers le boîtier sous le manteau pour ne pas recevoir l'indifférence dédaigneuse de cette caissière déguisée en sous-officier.

Il y avait les éternels et vrais amateurs de films de guerre comme elle, des connaisseurs exigeants avec des metteurs en scène précis ; il y avait les mélomanes, les puristes qui choisissaient un CD comme on se penche sur un saint-honoré dans une pâtisserie, le concert de telle année à tel endroit, Motorhead, Deep Purple, qu'ils se repassaient en boucle comme les solos de Richie Blackmore. Et puis les flâneurs tuant

le temps à coups de n'importe quoi en se décrottant les narines sur les vinyles et, depuis son embauche, elle n'avait jamais vu une femme entrer dans la boutique.

La matinée passa lentement puis elle ferma le bazar culturel en attendant son déjeuner du jeudi avec son père adoptif. Une sorte de tradition, une fois par mois, un jour morne. Les tatouages étaient embusqués sous les manches longues et le pantalon resserré aux chevilles. Elle serait pour une heure la fille disciplinée de l'ex-sergent-chef du 3e Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine travaillant à mi-temps comme veilleur de nuit dans un hangar et qui buvait bière sur bière. C'était le véritable prince charmant dont toute femme rêve en secret. Le déjeuner se déroulait dans l'hypocrisie d'un père et d'une fille n'ayant jamais rien eu à se raconter. *« Bonjour ma chérie, tu vas bien, qu'est-ce que tu as fait de beau »,* etc. La corvée.

En ressortant de cette punition, elle courait un cent mètres pour s'éloigner au plus vite et en serrant les dents. Mais elle ne lui déplairait pour rien au monde. Elle avait toujours obéi pour éviter les baffes sifflantes dont son père avait le secret, mais désormais, elle s'autorisait une bulle que son père ignorait.

Elle avait cloisonné sa vie en divisions imperméables, avec une main gauche ignorant ce que touchait la main droite. « Propre et net », comme elle aimait.

En fin de journée, elle glissa une pile de DVD. Deux films avec Stallone, guerriers, du noir et du sang, le dernier Saw et un Jet Li qu'elle se repasserait au ralenti pour analyser tous les coups. Elle stoppa devant sa ration alimentaire. McDo, nuggets, salade, jamais de hamburger et une Vittel. Vite avalé et debout. De retour chez elle, elle s'imposa un ménage pour que son univers soit carré au carré. Le séjour-cuisine-chambre et le minuscule vestibule étaient meublés du nécessaire minimal pour caser le peu qu'elle possédait.

Une tasse fumante de café soluble à la main, elle ouvrit son MacBook flambant neuf, son « précieux » qu'elle s'était offert avec sa solde pour services rendus.

Sur la messagerie officielle, des mails de prospecteurs vantant des logiciels pour quelques dollars, du viagra au rabais, des performances sexuelles décuplées et autres arnaques de poker en ligne.

Sur sa boîte email, son père l'informait qu'il serait absent ce week-end.

— R.A.B., se dit-elle.

Elle cliqua sur son compte Hotmail sécurisé et une étincelle alluma un feu brûlant dans ses pupilles. Le message tant attendu était arrivé.

De : thanaïte515@hotmail.com
À : saintemarie.ange@hotmail.com
Envoyé : Mer. 21/07/2011-22:53

Très beau travail et encore merci pour les cahiers. Il est à noter que le cahier numéro trois est encore en circulation et cela est inadmissible. Voici vos instructions en fichier joint pour le récupérer. Virement de dix mille euros sur le compte Nassau effectué. Le travail demandé doit impérativement être achevé le 02/08 à Cassis, près de Marseille. Je compte sur votre présence pour achever votre mission. Voir fichier joint.

Thanaüite515

Son cerveau enregistra le contenu de sa feuille de route puis elle le supprima du serveur.

Dans un premier temps, elle avait visité la sacoche de Pascal Langle, son appartement, sa Maserati et la villa de ses parents et épluché le parcours de cet ancien assureur recyclé dans le culturel. Il restait à ouvrir le coffre dans le bureau du théâtre. Elle s'y était rendue deux fois en vain avec les nerfs à fleur de peau.

Pour mille euros et un billet de train, elle avait sollicité les doigts de fée d'un spécialiste recommandé par une de ces connaissances. Il l'avait ouvert avec une aisance déconcertante et elle avait récupéré le cahier numéro onze et une liasse de deux mille euros. Cette nuit fut sa grande révélation et elle se promit de prendre des cours d'ouverture de boîtes à fric avec le cambrioleur qui l'avait accompagnée.

Le lendemain, elle apprit sur le site de presse Mediapart que le théâtre avait brûlé au petit matin, un incendie criminel. Juste quelques heures après son passage. Elle ne fut pas étonnée d'apprendre que Pascal Langle était le suspect numéro un. À l'évidence, son commanditaire s'acharnait sur lui.

Pour le cambriolage chez le notaire de l'avenue de la République, ce fut un succès total. Un vrai jeu d'enfant. Ni vue ni connue, elle s'était faufilée dans l'étude en fin de journée, personne à l'accueil et elle s'était installée tranquillement derrière le canapé jusqu'à ce que le dernier clerc verrouille la porte. Une nuit à fouiller cette machinerie à paperasserie sans alarme avant de dénicher la précieuse liste et les cahiers.

Elle ne comprenait pas ce qu'ils avaient de si inestimable ces crayonnages puérils. Seuls lui importaient les virements sur son compte et le mot de félicitations reçu de Thanaüte.

C'est ce qu'elle appréciait : obéir aveuglément à un inconnu. Et le risque. Pour la partie danger, elle n'avait pas eu sa dose d'adrénaline sur les précédentes missions. Peut-être la prochaine fois lui procurerait la vraie surdose dont elle rêvait.

Un super défi à visage découvert et de belles vacances en perspective avec en prime une croisière tous frais payés sur les bords de la Méditerranée.

Elle prit soin de garder allumé et chargé son portable à carte prépayée, acheté à un vendeur à la sauvette, qu'elle jetterait dans la

poubelle à la fin de sa mission.

Un fourmillement lui chatouilla le bas du dos, comme à chaque fois que se présentait un contrat.

Ce stress, le risque, les ordres, l'argent et les missions délicates augmentaient son excitation.

Pressentant une appétence de sexualité revenir en force dans le bas du ventre elle retomba sur le sol avec ses deux paumes ouvertes et recommença une série de cinquante flexions à grande vitesse.

L'exercice physique et son nouveau contrat l'électrisaient ! Elle n'imaginait pas précisément sa mission, mais sa soif d'une mise en danger était son premier salaire. Elle en trépignait d'impatience. Adrénaline, danger, obéissance, ordres, sueur et dopamine.

Ses pensées sexuelles se vidèrent au rythme égal des flexions pour ne conserver que l'essentiel et essorer le superflu.

Elle se débarrassa de son pantalon et de son tee-shirt puis elle se glissa sous le jet glacé.

Ces missions n'étaient hélas qu'aisance et facilité. Sur un coup de tête elle s'immobilisa et décida sur-le-champ de quitter son taudis et d'en finir avec son job dans ce faux ciné-club vrai sex-shop. Elle prendrait le train pour Cassis et ne reviendrait plus. Avec ce virement sur son compte à Nassau, un nouveau départ lui était accordé.

Par e-mail, elle informa son père qu'elle partait cinq jours avec des copines du Gymnasium qu'elle n'aurait jamais. S'il apprenait ce que traficotait sa gentille fille chérie ! Depuis toujours, elle savait qu'elle avait été adoptée par ce sergent-chef et sa femme qu'elle n'avait jamais connue. Le jour de ses trois ans, elle était morte d'un cancer de l'utérus, une mort tragique pour une femme ne pouvant pas avoir d'enfant. Elle était restée seule avec ce père alcoolique. Les règles étaient fixées à l'avance : ambiance armée de terre, être maniaque du propre et net, du lit au carré, une baraque tirée au cordeau et le rata nettoyé dans l'assiette ou la claque magistrale volait sans prévenir.

Aux côtés de ce militaire aigri, pas de confidences, zéro dialogue et jamais une caresse déplacée non plus. Chacun chez soi. Il ne l'avait pas poussée aux études, mais il lui enseigna la haine du bio et de la zénitude. Elle y ajouta sa préférence au béton armé et aux gazouillis pollués du NET.

Avant de sortir pour toujours avec son bagage a minima et son notebook, elle examina la pièce d'un œil vide pour estimer si les lieux étaient au carré, propres et nets. Rien ne traînait. Elle en profita pour apprécier une dernière fois son placard secret. Il y avait là de quoi rendre jalouse n'importe quelle Mata Hari. Sur un rayonnage, les perruques, de la vamp au garçon manqué, étaient rangées sur des têtes en plastique, ses sœurs jumelles comme elle les appelait. Elle se débarrassa de ce passé tordu dans un sac-poubelle pour le balancer

dans une benne stationnée en face de l'immeuble. Elle vida le contenu de son disque dur dans une boîte noire externe et brisa l'écran de son PC avec le clavier. Elle jeta ses clés dans la boîte aux lettres et sortit en ouvrant les bras comme pour saluer une vie nouvelle.

Pour commencer, ou plutôt pour en finir, elle courut jusqu'à la boutique pour moucher son boss. Elle quittait le navire des rats. Arrivée au ciné-club, elle annonça sans détour à son employeur son départ définitif et lui réclama son solde de tout compte de suite en espérant qu'il ne fasse pas d'histoires.

Elle prétexta un grave problème de santé et il céda.

Elle rigolait doucement. Il ne pouvait deviner qu'elle n'avait jamais consulté un médecin de sa vie. Ni un hôpital sauf peut-être à sa naissance, et encore, puisqu'il y avait un point d'interrogation d'inscrit sur la ligne « lieu de naissance » de son état civil. Elle ignorait sans état d'âme où elle était née et de quels géniteurs.

Un rhume ? Jamais ! Et quand elle se blessait, le lendemain, plus rien ! Cicatrisation expéditive ! À peine une ecchymose et jamais un coup de fatigue ! Une vraie dure de dure.

La vérité était ailleurs. Marie-Ange était pétrifiée de douleur de n'avoir pas été reconnue par sa génitrice. Avec les années, son cœur s'était mué en rocher et elle compensait ses failles en consentant au risque de vivre sans avoir connu la caresse d'une mère. Derrière cette attitude de soldate rebelle se cachait le refus de se compromettre avec un monde extérieur qui l'avait rejetée et sa violence n'était qu'un préalable pour exister loin de ce mauvais départ dans la vie.

Sa destinée ne lui échapperait plus et, désormais, l'errance serait son essence.

Gare de Cassis. Voyage long et ennuyeux. Train bondé, truffé de chérubins criards plein les couloirs. Les patriarches potinaient, les quadras épluchaient les résultats des matchs sur l'Équipe et les boutonneux pianotaient sur leurs smartphones sans lever le nez. Des paysages défilaient, mais Marie-Ange n'en avait cure des panoramas, elle ne voulait que des châtiments et des supplices ! À dire vrai, la réalité la liquéfiait d'ennui et de dégoût.

Durant le trajet, elle ne put s'empêcher de repenser aux cahiers noirs, ces fameuses feuilles pour lesquelles on la payait les deux yeux de la tête. Elle ne comprenait pas en quoi ils étaient irremplaçables. Mais bizarres, ça oui, ils l'étaient ! Cette histoire l'avait changée de ses bandes dessinées, de ses films d'horreur et des coups tordus, mais franchement, en quoi cela était-il intéressant ? Sa certitude était qu'il y avait là assez de confidences accusatrices pour la rémunérer aussi grassement, mais quoi précisément ? Son commanditaire l'avait habituée à ne jamais poser de questions. Elle n'en posait pas, mais

personne ne pouvait l'empêcher de mettre ses pensées en ordre de combat. Et justement, elle commençait à s'interroger furieusement. Qui avait voulu incendier le théâtre alors qu'elle avait récupéré les calligraphies si précieuses ? À n'en pas douter, un ennemi personnel de ce Langle. Et cette écrivaine écorchée vive, était-elle vivante ? N'ayant pas son nom de famille, son enquête avait échoué.

Au début de sa mission, elle imagina que l'auteur même de ces tourments consignés avec talent était son commanditaire.

Avant d'envoyer la liste des bénéficiaires et la série de carnets en poste restante aux Bahamas comme on lui avait demandé, elle avait photocopié page par page les dix exemplaires en sa possession. Deux heures collées au photocopieur et un nom revenant sans cesse dans ce réquisitoire : professeur Lebrun. Par principe de précaution, et si un jour elle manquait d'espèces, elle se promit d'exercer un affreux chantage sur la famille richissime du professeur en biologie et surtout sur sa fille unique, une certaine Joyce d'après son enquête.

Cette Ludmilla en avait vu des très sombres, mais elle n'y percevait là qu'un exutoire dénonçant un amant caché se transformant en tueur en série. Elle imaginait que son mécène voulait récupérer les cahiers parce que ces lignes accusaient ouvertement qu'un Frankenstein lui avait inséminé un enfant sans son consentement. Lorsqu'elle lisait des mots comme *« attachée, terreur, kidnappée »,* elle comprenait la raison de sa tentative de suicide par défenestration, une sorte de désespoir morbide incontrôlé qui avait mené à une solution irréfléchie. La compassion pour cette demoiselle lui bloquait la gorge. Était-il possible que cela soit arrivé à une seule et même personne ? Et si son bienfaiteur était effectivement ce professeur malsain qui lui avait déposé une vie dans le ventre juste pour s'amuser avec la génétique ? Mais pourquoi redouter autant ces cahiers puisque le professeur était décédé dans un accident de voiture ? Ou cette fille était mythomane ou bien elle avait mal choisi ses partenaires de sexe, se disait-elle.

Il ne lui manquait qu'un cahier pour comprendre ce casse-tête : le numéro trois si elle avait bien suivi ceux qu'elle avait ramassés chez le notaire et chez Pascal Langle. Il y aurait peut-être dans ce dernier opus, des détails permettant de percer cette énigme.

Elle s'installa sur un banc pour relire dans sa tête les instructions contenues dans l'ordre de mission : *« Prendre un billet de train et se rendre sur le port de Cassis. Rendez-vous Quai des Baux, où vous embarquerez sur l'Hygie. Votre réservation est enregistrée ».*

Une fois à bord, elle devait récupérer le cahier manquant sur une des personnes présentes. Elle improviserait. Jusque-là, rien ne semblait plus compliqué que dans les autres emplois, sauf que cette fois, il y aurait foule.

Pas de bus pour Cassis avant vingt minutes. Une demi-heure de

marche, avait dit le contrôleur.

Le soleil tapait sur sa nuque et elle s'en fichait. Elle avançait d'un pas alerte depuis un bon moment sous les arbres d'une longue avenue, lorsqu'elle sentit dans son dos le ronronnement d'une voiture qui ralentissait pour rouler à sa hauteur.

Dans la Mercedes décapotable, deux cacous aux cheveux mi-longs, de son âge à peu près, le genre bobo, plutôt bourgeois que bohème.

— On se promène, la cagole ?

Cagole ? Avait-elle l'air d'une cagole avec son crâne fraîchement rasé du matin et ses Doc Martens ? Bon, il est vrai que sa chute de hanches ne passait pas inaperçue.

— Cela se remarque tant que ça ? répondit-elle, avec une bouche faussement en cœur.

Elle cheminait d'un pas rapide et sec avec un rire de dinde qu'elle ne se connaissait pas et, tout roulant des fesses, elle les aguichait.

— Ne préfères-tu pas un tour dans mon beau cabriolet toutes options ?

— Tout dépend où tu m'emmènes et des options.

Allusion à peine voilée et ce n'était pas un non. Ce n'était pas non plus un oui franc pour une simple balade.

— Je t'emmène où tu veux et si tu es gentille, tu pourras pomper sur ma vuvuzela. Tiens ! Regarde.

Il sortit une corne, un genre trompette de JouéClub. Elle afficha son sourire Betty Boop et il crut qu'elle avait craqué pour son instrument en vente à trois euros aux portes de n'importe quel match de foot.

Il s'arrêta, ouvrit la portière et elle s'installa à l'arrière du coupé sport à la sellerie cuir de papa.

— Comment t'appelles-tu, la belle ?

— On ne m'appelle pas, on me subit.

— D'accord ! On fait sa mystérieuse. Mais comme on ne va pas se marier, on n'a pas besoin de savoir ton pedigree, nous, on veut juste s'amuser un peu !

Il pouffait, mais plus pour longtemps. C'est fou ce qu'ils étaient drôles ces deux camarades de maternelle. Un beau visage gracieux n'est pas fatalement couplé avec des neurones. L'autre passager à l'acné ravageuse irradiait par son absence. L'admirable automobile s'engagea dans un chemin terreux. Marie-Ange avait sa petite idée sur la suite à donner aux événements.

— Que dirais-tu d'une pause pique-nique ?

— Ça dépend de qui pique et qui nique, minauda la belle avec des yeux mi-clos et la promesse de s'abandonner sans réserve.

Là, ils se marraient carrément.

À l'orée d'une pinède, ils garèrent la décapotable à l'écart de la

route. Bien à l'abri des regards, à l'endroit idéal pour ce qu'elle avait en tête.

— Tous les deux en même temps, ça vous va, les beaux gosses ? offrit Marie-Ange en se caressant la poitrine.

Ils avaient l'air un peu interloqués les copains de classe. Ils ne s'attendaient pas à autant de bonne volonté de la part de leur victime ! Sa dégaine façon militaire, ses « groles » de caserne, ses cheveux rasés… ils devaient se dire que, dans le fond, il devait y avoir un lézard. Alors elle déploya son sourire Marie-Angélique. C'est amusant comme il suffit d'un rien pour emballer les minables. Le conducteur avait déjà la main sur son pantalon, alors que l'autre lorgnait leur prise du jour d'un air de veau. Le conducteur ouvrit son pantalon, sortit son engin en bon état de marche et s'appuya sur le capot. L'autre muet se plaça à proximité avec un bon angle de vision.

— Eh bien, dis donc, toi…

La phrase du bel ami se termina en hurlement de goret devant l'abattoir.

Elle tira sur les deux jambes nues et sa Doc Martens droite atterrit dans le nez du cacou grand séducteur. Elle entendit un clac « propre et net ».

— Cadeau ! C'est de la part de toutes les pauvres jouvencelles que tu as harcelées et forcées, sale type ! Combien en as-tu violé comme ça dans ton sous-bois à proposer des balades rien de moins qu'innocentes ? Dix, quinze… ?

Le cacou eut tort d'avancer son bras pour la claquer. Elle lui attrapa la main, lui retourna en moins de temps qu'il ne faut pour y penser, et un autre clac toujours propre et net se fit entendre. Il se retrouva à terre avec le nez en fontaine et en prime avant de retomber lourdement, un coup de pied entre les jambes comme on shoot un penalty.

Le close-combat, une de mes chères spécialités apprises du papa sergent dans les parachutistes, avait eu son utilité au final.

Les deux mains plaquées sur son bas ventre et son pantalon ouvert sur les mollets, le beau parleur hurlait au lieu de jouir. L'autre muet, même tactique. Elle l'avait serré au cou et il n'eut pas le loisir de se défendre ni de parer le crochet de jambe. Elle l'envoya rouler à côté de son camarade de jeu. Les voilà tous les deux à terre, à se tortiller comme des vers, à gémir à moitié sonnés.

Cette décharge de trop-plein d'énergie emmagasinée dans ce tortillard lui avait fait un bien fou.

Elle prit son barda sur le siège et s'éloigna tranquille.

Elle ne tuait pas, elle nettoyait, elle ne cambriolait pas, elle récupérait, elle ne trafiquait pas, elle commerçait, elle ne se prostituait pas, elle s'invitait.

Elle était Marie-Ange, votre démon.

Ils l'avaient détournée de sa route, mais la convivialité de l'accueil des Cassidens valait bien un détour.

Face au soleil, la grande avenue et le port de Cassis. Sur le Quai des Baux, des dizaines de bateaux dressaient fièrement leur mâture. Elle parcourut ce parc de luxe où le blanc des voiliers éclatait dans la lumière de cette fin de matinée. L'embarcation baptisée Hygie était amarrée en bout de ponton et la bête des mers avait belle allure. Grande classe et croisière de luxe assurée sur ce Swan 65 de 20 mètres.

Marie-Ange s'engagea sur la passerelle. Alors qu'elle posait un pied sur le bateau, une femme surgit de la cabine. Une grande maigre du genre à diriger une banque mondiale, une entreprise du bâtiment ou un camp de concentration. Blonde et musclée à la fois, sportive, bronzée, sourire en coin et un foulard autour du cou dissimulant des suçons voraces dispensés par un amant vorace. Elle devait avoir dans les soixante ans. Elle s'approcha et lui tendit une main énergique.

— Bonjour mademoiselle Marie-Ange, n'est-ce pas ? Vous êtes la première, montez.

L'invitée joua l'adolescente bien élevée. Elle savait changer de peau quand la situation l'exigeait, mais avait-elle rencontré son commanditaire ou juste une comparse ? Elle resta sur ses gardes.

— Venez, je vous fais visiter.

L'élégante à l'écharpe de soie empoigna le barda militaire sans effort, le déposa sur le pont tout en lui expliquant l'importance du double mât. Puis, elle l'emmena dans les entrailles du bateau où tout brillait comme du caramel liquide. Carré, trop propre et net à la perfection, on pouvait le dire. Chaque espace était calculé pour ne pas perdre un centimètre et rien ne manquait jusqu'à la cuisine d'un quatre étoiles et les deux salles de bains dignes d'un palace flottant.

Son hôtesse lui chuchota dans l'oreille :

— Je m'appelle Joyce.

Ce prénom explosa dans le cerveau de Marie-Ange. Joyce, la fille de ce professeur Lebrun en tête de liste. Tout s'éclairait et elle sut enfin. Cette femme était sa commanditaire et elle comprit pourquoi elle payait pour les cahiers. Son objectif était de dissimuler les travers de ce docteur Mabuse jouant sans apitoiement avec l'innocence d'une gamine de seize ans.

— Vous êtes seule à manœuvrer… ça ?

— Rassurez-vous, je suis un skipper professionnel spécialiste du droit maritime depuis de très longues années. Vous et les autres filles me donnerez juste un coup de main pour manœuvrer le winch à la sortie du port. Vous verrez, rien de méchant. Je dépose votre sac dans la cabine que je vous ai réservée et je reviens.

Elle s'esclaffa, faussement joyeuse, comme si elle jouait les dames vertueuses :

— Tiens, voilà une autre de mes invitées !

Une fille s'engagea sur la passerelle. Une brune fluette courte sur pieds et à la coupe Cléopâtre. Joyce l'accueillit avec la même main ferme.

Elle présenta son invitée, une certaine Joanna. Était-ce aussi la Joanna Marcus nommée sur la liste du notaire ? s'inquiéta Marie-Ange.

Joanna la détailla en fronçant les sourcils puis lança d'une voix moqueuse :

— Salut ! Et toi, comment t'appelles-tu déjà ?

— Marie-Ange, et je ne fais pas partie du personnel de bord.

— C'est marrant, comme prénom ! Es-tu vraiment un ange ?

— Juste en période de congés payés, grinça entre ses dents la militaire.

Marie-Ange esquissa un sourire que Joanna ne lui rendit pas.

Une autre fille s'engagea à son tour sur la passerelle et lui tendit une main molle :

— Moi c'est Clémence. Enchantée de faire votre connaissance, monsieur.

« Aïe ! » se dit Marie-Ange, celle-ci a un parapluie planté quelque part et je suppose qu'il est grand ouvert à l'intérieur. Je ne vais pas me déguiser en fille à papa pour son bon plaisir. N'y avait-il pas une Clémence sur la liste du notaire ? Cette fois-ci, elle pressentit un guet-apens.

— Je suis Marie-Ange, et je ne suis pas un… monsieur.

Clémence se confondit en excuses puis enchaîna :

— Où sont les enfants dont je dois m'occuper ? pria Clémence en posant sa main sur le crucifix en bois pendant à son cou.

— Justement, répondit vaguement leur hôtesse. Nous vous déposerons à la villa de madame en fin d'après-midi. Ensuite, nous repartirons sans vous pour notre vraie croisière.

Joyce les dévisagea comme si elle les apprenait par cœur.

— Eh bien, nous voilà au complet, mesdemoiselles.

Soudain, Joanna poussa un cri comme si un crabe lui avait pincé le bout du sein :

— Regardez sur le quai ! C'est Vincent Cassel et Monica Bellucci ! Avec un photographe ! Whaooou trop cool !

— C'est fou ce que c'est intéressant de voir des gens célèbres, crissa Marie-Ange.

— Nous pouvons y aller, mesdemoiselles. Je vais vous demander un peu d'aide pour nous dégager. Avant notre départ, deux recommandations : une main pour vous et une autre pour le bateau. Et

si le mal de mer vous prend, restez à l'arrière et visualisez l'horizon.

Joyce leur montra la manœuvre à effectuer et les filles s'y collèrent sans un mot.

Au nom de la science

Quelques heures avant l'arrivée de ses trois convives, un peu avant l'aube, à l'heure la plus noire de la nuit, une musique insolite réveilla Joyce.

Surgis des profondeurs de la mer, des chœurs d'hommes chuchotaient en latin dans ses oreilles : *« Oooo-for-tu-naaaa… veeee-lut-lu-naaa, staaa-tuvariaaabilisss… sem-per-cres-cis… »* Elle reconnut le *Carmina Burana* de Carl Orff, l'unique concert que la petite Joyce de neuf ans avait partagé avec son père. Un tambour et une cloche tubulaire martelaient la coque du bateau, les coups étaient espacés, mais assez précis et assénés avec une sorte d'obstination impatiente, comme un appel à la déraison. Les violons s'emballèrent, les tambours cognèrent et les chœurs s'exaltèrent… *« Sors-immanis-et-inanis, rota-tu-voooooolubilis, status-malus vana-salus… ».* Un frisson d'effroi la parcourut de la tête aux pieds et, immobile, elle écouta, les yeux exorbités, le chorus infortuné. *« …sem-per, di-sso-lubilis… ».* Écrasant ses paumes contre ses oreilles, elle s'interdit d'entendre les récurrentes accusations intérieures dont elle faisait l'objet depuis vingt ans. C'est alors que la voix impérieuse de son père s'éleva dans un roulement de cymbales endiablées et de timbales fracassantes… *« Maudit soit le jour de ta naissance, fille indigne… la couleur rosira mes joues de tristesse tant que le sang des trois vierges ne parlera pas… ou je te maudirai… »*

Brusquement, la colère fit place en elle à la terreur. Le réquisitoire paternel se déforma, s'embrouilla puis se tut.

Elle se leva et fixa, immobile, son reflet dans la glace. Elle y vit le regard méprisant de ceux qui évitent les obstacles avec l'élégance d'un squale errant dans les abysses. D'un coup, elle se tordit dans une abominable grimace, éclata en sanglots puis jeta un grand cri de bête que l'on égorge. Depuis trois jours, elle n'était qu'une fontaine, ne se nourrissant plus, se faisant vomir, se masturbant avec violence, ne dormant plus, parlant seule comme on parle aux esclaves et sans pouvoir contenir son monologue stérile.

Elle sentit sa raison basculer.

Les chœurs des hommes s'enfoncèrent dans sa chair, comme si on l'assassinait avec une barre de fer incandescente… *« Sors-salutis-et-virtubilis-michi-nunc-contrariaaaaa, est-affectus-et-defectus, semper… sternit forteeeeeeeem ».*

Une douleur lui transperça la poitrine d'une épaule à l'autre. Elle encaissa, dents serrées. Des rumeurs insultantes, amplifiées, surgissant de nulle part, parvenaient jusqu'à elles et des pensées morbides lui traversèrent la tête comme des lambeaux de brouillard. Des corps en charpie dansaient sous ses pupilles et des charniers béants s'ouvraient sous ses pieds, puis elle sentit qu'on la tirait en arrière par les

chevilles… *« Oooo-fooor-tu-naaaa… veeee-lut-lu-naaa, staaa-tuvariaaabilisss… ».* Elle fit une fois encore ce qu'elle s'était défendu. Les deux mains à la gorge, elle se garrotta le cou pour s'étrangler, ses ongles se couvrirent de sang et ses yeux roulèrent dans leurs orbites. Elle s'asphyxia puis lentement, elle relâcha son étreinte mortelle. Les fantômes se firent ombres et s'effacèrent dans un cri strident. Elle resta là, un instant, accroupie, à suffoquer et en récupérant un peu d'air par saccades.

Soudain, une idée folle germa dans son cerveau, une de ces idées dont on ne sait trop d'où elles viennent : elle se parfuma longtemps puis dénoua sa chevelure qui lui tomba dans le dos dans un somptueux désordre.

Une mince lueur de lucidité s'insinua durant quelques secondes dans ces trois jours de délire ininterrompu. Elle retourna son sac d'une main mal assurée et en sortit deux flacons et une seringue à usage unique. Vite, avant que ses diables ne la reprennent. Elle prépara son mélange et se l'injecta dans la veine ulnaire de l'avant-bras en inspirant et en expirant par de courtes bouffées. D'une main tremblante, elle hurla :

— Saloperie de troubles bipolaires ! 12 ml de carbamazine et 50 ml de divolpramine suffiront. Somnolence, acné assurée, bouche sèche sur trois jours et en contrepartie, ma belle, tu vas être un peu raisonnable parce qu'elles vont arriver d'un instant à l'autre.

Nue sous son vaporeux peignoir gris perle doublé de cachemire léger, Joyce tituba dans la cabine, une bouteille d'eau à la main. Elle dissimula les hématomes de son cou sous un foulard et se traîna sur le pont arrière pour fumer une cigarette mentholée.

Le sommeil l'enveloppa, enfin.

À onze heures trente, Joyce libéra l'anneau d'amarrage avec, à son bord, les trois jeunes filles qu'elle avait réunies à leur insu.

Il fallait filer au plus vite. Joanna attirait trop l'attention sur elles. Moteur pour sortir du port puis pleine voile avec un vent à quatre nœuds.

Joyce annonça le programme sous un soleil de plomb :

— Voici notre plan de route : baignade et mouillage sur l'île de Rioux pour un déjeuner de saumon fumé et maïs. Puis nous déposerons Clémence en fin d'après-midi. Demain, nous filerons vers un trou de souris coincé entre les splendides falaises du Devenson et celles de Castelviel se situant entre Marseille et Cassis : la fameuse calanque de l'Oule. C'est aussi le paradis de l'escalade. Puis nous naviguerons jusqu'à la célèbre calanque d'En-Vau. Oui, Joanna, vous pourrez mitrailler à loisir les villas de luxe que nous découvrirons dès demain matin. Et pour les courageuses qui ne craignent pas l'eau

glacée, il y a à votre disposition des palmes, des masques et des tubas plein les coffres latéraux.

Joyce ne supportait plus cette Joanna. Cette fille, au comportement de collégienne écervelée, gratifiait son auditoire de ses derniers exploits dans son magazine de modèles siliconés. Joyce la détestait, son humour lui était insupportable, et les deux autres ne valaient pas mieux. Joanna jetait en vrac des tranches de sketches de Gad Elmaleh et de Florence Foresti.

Joyce s'agitait sur les winchs et cachait son visage pour ne pas laisser transparaître son irritation. La bigote riait jaune et la soldate gardait un regard en embuscade. Elles étaient plus odieuses les unes que les autres. Durant la première heure, les trois filles conservèrent une distance de sécurité et puis, phénomène incompréhensible, elles se trouvèrent une complicité, d'un seul coup. Joyce n'y comprenait plus rien et subissait cette situation imprévue, mâchoires serrées.

Joyce, impuissante, hurlait dans sa tête et se défoulait sur son winch et la voilure pendant les manœuvres pour ne pas marquer son mécontentement.

— Au fait, les filles, lança Joanna à la volée, quel est votre signe astral ? J'aime bien savoir avec qui j'embarque dans les galères de Titus. Moi c'est Balance du 6 octobre 1989 à 23 h 55, juste avant l'heure du crime.

— Moi aussi, je suis Balance… du 7 octobre 1989, s'étonna Clémence. À 13 h.

Joyce dressa l'oreille. La virée prenait une tournure qu'elle n'aimait pas.

— Vous n'allez pas me croire, poursuivit Marie-Ange en ôtant ses Doc Martens, je suis née le 8 octobre à minuit 05. C'est marqué sur mon extrait de naissance, mais je ne sais pas si c'est vrai, vu que je suis une fille adoptée

Joanna poussa un cri.

— J'hallucine grave ! Moi aussi je fais dans les parents qui ont pris la poudre d'escampette. Je suis une 100 % DDASS pur jus. Et toi Clémence, ne me dis pas que tu es une sans famille ?

Joyce sentait le danger avancer. Elle n'en détestait que davantage les trois filles et surtout cette insupportable Joanna avec ses questions trop pointues. Au fil des bords, elles tricotaient entre elles une relation qu'il fallait rompre sans délai.

— J'ai aussi été adoptée, je l'ai appris il y a une semaine. Seigneur, ce fut un choc. C'est comme si on vous disait que vous n'êtes plus fille, mais garçon.

— Tenez, belles demoiselles, lança Joyce avec une gaieté empruntée, badigeonnez vos superbes épaules de crème solaire. Le

soleil en pleine mer est redoutable par ici. Ça vous dirait un verre de cidre bien frais du fond de cale ?

Mais elles étaient si absorbées par leurs similitudes qu'elles n'adressèrent aucune attention à leur hôtesse. Joanna continua de plus belle et les mains de Joyce se mirent à vibrer.

— Trois Balances abandonnées qui s'embarquent sur le même bateau… ça va tanguer les filles ! On résume la situation : si nous sommes nées à quelques heures d'intervalle, n'est-ce pas comme si nous étions des… sœurs astrales ? A priori, on a plein de choses en commun, sans vrais parents, même âge et même Radeau de la Méduse. Mais moi, j'ai une particularité étonnante et c'est une confidence que je dévoile pour la première fois de ma vie parce que je me confie mieux aux inconnus : j'ai jamais, mais alors jamais été malade, pas une grippe, pas une gastro-entérite, pas un nez obstrué sauf si je mets de l'eau dedans. Je suis une sorte de stop-virus genre Terminator. Et là, si c'est pareil pour vous, j'avale mon rouge à lèvres cul sec.

Marie-Ange et Clémence se regardèrent les yeux écarquillés, bouche béante.

Rien ne se déroulait comme prévu. Cette idiote allait leur mettre la puce à l'oreille. Il fallait agir, Joyce ne pouvait en supporter davantage.

— Moi non plus, je n'ai jamais été souffrante et je n'ai même jamais été réglée comme toutes les filles de mon âge, bredouilla Clémence. Comme c'est étrange.

— Autant pour moi, mes belles, zéro menstrues et même pas une vague cystite et pourtant j'aurais dû y avoir droit, marmonna tout bas Marie-Ange. Tu peux sortir ton rouge à lèvres, ma grande, et bon appétit.

— Et si on avait une histoire commune, une cohérence nous échappant totalement ? Question : est-ce qu'un cahier noir numéroté rédigé par une Ludmilla ça vous dit quelque chose ? tenta Joanna.

Joyce brandit une bouteille de cidre en l'exhibant comme un trésor. Elle coupa court aux élucubrations des filles et fit diversion avant le grand déballage.

— Qui veut du cidre ? caressa-t-elle, d'un ton enjoué.

Trois doigts se levèrent en l'air. Joyce les servit. Gobelet en main, elles se regardèrent en sirotant, enfin muettes. Elles s'observèrent, puis dévisagèrent Joyce, six yeux s'interrogeaient à vive allure. Le malaise devenait tangible ; on risquait de prochaines réponses sur ces maudits cahiers.

Elle se fia aux bonnes vieilles méthodes. Le cidre ferait son effet très rapidement.

— J'ai le tournis… c'est ça le mal de mer ? bafouilla Joanna en s'affalant sur Clémence déjà assommée.

Marie-Ange lutta un peu, se leva les poings serrés vers Joyce puis s'écroula à son tour sur le bastingage.

Les trois sottes avaient mordu à l'hameçon et le piège avait fonctionné à merveille, se félicita Joyce.

Les jeunes filles étaient sous contrôle. Après le cocktail de bienvenue, une discrète injection de 200 milligrammes de thorazine à la cheville avait mis une fin définitive à leurs jacasseries. Avec cette matraque chimique qu'elle avait mise au point dans les années 90, elle était à présent tranquille pour les huit heures à venir.

Cela lui laissait le temps de rejoindre Shadi et de préparer la suite d'une expérience commencée vingt-deux ans auparavant par son cher papa.

Cap sur Sormiou, Shadi devait s'impatienter.

Comme tant d'autres, Shadi, guerrier irakien, lui devait une vie. Sa vie. Lorsqu'elle l'avait trouvé dans les couloirs de l'hôpital d'Umm Qasr en 1993, il était à l'agonie, laissé pour mort avec deux doses de sulfate de morphine dans le creux de la main. Son corps et son crâne étaient calcinés, son sexe en bouillie, son œil crevé, sa jambe déchiquetée. Les mines antipersonnel ne font pas de cadeau en Irak. Joyce l'avait rapatrié sur le navire-hôpital US Mercy dans lequel elle avait exercé ses talents de lieutenant-chirurgien.

Elle avait lu dans les yeux de cet homme qu'il lui donnerait sa vie en échange d'un coup de bistouri, et elle l'avait prise. Shadi lui appartenait désormais. Jusqu'à tuer pour elle, jusqu'à mettre fin à ses jours si tel était le bon plaisir de Joyce. Ce jour-là, elle avait compris que son devoir de sauver des vies se combinait avec le droit de prendre des vies. Depuis, il était son ombre, son prolongement silencieux.

Il était prévu qu'il attende sur l'embarcadère de cette maison louée pour le mois avec l'Hygie à sa disposition.

Avec sa voix rauque qu'elle détestait tant, Shadi marmonnerait : « *Welcome docteur Joyce* ». Puis, sans poser de questions, il monterait à bord et transporterait les trois filles sur son épaule.

L'expérience reprendrait son cours.

Mais comment dévoiler à l'humanité qu'un virus ami allait déboulonner toutes les convictions scientifiques ? Joyce imaginait déjà les questions existentielles à venir et se moqua à voix haute :

— Était-ce vraiment un bienfait pour la communauté des hommes ? Les pauvres idiots ! L'important est de savoir comment réagira la molécule face à ma pathologie bipolaire. D'abord une série de tests sur les trois affreuses. On verra plus tard pour le Nobel !

Les filles avaient vu son visage. Elle n'avait jamais tué. Serait-elle obligée d'ôter trois vies pour conserver l'anonymat ?

Shadi s'en chargerait, tuer ne représentait rien pour un combattant mercenaire sans patrie.

Joyce avait eu un père aussi incontournable qu'une statue au pied d'une université. Un scientifique qui avait tout obtenu et reçu en récompenses, le biologiste de renommée internationale à l'initiative de la recherche fondamentale et la locomotive d'une génération de chercheurs. Pourtant, cette vie de gloire consacrée aux molécules et aux agents infectieux cachait une nuance invisible de l'extérieur.

Dans les coulisses, il avait été un mari exécrable, distant, défaillant, absent et parfois, blessant ; un homme sans dialogue possible. Il n'adressait plus la parole à son épouse depuis le jour de la naissance de son unique enfant et n'avait pas lâché une larme durant la messe d'enterrement de son épouse.

Ce père magnifique avait été un géniteur sans un geste de tendresse pour son enfant. Pourtant, sa fille admirait ce colosse aux imposantes épaules dont la grandeur physique et intellectuelle écrasait les médiocres par ses silences. La petite Joyce s'était construite sous ces décombres en guettant un regard, espérant un mot d'encouragement de ce géniteur clôturé par une absence de soi démesurée.

Le jour où elle annonça à ce cœur froid ses intentions de s'engager en chirurgie, elle ne reçut pour félicitations qu'un regard absent de ce père autiste pour les siens.

Sept ans plus tard, lorsque la Porsche percuta de plein fouet le trente-huit tonnes, il faisait nuit noire. Il ne resta du grand professeur Lebrun qu'un amas de chairs calcinées.

Le lendemain de l'accident, Joyce fut reçue pour sa soutenance. Mention très bien, félicitations et condoléances du jury.

Les obsèques du professeur émérite et grand commandeur de la Légion d'honneur déplacèrent le préfet, le ministre de la Santé, les pontes de la communauté médicale et l'intégralité de ses collègues et rares disciples.

Le père de la biologie cellulaire était mort et les adieux furent à la hauteur de la vie du grand homme qui s'était voué au service de l'humanité. Il laissait à sa fille unique une immense fortune et un nom de famille aussi vertigineux que vertueux.

Les larmes de Joyce ne vinrent pas. Le barrage céda vingt ans plus tard avec sa première hospitalisation pour dépression sévère. Elle avait 53 ans.

Depuis, elle se débattait dans ses hantises compulsives. Le diagnostic tomba :

« Maniaco-dépressive-bipolarité 3. Incurable. Évolutif et à stabiliser. Lithium ou acide valproïque à vie. Psychothérapie fortement recommandée

pour réduire la fréquence et l'intensité des crises. Internement prévisible ».

La main de Joyce Lebrun se crispa sur la barre. Elle ferma les yeux et le passé ressurgit d'un coup.

Les événements s'étaient emballés avec une lettre de menaces reçue trois mois après le décès de son père. Pour comprendre, elle avait accordé une rencontre à ce maître chanteur. Il affirmait détenir des informations accablantes contre le professeur Lebrun. Dans un café près de la Bastille, elle rencontra une jolie jeune femme aux longs cheveux blonds, timide, en détresse et au bord du suicide.

L'inconnue soutenait que le père de Joyce l'avait enlevée à l'âge de seize ans et lui avait inséminé de force un enfant dans le ventre, bébé qu'elle avait accouché sous X parce que la mère de cette jeune inconnue refusait d'élever un enfant sans père et d'une mauvaise fille qui affabulait. Sa mère n'avait pas cru en cette confession et ne voyait là qu'un moyen pour taire sa faute. Joyce n'avait pas non plus donné suite à cette histoire aussi farfelue qu'invraisemblable. Sans ménagement, elle lui avait réclamé des preuves sur-le-champ et devant le mutisme de cette maîtresse chanteuse fielleuse, elle avait craché au visage de la vipérine la vie exemplaire de son père.

Avec sa cigarette vacillante au bout des doigts et ses larmes de silence glissant sur ses pommettes saillantes, la jeune femme s'était refermée et avait disparu en titubant entre les tables du bistrot.

Joyce n'avait pas deviné que le vœu de cette déséquilibrée n'était pas de nuire, mais qu'elle avait juste un besoin de comprendre pour continuer à exister.

Treize mois plus tard, elle était réapparue par hasard dans le service de Joyce en des circonstances autorisant une fin définitive aux menaces proférées.

En sortant de cette fâcheuse entrevue, Joyce avait passé au tamis la maison qui l'avait vue naître. Un seul endroit restait inaccessible depuis toujours : un coffre dans le bureau qu'elle n'avait jamais ouvert parce qu'elle n'avait ni le code ni retrouvé la clé après le décès de son père. Deux appels téléphoniques plus tard, un spécialiste de l'entreprise Carmine s'était présenté avec un jeu de clés parapluies et un stéthoscope. La combinaison ne tint pas plus de quelques minutes. À l'intérieur, un jeu de clés et une enveloppe posée sur trois épais dossiers sanglés portant un intitulé : Projet Redman.

Sur l'enveloppe, elle lut : *à ma fille, Joyce*.

Il y avait une date. Celle de l'avant-veille de l'accident de voiture. Elle l'ouvrit et découvrit l'écriture sinueuse de son père :

Ma chère fille,

J'imagine ta surprise en lisant ces pages, mais à l'aube d'une grande

découverte pour l'humanité, j'ai pris conscience que je n'avais personne à qui me confier.

Le grand professeur n'est au final qu'un homme fait de solitude et de remords. Toutes ces années à te regarder sans te voir, à te croiser sans t'étreindre, me pèsent à présent. Je le confesse, mes recherches m'ont accaparé et m'ont aveuglé. Sache qu'à chacune de tes réussites, je jubilais de fierté en secret et, qu'à chaque fois que j'ai tenté de me rapprocher de toi, la peur me ligotait. Les joies familiales me sont choses étrangères et je sais la souffrance que ta mère a endurée à mes côtés. Je t'ai aimée à ma façon, ma fille, celle de l'indifférence, celle déniant le tintamarre émotionnel et l'éclat de rire.

Comme un imbécile, je me suis prescrit une subtile dose d'inattention à ton égard pour me rendre la vie plus supportable, pour que ma vie reste acceptable malgré la distance que je t'ai imposée.

La science comme le progrès est une route unique qui refuse la moindre concession et ne prend pas soin de sa jeunesse. J'ai tout réussi sauf ma famille.

J'avais en moi une force invisible et elle m'empêchait de te prendre dans mes bras et de te dire combien tu m'es précieuse.

Il y a sous tes yeux des confessions peu honorables au regard du profane et des connaissances où tu n'as pas encore mis un orteil. Elles te sembleront effrayantes à ton âge, mais je t'ai observée et je devine ta force pour surmonter ce que tu vas découvrir. Je ne suis pas un monstre, ma fille, juste un chercheur possédé par ce qu'il a découvert par hasard.

En 1989, j'ai enlevé trois filles. Oui, tu as bien lu. J'ai arraché trois adolescentes de seize ans à leur famille avec pour vœu de soulager des milliards de personnes. C'est mal, je le sais et j'assume ma part de responsabilité d'avoir œuvré seul et contre la volonté du corps médical. Mais je reste convaincu que lorsque cette découverte sera divulguée, on me pardonnera cet écart de conduite.

Je garde toujours sur moi une boîte de pétri confirmant la particularité de cette bactérie née du hasard, un condensé de vie débordant d'imagination ayant pour seule ambition de survivre à tout prix et de maintenir l'humain en bonne santé. J'ai isolé cet anticorps séducteur et manipulateur. Son approche est une arme de destruction massive pour toute agression extérieure et détruit les menaces microbiennes les plus tenaces en développant un faux message de paix et de vulnérabilité avant d'attaquer puis, lentement, elle répare le système immunitaire sans laisser de trace. Cette redoutable défense est née, comme souvent, de l'aléatoire et fonctionne comme une assurance vie pour la santé. Il faut observer sa combativité face au bacille gram négatif radiorésistant comme l'Escherichia coli O157:H7 pour comprendre le bouleversement qui se prépare pour l'humanité. Il reste toutefois une anomalie avec la fertilité et pour l'expliquer, il nous faudra observer la fin de la puberté de ces trois filles

issues de ces mères porteuses.

Je te promets de t'expliquer mon travail dans les détails et de te montrer la voie qu'il reste à accomplir.

De grandes épreuves se préparent et j'ai besoin de ta force à mes côtés pour convaincre mes pairs du bien-fondé de mes travaux.

Nous en reparlerons et tu visiteras mon laboratoire secret du 18 rue des plantes où nul n'est jamais entré.

Après tes examens, je glisserai cette lettre sous ton oreiller en priant que nous repartions ensemble sur d'autres bases.

Avec mon affection et mes sincères excuses pour le temps perdu.

Papa

Une larme s'effondra sur ce dernier mot et l'encre dilua ces lettres qu'elle avait si peu prononcées.

Les trois dossiers étaient minés de toutes les vérités que lui avait assénées la jeune fille à la cigarette tremblante.

En larmes, elle déposa les documents sur le bureau.

Sur la première page, il y avait la photo de la jeune femme qui avait prononcé l'accusation contre son père. Dans chaque chemise, une photo d'adolescente avec une date de naissance : 30 août 1973. Elle avait presque seize ans lors de son enlèvement. Les trois sujets étaient numérotés comme de simples souris de laboratoire. Durant une semaine, elle lut avidement des protocoles strictement non autorisés sur les mécanismes moléculaires et cellulaires dans le développement embryonnaire et sur les effets de cellules souches inexplorées.

Les confidences retrouvées dans le coffre paternel confirmaient sans détour les allégations de la fille aux pommettes saillantes. Son père avait enlevé trois adolescentes à des fins de recherches condamnées par l'éthique médicale. Tout était écrit là, noir sur blanc et dans les moindres détails. Une grenade dégoupillée était sous ses yeux.

Seule une jeune fille avait été libérée gravide sur les bancs d'un abribus près de son domicile. Pourquoi avait-elle été libérée ? Une explication plausible avait été annotée en marge : *« Remettre en situation réelle pour redonner corps à l'aléatoire. Principe de précaution et conservation de la mère porteuse pour poursuivre des recherches ultérieures sur ce sujet ».* C'était signé de son père.

Les deux autres mères porteuses des cobayes avaient été retenues jusqu'à leur délivrance puis euthanasiées juste après avoir donné naissance à deux autres filles. Les nourrissons furent placés par son père dans des familles par le biais de la DDASS et l'enfant abandonné par la mère cobaye remise en liberté avait lui aussi été suivi.

Joyce calcula l'âge des fillettes en ce 12 mai 2001 : onze ans. Avaient-elles survécu et résisté à tous les virus ? se demanda-t-elle. Ce

fut là, son unique réaction vidée d'émotion.

Griffonnée en marge, une phrase manuscrite de la main de son père retint son attention : *« Il faudra attendre les vingt ans révolus de ces enfants cobayes avant de reprendre l'expérience. À ce moment-là, le sang réuni des trois fillettes parlera et pourrait être aussi la solution à la schizophrénie. Aménorrhées primaires possibles. Exclure le facteur VIII de l'hémophile qui restera irréversible ».*

Le mot « réuni » était surligné deux fois en rouge.

Elle referma le coffre avec les preuves matérielles d'une expérience inachevée. Ces travaux auraient dû les réunir si la mort n'était pas venue compromettre cette chance d'œuvrer aux côtés de son père. Par déduction, elle comprit que la cellule mère enfermée dans une boîte de pétri avait été détruite avec son père le jour de son accident.

Personne ne devait savoir. Jamais.

Le lendemain, elle se rendit au 18 de la rue des Plantes avec le trousseau de clés et rouvrit le laboratoire sécurisé trois mois après le décès de son père. En entrant, une odeur putride lui sauta au visage. Dans un compartiment métallique, le corps d'un chimpanzé avait commencé sa décomposition et il y a avait des cadavres de souris dans les cinq cages de verre. Sans hésiter, elle sut que leur mort était due à l'absence d'alimentation.

La question du donneur de spermatozoïdes pour ces inséminations ne l'effleura pas. Elle ne suspecta pas l'évidence que seul son père avait pu être le géniteur de ces trois filles. Cette vérité lui était odieuse et elle refusait d'accepter que ces trois filles pussent être ses demi-sœurs.

L'expérience sur ces trois cobayes humains enfantant malgré elles avait bien eu lieu dans cet endroit glacial.

Il y avait au milieu de la pièce, trois lits sommaires équipés d'étriers obstétriques. Joyce caressa du bout des doigts les forceps, la spatule, la ventouse et les ciseaux à épisiotomie utilisés par son père, preuve que les accouchements ne s'étaient pas déroulée sans complication. Sans assistance, son père avait inséminé les trois filles puis accouché les deux cobayes restants.

Joyce siffla d'admiration parce que cela n'avait pas dû être de tout repos de maintenir en bonne santé les deux filles et d'œuvrer avec deux nourrissons dans les bras.

Dans l'angle, il y avait un four immense et sinistre. Il avait dû contenir les deux corps des mères porteuses euthanasiées dès réception des nouveau-nés. Un sale travail.

Joyce enfila un masque de protection, une ample blouse blanche qui avait dû appartenir à son père, une paire de gants en latex, puis lista consciencieusement sur une feuille les instruments présents.

Sur sa liste, un incubateur, deux séquenceurs, un spectrofluoromètre, des agitateurs, des bains secs, des centrifugeurs, des étuves et des incubateurs, les instruments pour des prélèvements bactériologistes et cytologiques par centaines, des cônes de précision sans filtre, des plaques multipuits pour les cultures cellulaires, enfin, un échographe tout neuf.

L'équipement d'un laboratoire complet était maintenant à sa disposition.

Cette expérience unique visait comme objectif de recréer une vie résistante à tous les virus et porteuse des remèdes contre les fléaux de l'humanité. Une sorte d'humain médicament, de bébé instrument, une dérive eugéniste en totale transgression avec la loi, mais autorisée par dérogation exceptionnelle comme le précisaient les parlementaires.

Elle alluma le four et s'affaira pour remettre en service le laboratoire puis elle brûla les cadavres des animaux et acheva le ménage des lieux à l'heure de l'éboueur.

Ce jour-là et pour comprendre la mécanique de l'aléatoire, elle se promit de se consacrer à la biologie moléculaire et l'hématologie.

Joyce avait dix ans à patienter avant de réunir les cobayes de son père. Elle attendit et comprit bien plus tard que les études clandestines menées constituaient une raison d'être.

Mais il manquait aux recherches du professeur de biologie des éléments sur le génome humain découvert cinq ans après sa disparition. Suite à de spectaculaires rebondissements, la recherche avait abouti et décryptait désormais les trois milliards de base des barreaux de notre ADN. Son père ne connaissait pas la lecture de nos gènes et n'avait jamais eu accès à l'imagerie couleur.

Dans la clandestinité, elle reprit ses travaux toujours non autorisés par la Constitution, avec l'espoir de recréer un anticorps à partir des notes de son père. Sans la boîte de pétri contenant les cellules mères, elle échoua et décida d'attendre.

Il lui restait à suivre la trajectoire des trois filles nées par fécondation intra-utérine et à juguler le danger que représentait la jeune mère porteuse menaçant de tout révéler.

Un mardi onze septembre 2001, un événement planétaire lui apporta l'opportunité de supprimer à jamais cette éventualité.

Joyce était de service aux urgences de l'hôpital Saint-Antoine le jour où elle revit la jeune femme aux cheveux longs. Sur tous les écrans de télévision, des centaines de millions de téléspectateurs à travers le monde avaient les yeux rivés sur les images d'un avion heurtant une tour du World Trade Center de Manhattan, suivie de l'effondrement complet des deux gratte-ciel. Ces événements vécus en temps réel provoquaient un choc psychologique considérable. Plus de dix-sept mille personnes se trouvaient dans les buildings au moment

des collisions et la planète Terre retenait son souffle.

Joyce profita de ce moment d'émotion pour s'engager dans une folle décision.

À son arrivée, la jeune femme était en syncope. Diagnostic : diminution brutale du débit sanguin, quelques secousses cloniques des membres supérieurs, perte d'urines, pâleur, hypotonie, absence de pouls… Le diagnostic fut simple, mais pas évident à établir sans une analyse d'urine : grosse infection due sûrement à des cystites à répétition mal soignées. En fait, rien de mortel avec un bon antibiotique.

Mais elle représentait toujours une réelle menace pour la mémoire du grand professeur émérite. Que savait vraiment cette jeune femme ? Elle devait disparaître à jamais pour que se poursuivent en toute quiétude les recherches de son père.

Une rupture d'anévrisme fit son affaire. Personne n'était venu contrôler la réalité de son diagnostic et sa mécanique avait fonctionné à merveille grâce à la complicité du responsable de la morgue, un joueur de poker criblé de dettes de jeu. Avec une confortable liasse de billets à l'appui de sa demande, le légiste ne posa aucune question indiscrète sur son mobile criminel. On lui trouva un corps féminin sans identité et un moule de plâtre sur le visage de la jeune femme servit de masque sur le cadavre non réclamé pour que les funérailles se déroulent dans la plus grande transparence. Un vrai travail d'artiste. Joyce conserva au frais la défunte aux pommettes saillantes qui épaulerait la science une fois encore. Et tant pis pour la morale.

Pour la famille et son fiancé, elle était morte et enterrée sous leurs yeux. Joyce signa l'acte de décès avec délectation. Désormais, ce corps choisi par son père lui appartenait.

Toute trace avait été effacée jusqu'à ce que ce cabinet notarial parisien prenne contact avec elle dix ans plus tard pour lui remettre un cahier noir avec le nom de Lebrun en première page. Avant sa disparition, la jeune femme semblait avoir déterré assez de preuves dans ces gribouillages pour qu'une enquête soit diligentée.

Avec le numéro trois retrouvé dans le bagage de Joanna, tous les cahiers étaient désormais en sa possession. Il était temps d'exploiter en toute quiétude l'entreprise laissée par ce père précurseur.

Joyce repéra facilement les trois nourrissons placés par la DDASS parce que les noms des parents adoptifs figuraient dans le dossier Redman : Marie-Ange Bourdelot, Joanna Marcus et Clémence de Claverie.

Les trois filles étaient enfin réunies et à son entière disposition.

« Le sang réuni des trois cobayes parlera et pourrait être une solution à la schizophrénie… ».

Cette phrase surlignée par son père résonnait en elle comme un

message transmis de l'au-delà. Il suffisait de les réunir dans le but d'isoler l'anticorps présent dans le sang des trois jeunes filles et de se l'injecter pour la libérer de sa bipolarité. C'est ce que ses voix morbides lui affirmaient, c'est ce que son père lui ordonnait et elle se devait de réussir avant une nouvelle crise.

En cas d'échec, Shadi ferait tout disparaître.

Tout devait disparaître si elle échouait.

Le vent forcissait. La ligne bleue du littoral se dessina clairement et la voile se gonfla.

Joyce s'agrippa à la barre pour empêcher les secousses incontrôlables qui agitaient ses mains.

Sur le ponton, Shadi, les bras croisés, attendait.

Lorsqu'elle accosta, l'homme qui avait incendié le théâtre, pour le bon plaisir de sa maîtresse, sut qu'elle était sous l'emprise des serres des djinns maléfiques. Sous le foulard, les marques noires et les griffures ne laissaient aucun doute. Il comprit que Joyce avait encore essayé de s'étrangler pour leur échapper. Avec des prunelles instables dans les yeux, elle murmurait des hadiths tel le mollah chiite de son village et ruminait sans cesse : « *Le sang réuni des trois filles parlera et si j'échoue, tout doit disparaître, le sang des…* »

Depuis le premier regard dans les couloirs de l'hôpital d'Umm Qasr, cette femme l'effrayait. Elle n'avait jamais su qu'avant cette guerre sainte, il avait été un simple menuisier, un homme pieux qui, parfois, initiait les enfants de son village à la calligraphie arabe que son grand-père lui avait enseignée avec amour. Elle l'imaginait assassin et, pour cela, elle lui avait rendu la vie, mais c'était plus fort que lui, il tremblait comme l'enfant du désert lorsqu'elle s'approchait de lui.

Elle avait tenté de l'étrangler. Plusieurs fois. Elle l'humiliait par plaisir. Shadi la haïssait en silence. Et il l'aimait. Il se disait parfois que la guerre dans son pays était moins cruelle que la folie qui se jouait sous ses yeux. Ses mots étaient morts depuis quinze ans et ce qu'il voyait couvrait son âme de honte telles les femmes de son pays protégées des regards des hommes par la burka. Pour supporter le déshonneur de vivre dans le péché, il priait en secret, pleurait, implorait, appelait. Allah lui en était témoin.

Dès son arrivée à quai, le docteur Joyce s'était barricadée avec les trois jeunes filles, ces Européennes qu'elle traquait tel le fennec torture la souris des dunes. Il n'avait pas l'autorisation de pénétrer dans ce laboratoire improvisé, il ne savait pas ce qu'elle préparait, mais il avait peur, très peur.

Deux semaines passèrent.

Un soir, Joyce était redescendue en serrant dans sa main une seringue pleine et s'était effondrée en sanglotant dans le fauteuil du salon. Avec des yeux plus que jamais dans la tempête de sable, elle hurlait, elle écumait de rage :

— Papa avait tout faux et ses craintes sur l'aménorrhée des trois pestes sont confirmées. Cette saloperie de cellule s'est évertuée à atrophier l'intégralité de leur appareil génital pour qu'aucun intrus ne pénètre leur corps. Ce principe de précaution est une abomination. Et si l'humanité devait s'emparer de cette découverte, si cette saleté se répandait en mutant, plus aucune femme ne pourrait engendrer d'enfants. J'imagine qu'il en serait de même pour la prostate. Cet aléatoire n'est en définitive que le plus grand fléau jamais rencontré par l'humanité puisqu'il supprime toute possibilité de fécondation.

Joyce se leva d'un bond, gifla Shadi, le roua de coups et lui fracassa une chaise sur le dos. Elle hurlait :

— Et le spermogramme a aussi confirmé que la semence utilisée pour les inséminer était celle de papa. Elles sont donc de fait… mes demi-sœurs et je les hais !

Avec des pupilles instables et des globes oculaires écarquillés à outrance, Joyce sortit un garrot plat en latex de sa poche, le serra autour de son avant-bras et tapota sa veine gonflée avec deux doigts.

— Puisque je n'enfanterai jamais, je prends le risque de tester la cellule sur moi pour confirmer son action réparatrice sur la schizophrénie. Shadi, n'oublie pas, tout doit disparaître ici. Et ma prisonnière, tue-la ou je te maudirai jusque dans les flammes de l'enfer !

L'aiguille s'enfonça profondément dans son bras et la seringue pleine se vida lentement dans sa veine.

Shadi gisait au sol. Son visage était éclaboussé de sang et il condamnait ses oreilles pour ne pas subir cette nouvelle crise de démence.

Durant une heure, elle psalmodia un chant dans une langue que Shadi ne comprenait pas : *« Oooo-for-tu-naaaa… veeee-lut-lu-naaa, staaa-tuvariaaabilisss… sem-per-cres-cis… »*

À l'aube, le cœur de Joyce s'était arrêté.

Les djinns avaient été les plus forts.

Shadi retrouva les cahiers noirs réunis. Il lut toute la nuit en s'assistant d'un dictionnaire. Mais qui était cette femme qui écrivait si bien ? Il ne comprenait rien à ces phrases recherchées et à double sens.

Il creusa un trou dans le jardin assez large pour contenir quatre cadavres. « *Tout doit disparaître* », il avait juré. Il brûla le corps de sa maîtresse avec son sale projet Redman aux termes médicaux impénétrables et donna à la mer ses ordinateurs, ses effets personnels

et son matériel médical. Il préserva les onze cahiers noirs pour les étudier et déchiffrer ce qui le dépassait.

La trace maléfique de sa maîtresse disparaissait. Puis il purifia la maison à l'eau de javel pour effacer leur passage. Il se préparait mentalement à chercher les trois autres corps sans vie pour les incendier. Il reculait devant ce geste impur.

« *Tout doit disparaître* ». C'était sa dernière volonté. Il se décida enfin et grimpa l'escalier menant au laboratoire.

Mais les filles respiraient, elles vivaient et il remercia le prophète de cette bonne nouvelle puisque Joyce n'avait rien dit concernant le meurtre des filles.

Il poussa un cri de soulagement et partit à pied en laissant les clés de la maison de location dans la serrure intérieure de la porte d'entrée.

Arrivée à Toulon, Shadi embarqua sur le ferry Casanova pour se rendre à Calvi, ce pays aux pierres rouges où une jeune femme sans nom était séquestrée par la volonté de Joyce. Quel était le crime de cette prisonnière pour être ainsi enfermée et condamnée à mourir par la volonté de Joyce ?

Tiendrait-il cette douloureuse promesse de tuer la captive qu'il épiait depuis dix ans derrière un écran ? Avait-elle survécu un mois sans nourriture ? Il espérait que non et qu'il retrouverait un corps inerte. Tuer froidement le paralysait.

Il se promit de lui offrir un cadeau merveilleux avant de l'assassiner. À part la liberté, quel était l'ultime présent à remettre à une condamnée ?

Il n'avait jamais appris son prénom, il savait juste qu'elle appréciait les roses. Les roses rouges. Il savait aussi que les gestes lents de cette inconnue l'avaient ému, que ses courbes généreuses avaient agité son sommeil et qu'elle l'avait aidé à ne pas sombrer lorsque les coups du docteur Joyce pleuvaient.

Bientôt libre. Une terre l'attendait à Al-Basrah.

Tout devait disparaître, il avait juré ! Inch' Allah, il tuerait pour se libérer des flammes de l'enfer promis par Joyce par-delà la mort.

Puzzle

« Le passé est le fossoyeur du présent. » Ludmilla

J'ai commis un crime : je me suis remis à fumer. Le cendrier déborde, la cigarette m'a rattrapé et a rouvert le tunnel sombre dans lequel je me débats. Mon équilibre était de cristal et cette crise me rend un peu plus seul.

Depuis mon départ précipité de Paris, Joanna a disparu.

Au lendemain de l'incendie, les journaux ont titré sur le sensationnel, quelques-uns ont insisté sur les difficultés financières avant le drame et sur l'impossibilité de refaire surface, le tout saupoudré de sous-entendus à peine voilés. Bande de charognards ! Et ce flic insinue qu'un obscur complice est à l'origine de l'incendie. C'est la fin.

Toutes mes tentatives n'ont apporté aucune amélioration à la situation confuse dans laquelle je suis plongé jusqu'au nez. Visite d'expert, contre-expertise, dépôt de plainte, cela n'a servi à rien. Je reste le suspect numéro un. Verdict : suspicion de complicité d'un incendie d'origine criminelle. En tant qu'assureur, j'aurais eu le même élan pour me défiler. La présence d'une silhouette suspecte sur place ne plaide pas en ma faveur et évidemment, il s'agissait de son homme de main. J'ai bien tenté de contacter l'assureur en me prévalant de mon ancien métier, entre collègues, on doit pouvoir discuter. Il est resté coincé dans son rôle, le vautour. Mes pieds s'enfoncent dans des sables mouvants et je ne sais plus ce qui me blesse le plus : la perte du précieux cahier ou la perte du théâtre. C'est comme si je perdais Ludmilla une seconde fois.

Il reste la clé Joanna. Dans le cahier numéro onze, il n'y a aucune mention d'une Joanna ou Julia se reliant à Ludmilla. Ma course poursuite à travers Paris ne m'a pas renseigné à part que cette fille est une énigme avec des piquants. Je croyais dur comme fer qu'elle était responsable des cambriolages, tout la désignait jusqu'à l'appel téléphonique m'apprenant l'incendie alors que j'avais un œil sur elle. Je me demande pourquoi je n'ai pas parlé davantage d'elle à la police, puisque je suis sûr qu'elle est une pièce du puzzle.

Aujourd'hui, elle a disparu de la circulation. J'ai parlé d'elle à Turnel comme d'une simple relation afin d'expliquer mes allées et venues, mais il me demanderait pourquoi je n'ai pas fait mention plus tôt de ma filature et de ma défiance à son encontre. Sans solution à cette situation énigmatique, je tourne en rond. Je ne sais pourquoi je continue d'aller boire mon café et mes deux croissants dans ce bistrot non loin du théâtre. Cet automatisme m'évite de prendre une décision.

En passant, j'achète mon journal au kiosque, là encore, le parcours

des habitudes rassurantes.

Je me saisis du Nice-Matin et, en attendant la monnaie, mon regard s'égare sur les unes exposées en tête de gondole.

Coup de poing, KO debout : dans un magazine people accroché par une pince à linge, une photo m'a sauté aux yeux. Là, devant moi, en couleurs, un voilier dans un port et sur le port, Vincent Cassel s'affiche avec Monica Bellucci. Mais ce n'est pas ce qui m'a abasourdi. À bord du voilier, des personnes regardent en direction du photographe. Quatre personnes. Une femme plus âgée, l'air contrarié, et trois jeunes filles, dont une à l'air grave, une à l'apparence absente, et enfin, Joanna, la mine réjouie pointant le couple célèbre du doigt. C'est bien elle, il n'y a pas d'erreur. Que fait-elle sur ce bateau ?

Je décroche le magazine et j'ouvre à la page indiquée, fébrile, mais il n'y a rien sinon le nom du port à Cassis et quelques lignes sur les vedettes en vacances. Rien sur le bateau ni sur les personnes en arrière-plan.

Voilà des semaines que je ne me suis pas senti cette fièvre d'action, cette photo de presse est comme un carburant dans mon moteur usé et je me précipite dans le bureau de Turnel.

Pareil à lui-même, barbe de deux jours, il porte une chemise froissée comme s'il avait dormi dans son placard.

Et je déballe tout. Il m'écoute sans un mot. Puis, je lui glisse la photo et du doigt, je lui désigne Joanna.

Il prend le journal, examine le cliché sans prononcer une parole. Son bureau est encombré de dossiers en cartons colorés et fermés par des sangles de toile, laissant juste la place pour le moniteur et le clavier de son ordinateur.

— Je vais m'occuper de cette photo, monsieur Langle.

Son regard en guet-apens m'inquiète.

— Je l'envoie à la brigade criminelle à Paris pour examen. En attendant, j'ai obtenu votre garde à vue. Merci, monsieur Langle, de m'avoir épargné la peine d'aller vous chercher.

J'inspire une bouffée d'air et je retiens ma respiration comme si je plongeais au fond de l'océan.

Turnel écrase son index sur une touche de son téléphone et récite d'une voix monocorde :

— Je vous informe que vous avez droit au silence, à un appel, que vos dires seront désormais filmés et conformément à la nouvelle réforme, le procureur nommera un avocat avant de vous conduire devant un juge.

Deux types en uniforme viennent d'entrer et Turnel leur aboie :

— Au placard !

Les policiers consignent ma ceinture et mon portable. Le clavier crépite et c'est la valse des tampons suivie de la danse interminable

des procès-verbaux.

Il me vient au fond de la gorge une envie bestiale de mordre. On me pousse dans une cage qu'ils appellent la « bulle ». Il y a un lit de béton agrémenté d'un matelas plastifié, des w.-c. en inox à la turque et un point d'eau froide. Pour la douche et le brossage des dents, on repassera. Turnel ne m'a fourni aucune explication et c'est comme si le témoignage que je venais lui apporter sur un plateau l'avait conforté sur ma culpabilité.

Sous le regard du chef de poste, les heures passent comme des jours dans cette cellule de quatre mètres carrés.

Il y a eu deux changements de poste, il y a eu les trois cents grammes de la barquette de poulet basquaise riz fournie par l'administration, il y a eu des allées et venues, des sonneries de téléphone incessantes, des froissements de papiers et quelques crises vite jugulées. Il y a eu cette jeune avocate et la morne récitation de mes droits. Face à mon silence, elle a renoncé.

Turnel avait enquêté sur les dires de Langle en commençant par maître Saltz. L'officier ministériel ne connaissait que ce qu'entrevoit un notaire, à savoir une histoire de psy avec un testament et des documents à remettre à leurs propriétaires légitimes. Il confirma le cambriolage de neuf cahiers noirs et lui adressa un fax avec les coordonnées de Joanna, cette journaliste embauchée depuis quelques semaines comme pigiste chez Elle. Vérification faite par l'affirmative auprès de la très hautaine directrice de la rédaction.

Dans un second temps, le notaire l'informa de la visite de Clémence Claverie DDASS. Elle s'était présentée avec retard dans le but de récupérer l'un des cahiers noirs.

Plus Turnel avançait dans son enquête, plus ces étranges legs manuscrits lui posaient problème. Il lui semblait bien que ce dossier tournait autour de ces cahiers puisqu'on avait pris le risque de cambrioler un notaire parisien. Et si Langle disait vrai ? Et si ce n'était qu'une diversion pour détourner l'attention sur sa personne ?

Et qui était cette femme qui consultait un psy ? Il n'avait pas été difficile de retrouver son père, encore moins sa mère, grâce à un sombre fait divers.

Le père, Valéry, était un post soixante-huitard remarié et retraité. Il ne s'était pas fait prier au téléphone pour ressusciter sa fille avec des beaux trémolos dans la voix. Des drames, des familles décomposées, éclatées, des excès très slaves. Il y avait aussi les études sans fin de sa fille, ses stages culturels, ses rencontres plus ou moins scabreuses et, pour finir, il subit la tirade d'un père perdu dans sa nostalgie :

« *Pascal a été son bienfaiteur et ce fut une renaissance pour ma fille. Ces deux-là, ils étaient faits l'un pour l'autre, comme sortis tout droit d'un*

roman d'amour. Ça se voyait comme le nez au milieu du visage. Hélas, tout a été anéanti par une mort brutale : une soudaine et imprévisible rupture d'anévrisme. Si elle avait vécu, ma fille serait devenue une écrivaine de grand talent. Je l'adorais pour sa gentillesse et sa douceur. Je n'ai plus jamais eu de nouvelle de Pascal. Je suppose qu'il a refait sa vie et je le comprends. En ce qui me concerne, je souffre encore de son absence ».

Le père ne connaissait pas l'existence des cahiers. Il ne pouvait qu'imaginer leur contenu. C'est-à-dire des « *tragédies cornéliennes ponctuées de romantisme* ».

Des renseignements sur Langle, il en a découvert à la pelle sur internet, mais rien ne confortant son jugement. Devant son entrecôte, il se creusait encore la tête pour comprendre où cela coinçait. Un vrai casse-tête !

Turnel se tourna vers le substitut du procureur.

— Puis-je venir te voir ? J'ai une piste plus que sérieuse cette fois-ci.

Dans le bureau, il lui montra la photo de presse que son suspect lui avait ramenée.

— Comme l'a précisé la rédactrice en chef de Elle, Joanna s'est bien embarquée pour rédiger un papier sur les villas des stars. Selon la déclaration des parents, Clémence Claverie est partie comme fille au pair sur la Côte d'Azur et a disparu. L'e-mail de contact par le biais du Pèlerin.com de la soi-disant mère de deux petites filles n'a rien donné. Le père est, paraît-il, effondré. Il venait d'apprendre à sa fille qu'elle avait été adoptée et elle avait mal encaissé la nouvelle. Une jeune fille extrêmement brillante, classe préparatoire, concours de grosses têtes et compagnie. Sur la photo du journal, il y a une autre fille. Elle est aussi recherchée par son père. Elle s'appelle Marie-Ange Bourdelot. Elle rencontrait son père une fois par semaine, une sorte de rendez-vous réglé comme du papier à musique. Et puis silence radio comme les deux autres.

— Le plus étrange, c'est cette photo où ces trois filles figurent en même temps juste avant leur disparition. Avouez, Turnel, qu'il y a là des indices graves et concordants. Je signifie de suite à votre suspect une mise en examen pour enlèvements et séquestrations et je saisis le juge des libertés et des détentions pour un placement en détention provisoire, conclut le substitut en plissant les yeux.

Les filles étaient reliées entre elles par un carnet noir, cela ne faisait plus aucun doute.

Turnel décida de partir sur la trace de l'Hygie, nom du bateau qu'il avait remarqué avec une loupe sur la photo de presse.

— Magloire, sort la voiture, on va à Cassis.

Trois heures plus tard, ils étaient Quai des Baux avec ses restaurants, comme s'il en pleuvait, agglutinés et aux menus

similaires.

— On commence la tournée par les bars. Attaque de ce côté, le premier avec une piste sérieuse appelle l'autre.

Ils débutèrent avec dans la poche une photo agrandie des trois filles et du skipper. La routine des « *Connais pas* », des « *Jamais vu* » ou des « *Avec le monde qui passe par ici, vous savez !* »

Turnel toucha le gros lot.

— Ah oui, la plus âgée, elle vient parfois prendre un Perrier citron au bar avec un type plutôt louche.

— Vous la connaissez ?

— Une cliente de passage comme tant d'autres, mais celle-là, elle a un regard plutôt inquiétant que l'on n'oublie pas.

— Vous connaissez ce bateau ?

— L'Hygie ? C'est un bateau de location. La propriétaire a aussi loué sa maison.

— Et où est cette habitation ?

— Une baraque pour les pleins aux as entre ici et La Ciotat.

— Vous sauriez la situer ?

Il prit un crayon et dessina sur un bon de commande un croquis pour lui expliquer le trajet. La villa se trouvait dans une pinède accessible par une voie unique.

Turnel appela Magloire :

— Arrive, on repart.

Ils abandonnèrent l'autoroute avant La Ciotat pour s'engager sur un chemin caillouteux qui serpentait à travers le maquis.

Au loin, une maison victorienne blanche comme une craie était entourée d'une végétation plus luxuriante qu'aux alentours, visiblement plantée tout exprès pour ombrager et protéger la demeure des curieux.

La climatisation du break Peugeot ne fonctionnait plus et le commissaire sortit en s'épongeant le front. Les agents sonnèrent. Aucune réponse. Ils insistèrent encore plusieurs fois, sans succès. Turnel abaissa la clenche sans trop y croire. La porte s'ouvrit. La clé était enfoncée dans la serrure côté intérieur.

Turnel mit un doigt sur ses lèvres pour intimer le silence à son adjoint. La maison semblait vide.

Prudemment, ils avancèrent la main sur l'arme de service dans un hall chargé de fleurs séchées suspendues aux murs, de peintures paysannes et de précieux bibelots provençaux.

— Ça sent la javel à plein nez chef, vous ne trouvez pas ? On ne risque pas de débusquer une seule empreinte ici.

À droite, une salle à manger avec une grande table d'acier et de verre et dix chaises en osier blanc. À gauche, un salon blanc, canapé cuir d'angle écru, écran démesuré. Nouvelle pièce, une chambre

totalement bleue cette fois, puis une autre, verte, une salle de bains en marbre avec balnéo dans laquelle la salle à manger tiendrait tout entière. Pas d'escalier et personne pour la visite guidée pour expliquer le vide dans les placards.

— Une telle baraque laissée ouverte à tous les vents et avec les clés sur la porte, c'est très suspect. On a dû manquer un épisode, dit Turnel à voix basse.

Chacun repartit de son côté pour refaire le tour des pièces, des corridors, quand Magloire appela.

— Y a une porte fermée, chef !

Dans le fond d'une chambre, un accès verrouillé était caché sous un rideau. Grand coup d'épaule. Derrière, un couloir et un escalier menaient à l'étage supérieur : palier nu aux murs de plâtre brut, une autre porte, elle aussi sans peinture ni décor.

Turnel fit une grimace. En se plaquant au mur, il entrouvrit la porte avec le bout du canon. Aucun bruit, aucune réaction dans la pièce. Turnel s'autorisa un coup d'œil furtif. Par l'étroite ouverture, il distingua la tête d'un lit et une chevelure brune, immobile. Il ouvrit en grand.

Le spectacle qu'il découvrit lui coupa le souffle.

Sur trois lits d'hôpital, les trois jeunes filles disparues étaient allongées. Il appela les secours, fournit tous les détails tandis que Magloire cherchait sur chacune un signe de vie.

— Elles n'ont pas l'air mal en point, chef. A priori, elles sont justes dans les vapes.

Pendant que Turnel donnait des ordres par téléphone pour qu'on retrouve les propriétaires, Magloire sortit de la maison pour en faire le tour. À part quelques anciennes braises suspectes au fond d'un trou, rien de rien.

Les pompiers et trois ambulances ne tardèrent pas à arriver toutes sirènes hurlantes. Comme d'habitude, la police scientifique passerait les lieux au peigne fin.

Dans la soirée, l'hôpital de Toulon l'informa que l'une des filles était réveillée. Turnel s'empressa de se rendre au chevet d'une fille pâle et aux yeux mi-clos, reliée à une perfusion.

Il se présenta puis enchaîna :

— Êtes-vous bien Joanna Marcus ?

Elle hocha la tête.

— Savez-vous ce qui vous est arrivé ?

Elle réfléchit et parla lentement.

— Je me souviens de ce bateau sur lequel j'avais embarqué avec deux autres filles et le skipper, on buvait un verre, et puis pouf, on s'est trouvé paf toutes les trois. Et puis le trou noir jusqu'à cette chambre d'hôpital.

— Connaissez-vous Pascal Langle ?

— Un peu. Il m'a raconté les nuances de son Bartleby. Un pur moment de poésie. Si vous le voyez, dites-lui que j'ai des choses importantes à lui révéler et aussi que j'aimerais m'excuser. Il comprendra.

— Pourriez-vous m'informer de ces « choses » à lui révéler ?

— Je souhaiterais qu'il me parle d'une femme qui voulait nous réunir avec ses cahiers intimes.

— Puis-je vous demander qui est cette femme ?

— Ma mère.

Dans le couloir de l'hôpital, Turnel appela le substitut du procureur sur son portable.

— On s'est planté avec Langle. Je crois qu'on peut mettre fin aux poursuites et le relâcher avec un classement sans suite.

La mouette

« Sois raisonnable ma douleur, et tiens-toi paisible. »

Ses paupières et ses lèvres étaient comme cousues. Du fond de cette nuit forcée, quelques fragments sonores d'acier que l'on comprime subsistaient avec violence. Réminiscence de sirènes d'ambulance. Claquements de pas précipités et glissement de son corps chutant dans le vide. Odeurs d'hôpital. Des flashs tronqués et tourbillonnants se bousculèrent sous ses yeux dans un big-bang surréaliste. Noir absolu, images du passé qui se consument. Bougies d'anniversaire tournoyantes que l'on souffle pour ses 28 ans. Dernier souvenir avant son malaise.

Soudain, roulements, bruits métalliques d'un tiroir.

Voix lointaines et déformées. Un homme, ou peut-être une femme.

Une ombre blanche apparut derrière le voile filtré et laiteux qui recouvrait son corps.

Une main se pose sur son épaule, une autre cherche son pouls. Douleur fulgurante dans le bras, sensation d'apesanteur immédiate. Éclat d'un filament d'ampoule.

Il lui sembla rouvrir les yeux, mais étaient-ils vraiment ouverts ? Si oui, alors pourquoi cette totale obscurité l'entourait-elle ? Que s'était-il passé ? Où était-elle ?

Elle avait froid. Sa bouche était bâillonnée. Elle prit une longue inspiration pour vérifier qu'elle respirait. Une forte odeur de plastique neuf lui retourna l'estomac. Elle déglutit avec difficulté et respira en saccades par le nez. Elle comprit que le froid l'avait réveillée.

Il lui était impossible de bouger. Son corps était enfermé dans une coque, comme coulé dans une dalle de béton ou ligoté dans une morgue. Avait-elle encore ses membres ? Était-elle amputée ? Elle entendit ses dents claquer. Elle avait peur. En s'agitant, elle comprit qu'elle était sanglée dans une camisole de force et que ses chevilles étaient entravées.

Elle se souvenait qu'elle était amoureuse, qu'elle voulait un enfant de lui. Elle retrouva son parfum rassurant et la caresse de ses mains sur sa poitrine. Sa mémoire s'était volatilisée.

Sans prévenir, un marteau-piqueur défonça ses tempes et à chaque inspiration trop forte, le voile blanc épousait son visage, se collait à ses narines en lui larguant des émanations insoutenables de plastique lui soulevant le cœur. Il lui semblait peser une tonne.

Elle se dit qu'elle devait être emballée sous vide, à l'instar d'un vulgaire quartier de viande. Pour fuir ce constat, elle sombra.

Le froid la réveilla encore. Où était-elle ? L'odeur d'éther, toujours aussi prégnante, se mêlait à présent à des relents d'urine et de sueur.

Une condensation glacée ruisselait le long de son crâne, de son cou, de son dos. Elle fondait, elle mourait. Dans un sursaut de vie, son corps se cabra, se débattit. Résistait. Elle lutta. Fébrilement. À chaque contracture, l'étau se desserrait. Soudain, sa hanche droite et son orteil heurtèrent une paroi.

Cette victoire décupla ses forces. Elle redoubla d'efforts en gesticulant dans tous les sens.

À bout de souffle, elle se cambra dans un cri étouffé. Sa poitrine s'écrasa enfin contre un mur d'acier. Elle savait désormais qu'elle était enfermée dans un tiroir. Murée dans une boîte froide, emballée dans un sac en plastique collant à la peau.

Un cercueil ? Était-elle morte ? Enterrée vivante ! Pourtant, elle respirait. Elle était vivante. Elle se répéta ce mot comme une litanie.

La panique l'étrangla, tout espoir la quitta.

Des pas. Bruit de tiroir, de caisson que l'on tire. Son corps glissa à nouveau. L'ombre réapparut dans la lumière pâle filtrée par le voile. Une main invisible trouva sans hésiter son bras. Une aiguille s'enfonça. Elle tomba dans un précipice.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle n'avait plus froid. La pièce était plongée dans un éclairage tamisé. Aucune fenêtre, aucune ampoule à l'origine de cette lumière diffuse. Elle était allongée en toute liberté sur un lit moelleux recouvert de draps lactescents. Elle portait une chemise de nuit. Elle se sentait cotonneuse, à bout de forces.

La pièce ressemblait à une chambre d'hôpital.

Elle se redressa, mais fut aussitôt prise de vertiges. Sur la table de chevet placée à sa droite, elle aperçut une bouteille d'eau en plastique. Elle trouva étrange qu'elle fût dépourvue d'étiquette. Elle s'en saisit, le demi-litre pesait cent kilos. Elle but avidement au goulot l'eau à température ambiante. La bouteille lui glissa des mains et roula sous le lit.

Elle remarqua que son bras nu était couvert de taches bleues au niveau du pli du coude et du poignet.

Avec son index, elle compta les traces de piqûres. Onze. Elle observa les ecchymoses et caressa les points douloureux. On l'avait piquée, repiquée et repiquée. Elle pleura en serrant les dents. Elle se leva les bras tendus et fit trois pas en titubant.

L'effort lui parut surhumain. Les murs se déplaçaient autour d'elle. Son pied trébucha et elle s'écroula sur le carrelage glacé. Sa vue s'embrouilla. Elle transpirait abondamment.

Elle hurla. Un cri long et strident éventra le silence pesant de la pièce. Elle appela cent fois qu'on l'aide, qu'on la sorte de là, qu'on lui porte secours. Tous ses appels se fracassèrent en vain contre les murailles aveugles de sa geôle.

Elle était retenue prisonnière. Les sanglots étouffèrent à leur tour les cris désespérés. Une fatigue paralysante accompagnée d'un haut-le-cœur s'abattit sur ses épaules. Elle vomit par saccades brutales et douloureuses, essuya sa bouche avec son avant-bras et reprit son souffle en toussant.

Puis, elle rampa les yeux fermés jusqu'au lit blanc et l'escalada. À bout de forces, elle s'écroula sur le matelas. Elle sombra à nouveau.

Une voix masculine rocailleuse et à l'accent indéfini, l'extirpa de son sommeil involontaire :

« Mademoiselle, vous êtes ici pour votre sécurité et dans votre intérêt. Les règles sont simples : coopérez et votre vie n'en sera que plus agréable. À présent, mangez, mademoiselle ! »

Après un crachotement et un long sifflement de microphone, un silence pesant emplit à nouveau la pièce peu éclairée. Elle était assommée. Les bras ballants et la tête douloureuse, elle s'était assise sur le lit.

La bouteille d'eau était à nouveau pleine. À son chevet, des couverts en plastique et une assiette blanche remplie d'un potage vert où un morceau de beurre fondait sur une cuillère à soupe en plastique, une tranche de pain de mie, une pomme verte. Elle mangea en notant que les traces de vomissures avaient disparu. Elle remarqua qu'une douzième injection lui avait été infligée durant son absence.

Elle reposa l'assiette et le couvert sur la table de nuit. La voix reprit :

« Sur votre gauche, une porte sera débloquée et vous donnera accès à la salle d'eau et aux toilettes. C'est le premier de vos privilèges. Vous pouvez en disposer dès à présent. Vous avez quinze minutes pour vous doucher. Puis vous retournerez vous coucher, mademoiselle. »

Un clic. Une porte se détacha du mur. Une lumière vive s'échappa de la paroi. Ses yeux fouillèrent le plafond. Un monstre observait ses moindres gestes.

Où était le micro, où étaient les caméras ? Qui avait nettoyé ses salissures ? Qui avait remplacé la bouteille d'eau ? Qui avait apporté l'infâme potage ? Qui l'avait droguée ? Son premier réflexe fut de détruire ce qui l'entourait. De vider sa colère. Elle sentit la violence grandir en elle et la submerger. Mais la voix menaçait, menait la danse, elle se refréna.

Et toujours cette sensation d'apesanteur, de ralenti, d'engourdissement, d'écrasement.

Elle contourna le lit en s'agrippant aux montants métalliques. Le sol était froid. Elle s'élança pieds nus et sans appui puis se cramponna à la clenche de la porte s'ouvrant sur la salle d'eau. À la lumière crue de la pièce, elle protégea ses yeux de son avant-bras. Au sol, les lattes noires se dédoublaient, les tapis se déplaçaient. Les murs se dilataient,

la douche à l'italienne se creusait et le pommeau se liquéfiait.

En papillotant des yeux, elle s'arrima aux contours flous d'une vasque tanguant dans la houle.

Face à cet ouragan, sur un tabouret vissé au sol, du linge de toilette, une brosse à cheveux, un pain de savon, un tube de dentifrice et une brosse à dents étaient alignés.

Elle eut un mouvement de recul. Devant elle, un spectre livide, cadavérique et aux yeux enfoncés dans leurs orbites, la regardait. Dans le miroir, ses pommettes étaient excavées, ses longs cheveux aplatis encadraient un visage fardé de craie. Elle déboutonna sa chemise de nuit. Le tissu glissa le long de son corps. Elle ne reconnut pas ce corps efflanqué et cette poitrine étanchée. Dans la douche, elle tourna des deux mains le mitigeur. L'eau surgit en un jet chaud et brutal. Elle s'y immergea, tête baissée.

Les tourbillons reprirent leur chorégraphie. Elle s'écroula.

Elle se réveilla dans un lit à baldaquin.

En face, une coiffeuse. Sur sa droite, une porte ouverte. Elle se leva et partit à la découverte de ce nouveau lieu.

Dans cette prison des mille et une nuits, dix ans s'écoulèrent.

La villa culminait à soixante-cinq mètres. D'en bas, même en cherchant bien, regard levé vers le haut de la falaise, on ne pouvait imaginer l'existence de ce bloc de béton tant son architecture se confondait avec la roche rouge. Le bunker était opalin, aussi laiteux que les parois de calcaire inaccessibles.

À ses pieds, un océan brutalisait le rocher carmin depuis des millénaires et une colonie d'oiseaux y avait élu domicile et nidifiait depuis des générations. À l'arrière de ces murs d'enceinte sans fenêtre, on devinait un maquis broussailleux, assoiffé et inhospitalier.

Elle ignorait cela.

Son regard ne portait pas au-delà du toit de verre truffé d'aiguilles acérées interdisant l'atterrissage de tout volatile. De son cloître, elle ne voyait que des mouettes aphones toupillant contre les vents. La prisonnière ne pouvait les observer que depuis le patio intérieur. C'était là le seul carré de paysage autorisé par l'invisible maître des lieux. Mais pouvait-on appeler paysage un bref morceau de ciel bleu tacheté de quelques oiseaux muets ?

Longtemps, elle avait supposé que mouette rimait avec grand large. Alors, elle s'était convaincue d'un ressac incessant, vrombissant, lointain et inaudible ; puis elle se rappela que ces voyageurs marins s'attardaient aussi sur Paris. Mais l'absence de pigeons la ramena à l'idée qu'une mer se trouvait à proximité. Elle s'imagina sur une île déserte puis au dernier étage d'une tour de Manhattan, au milieu d'un

zoo ou sur une côte africaine.

Depuis dix ans, elle ignorait où elle était et elle se parlait pour étouffer sa solitude.

Ce soir, coquilles Saint-Jacques à l'artichaut et à l'huile de truffe blanche, suivie d'une poitrine de pigeon au chou vert et au foie gras accompagné d'une mousseline de céleri et échalotes confites. Pour le dessert, soufflé à l'orange, sorbet au chocolat et granité au Grand Marnier. « *Cuisinez comme les chefs en 365 jours…* », page 87. Pour terrasser le temps, elle réécrivait les recettes rédigées dans un style insupportable par un chefaillon aux étoiles de papier.

Lentement, elle s'affairait en tablier blanc.

— Ce n'est pourtant pas sorcier d'expliquer le confit d'échalotes !

Avec délice, elle enrichissait et compliquait les suggestions des chefs puis les testait goulûment. Dans la vraie vie, avant ce Carmel forcé, elle picorait, tartinait et ne fréquentait les fourneaux qu'à la Saint-Sylvestre.

L'espace de travail avait été dessiné et conçu à la perfection. Son espace cuisine était digne d'un trois toques et les ustensiles et robots n'avaient jamais servi avant elle. Le laboratoire était blanc immaculé, les chromes brillants et l'îlot, central.

Jouxtant la cuisine, le cellier débordait de victuailles surgies de nulle part.

— C'est bien pratique cet écran sur le frigo ! Cèpes, clic, envoyé. Livré congelé dans la foulée. Il suffit d'attendre la lumière verte sur la porte du grenier à provisions, le cellier magique !

Elle essuya ses mains sur son tablier et traversa le patio pour pénétrer dans la vaste salle à manger. Elle se dirigea en soupirant vers le meuble à CD et, du bout du doigt, parcourut la pile. Toujours les mêmes : Iggy Pop, Elton John, Paul McCartney, Liane Foly et compagnie. Aucune nouveauté musicale depuis son incarcération. « Ils » avaient arrêté le temps aux années 90. Son choix se porta sur un album de Daho. *L'homme à la mer* noya l'espace d'une mélopée monocorde.

Sa geôle était surdimensionnée et, d'après son estimation à pas comptés, elle l'évaluait à trois cents mètres carrés. Elle lui rappelait ces villas de la Rome antique, sauf que sa cellule avait des allures de musée d'arts contemporains. Les pièces s'articulaient autour d'une large cour carrée plafonnée d'un épais vitrage inviolable. Mais en lieu et place d'une simple courette intérieure, cet espace clos était magnifié par une piscine revêtue d'un liner noir et bordée d'une terrasse en teck meublée avec goût. Aux quatre angles, d'énormes bacs en acier brossé contenaient lauriers blancs et roses et trois augustes oliviers.

Les après-midi, elle s'installait sur l'un des transats de lin écru. Elle fermait alors les yeux et le voyage commençait. Un vent imaginaire

s'engouffrait et ballonnait une voile. Sensation de tanguer sur le pont d'un voilier. Éphémère illusion qui la libérait quelques instants de cet espace clos aux barreaux de verre.

Dans ce labyrinthe, tout communiquait. La cuisine s'ouvrait sur le cellier, puis s'ouvrait sur la salle de sport puis s'ouvrait sur la salle d'eau, puis s'ouvrait sur la vaste chambre à coucher et sur le salon-salle à manger qui, enfin, s'ouvrait sur la cuisine. Ici tout s'ouvrait, et tout s'enfermait.

Sur la terrasse, elle avait dressé une somptueuse table pour deux. Comme pour chaque dîner. Couverts arrondis en acier, assiettes carrées en porcelaine gris béton, verres en cristal. Nappe parsemée de pétales de roses, un grand vase rempli d'eau et de bambous verts.

Elle eut un sourire de satisfaction. Elle s'immobilisa devant l'armoire à vins et distingua un grand cru. Elle ôta son tablier, le plia, le rangea dans un placard, se lava soigneusement les mains, défit son chignon pour libérer ses longs cheveux blonds, puis s'écria :

— À table mon Chaton !

La nuit approchait. Elle déposa les deux entrées sur les assiettes et s'installa. Ses yeux s'embuèrent. Ne pas craquer, ne plus craquer. Plus comme avant. Ne plus « leur » donner cette satisfaction.

Un splendide gros chat angora café crème surgi du fond du salon se frotta les vibrisses en ronronnant contre ses jambes nues.

— À ta place, mon amour ! Tchin tchin !

Elle porta son verre à ses lèvres, le regard absent. Ne pas pleurer.

— Ce soir c'est fête, my love… dix ans… du moins, je crois, fit-elle les yeux se perdant graduellement vers le bout de ciel.

Le félin cligna des yeux deux fois puis se concentra sur son assiette.

Qu'avait-elle appris en dix ans entre ces murs ? La lenteur et l'immobilité, la renonciation et la résignation, le vide et le contentement. Dix ans. Une estimation approximative. Dix ans pour imaginer : l'incident nucléaire, l'enlèvement, la contamination, l'expérience scientifique ou politique. Avait-elle été enlevée par un fou furieux l'épiant à longueur de journée ? Mais dans quel dessein ? Elle n'en gardait aucun souvenir. Et pourquoi personne n'était parti à sa recherche ? Hormis ce passage à vide, elle ne se souvenait que de s'être brièvement réveillée avec la sensation horrible de se trouver dans un caveau. Avait-elle commis un crime ? Elle s'en souviendrait ! On n'efface pas un meurtre. Et puis quand on tue, il y a enquête, procès, condamnation, réclusion… Mais elle n'était pas en prison, elle était juste seule dans un palace. Enfin non, pas toute seule. Chaton était arrivé quatre ans après elle. Un cadeau. Un cadeau bienvenu, un cadeau réparateur, un cadeau réconfortant, un cadeau récompense pour bon comportement et pour combler tous ses vides. Une boule cotonneuse, chaude et douce, pour tamponner les larmes de son cœur

douloureux. Un leurre à aimer.

Et ne plus jamais perdre la raison. Ne plus sombrer.

Un matin, elle s'était levée, sans but, comme toujours depuis quatre ans. Et là, un angora, sur la terrasse, dormait. À ses côtés, une malle en osier contenait un peigne de nettoyage, deux jolis colliers argentés et de tailles différentes, pourvus tous deux d'un grelot et de strass, une couverture, un coussin, une gamelle double.

Elle avait pleuré.

Depuis, les jours s'étaient radoucis. Bien que la colère, le désespoir, l'incompréhension aient ressurgi en volcan, jamais plus elle ne tenta de mettre ses jours en danger.

Son regard se noya dans la piscine. Se baigner. Autre récompense donnée comme un témoignage de confiance. Au fil des années, elle eut droit aux stimuli essentiels : au début, le droit de prendre un bain, puis les produits de toilette et de beauté, puis des livres ; vinrent ensuite un chevalet avec une boîte de peinture, une guitare avec un jeu de cordes et une méthode, un livre sur le yoga, sur le solfège, sur la gymnastique, sur la broderie, un synthétiseur et un micro, des robes adorables, une télévision sans programme servant uniquement à visionner des films comiques en VHS figés avant les années 2000, du maquillage, la pléiade au grand complet, un sex-toy couleur fraise Tagada et très maniable, une cave à vins avec l'encyclopédie de l'œnologie, un lave-linge, une collection de timbres-poste et, souvent un bouquet de roses. Des substituts pour lui donner l'illusion d'être une parfaite maîtresse de maison, c'était une sorte de course aux stimuli pour animal en cage. Tuer le temps était devenu obsessionnel, mais comme son unique désir était la liberté, elle avait réagi de façon exagérée à ces compensations tombées du cellier. La première année avait été dans le refus, la seconde dans le chaos et la troisième dans la volonté de se reprendre et de juguler ses envies de grignotage. La quatrième année, elle se tourna vers l'écriture et accepta avec bienveillance toute nouvelle activité. C'est alors que l'idée qu'elle résidait dans un zoo humain s'installa définitivement en elle.

L'accès à la cuisine fut le dernier privilège acquis à force de docilité. Le droit de cuisiner ses propres repas. Manipuler du matériel aussi simple et dangereux qu'une fourchette, un couteau, un verre. Et tous les produits qu'elle demandait lui arrivaient dans le cellier.

Elle haussa ses épaules, fronça les sourcils et une silencieuse bouffée de colère l'envahit. C'était inutile. L'expérience lui avait appris à contenir ses irritations.

Ses doigts étranglèrent son verre, mais elle garda en elle l'idée de le briser d'un coup sec sur l'arête de la table. Elle avait déjà tenté l'expérience de s'ouvrir les veines. Des représailles radicales s'en étaient suivies et elle avait perdu durant une année ses « privilèges ».

Elle se maîtrisa et conserva les acquis en courbant l'échine.

Effrontée, elle leva haut son verre, le regard tourné vers l'œil mobile incrusté dans l'angle de la terrasse, comme d'autres, placés ailleurs dans la maison. On l'observait en permanence.

D'un trait, elle vida son verre pour saluer le visiteur du zoo humain :

— Mes hommages du soir, hurla-t-elle à la caméra.

Le lendemain, elle réceptionna un stock de nourriture anormalement conséquent dans le garde-manger laissant supposer qu'il n'y aurait plus personne derrière la caméra pendant quelque temps.

Un mois s'écoula. Elle sut que le cellier ne l'approvisionnerait plus. Elle se rationna.

Le ciel était noir d'encre. Par une mince fente dans les nuages, le soleil naissant dardait ses rayons sur la plaque de verre suspendue au plafond.

Depuis vingt jours, elle se levait pour admirer ces aubes qui semblaient en fusion. C'était là son modeste voyage silencieux au cœur de la création, son hymne à la beauté d'un monde extérieur inaccessible.

Entre elle et le ciel, un rendez-vous matinal. Il arrivait toujours ponctuel. Depuis vingt jours, une mouette au masque sombre tournoyait sous ses yeux. L'oiseau penchait sa tête, se posait habilement sur une patte et, ailes déployées entre les redoutables aiguilles acérées, il atterrissait sur la verrière. Toujours le même ballet. Trois coups de patte à gauche, une pirouette sur la droite, déploiement des ailes, un long cri muet. Son bec frappait la cage de verre à la recherche d'une faille. Puis ses yeux cherchaient ceux de la jeune femme enfermée.

Une femme et une mouette s'observaient. Comme si une rencontre était possible. Puis l'oiseau vagabond s'envolait pour réapparaître le lendemain.

— Mouette, je t'appellerai Tchekhov et dans ton ciel, « *tu porteras le deuil de ma vie* », déclama la femme d'une voix mal assurée.

Une mouette pour amie, cela ne se décline pas à la légère lorsque l'on crève de solitude.

Il était bien trop tôt pour démarrer une journée sans surprise. Comme tous les jours, elle s'inventerait une raison de vivre pour se donner l'espoir qu'un jour, elle sortirait de ce château d'If. Et chaque jour était un Everest d'ennui à enjamber. Le vent de la révolte ne l'avait jamais quittée. Elle rêvait de café-clopes avec Pascal dans un troquet de la Bastille, noir de monde et de brouhahas incessants.

Parfois, elle esquissait sans retenir ses larmes le visage de sa fille née sous X.

Que se passait-il dehors ? Qu'avaient engendré les hommes en dix ans ? Et son amour…s'était-il marié ? Avait-il des enfants ? Elle ne savait rien. Son avenir à elle était une route coupée.

Ici, le passé appartenait au présent.

Elle avait épuisé le stock de nourriture du cellier jadis magique, le frigo était vide et elle ne savait pas ce qu'elle mangerait demain.

Elle pleura sur son oreiller et s'endormit.

Un cri de mouette la réveilla. Mais un cri de mouette ne pouvait la réveiller puisque dans son monde, les mouettes étaient muettes, irrémédiablement aphones. Pourtant, l'appel plaintif d'une mouette criaillait sans retenue. Elle sauta de son lit et courut à la rencontre de l'impossible volatile. Son amie Tchekhov penchait la tête et braillait sur la table du salon. Par où était-elle passée ? Un improbable courant d'air sortant du cellier lui caressa le visage.

En face du cellier ouvert, une porte inconnue, béante, donnait sur un long couloir blanc. Au bout, une porte sur la liberté. La jeune femme se précipita dans sa chambre, se saisit d'un épais classeur noir numéroté douze et attrapa le chat qu'elle installa dans un panier. Devant la porte, la mouette la devança comme pour l'inviter à sa suite. En pyjama et pieds nus, elle avança d'un pas incertain vers la lumière.

Face au seuil de la porte, une rose posée sur une console en fer forgé. Sous la fleur rouge fraîchement coupée, une carte postale imageant les roches rouges de Piana. À l'intérieur, un billet de vingt euros qu'elle n'avait jamais utilisé, un ticket avec le logo d'un bateau et une phrase manuscrite : *« 2011 est un monde inimaginable pour la rose qui reparaît. Alors, que le prophète guide vos pas, mademoiselle. Allah est grand dans sa miséricorde. »*

Elle glissa le pli dans son unique poche et courut en riant vers la falaise aux récifs écarlates.

À ses pieds, un océan brutalisait les rochers rouges depuis des millénaires. Des milliers d'oiseaux tournoyaient dans des cris étourdissants. À perte de vue, une étendue déserte, écrasée par les vents. Face aux tempêtes, sa prison, posée au milieu de nulle part et malmenée par les pluies, résistait.

Même les pierres rouges semblaient suppliciées.

Elle murmura aux nuages : je suis libre.

Tchekhov pencha sa tête une dernière fois, prit son élan et s'élança dans un ciel nouveau.

Le paysage paraissait peuplé de créatures difformes changées en pierre et formait une forteresse de massifs rocailleux et inhospitaliers. Un sentier de muletier partait de la route goudronnée et se tordait

entre deux sculptures hérissées de granit rouge et forées par les pluies.

Derrière une paroi déchiquetée par l'érosion séculaire, Shadi avait la pupille plantée sur la lunette de visée de la carabine Blaser R8 préférée de Joyce. Il ajusta la molette d'allumage et poussa à sept millimètres de sortie pour un grossissement maximum.

Dans son champ de vision, le visage de la jeune fille qu'il avait surveillé de longues années se présenta.

Le pouce levé vers le ciel, elle riait et tournoyait de bonheur en longeant la route très fréquentée en cette fin de saison estivale. Une voiture blanche s'arrêta.

Shadi lui avait consenti un ultime instant de liberté avant de tenir la promesse faite à Joyce. Cet intervalle était son offrande d'adieu avant de supprimer cette vie sans état civil. Il savait que sans existence, sans présent et avec peu d'argent, la jeune femme contacterait en priorité sa famille pour leur expliquer l'inconcevable. Sans hésiter, elle utiliserait ce billet pour se rendre sur le continent et reprendre le cours de son destin. Shadi la rencontrerait sur le pont du Ferry, lui offrirait un dernier verre et lui proposerait une balade sous la lune. Son poignard jaillirait de son étui et il enfoncerait, lentement, la lame dans sa carotide blanche. Il l'embrasserait et jetterait le corps dans l'oubli d'une vague. Son plan était infaillible.

Avec les liasses de billets retrouvées dans le coffre de Joyce, une vie nouvelle commencerait pour lui. Bassora, la terre de ses ancêtres attendait son retour parmi les vivants. Son premier geste serait de poser une datte sur sa langue et de garder longtemps le noyau pour étancher sa soif. Son père avait appris ce geste de son père et ce rituel s'était répandu à toutes les tribus sunnites.

Après le départ de Saddam Hussein, tout s'était compliqué. Les unités américaines étaient nerveuses et redoutaient les attentats. Pour se prémunir, ces troupes spéciales tiraient au moindre soupçon sur tout ce qui bougeait. Une patrouille, accueillie par des cocktails Molotov, était entrée dans son village et avait déversé leurs peurs le jour du marché. Toute sa famille trouva la mort. Sa femme enceinte de huit mois reçut une balle explosive dans son ventre rond. Juste avant de mourir, son père prit sa main dans la sienne et lui demanda d'arrêter le massacre par tout moyen. Il s'engagea et lutta dans la clandestinité. Désormais, l'arrogance américaine lui était odieuse. Lui, qui avait enseigné la philosophie et avancé l'idée d'une sortie de guerre par la voie pacifique, se mua en tueur et en poseur de bombes aveugles.

Shadi attendit une demi-heure.

Puis, il appuya sur une télécommande en se bouchant les oreilles.

La villa de Joyce explosa dans un bruit de fin du monde, se brisa, s'affaissa puis glissa par pans entiers dans le précipice entraînant dans sa chute les milliers de nids incrustés sur la roche cramoisie.

La détonation se perdit dans l'horizon et il ne resta du blockhaus de béton que la trace des murs d'enceinte.

Shadi enfourcha sa moto et fonça vers le port de Calvi.

Ce soir, il prendrait le ferry, il parlerait à cette femme aux pommettes slaves et il assassinerait froidement celle qui devait disparaître.

Tout s'effacerait, il avait promis ! Inch' Allah.

Libre

« Connaître n'est pas savoir. » Ludmilla

— Où puis-je vous déposer, mademoiselle ?

— Quelle est la ville la plus proche, monsieur ?

— Calvi est à vingt kilomètres si le GPS de ma voiture de location fonctionne avec justesse.

— Nous sommes… en Corse ?

— …

— Cela ne vous dérange-t-il pas si je suis accompagnée de mon chat ?

— Ma femme adorait les matous.

— Puis-je vous demander la date précise de ce jour ?

— Nous sommes le mardi 30.

— De quel mois ?

— Août, bien sûr !

— Et de quelle année ?

— 2011. Quelle étrange question, mademoiselle. Serait-ce là une plaisanterie d'un genre nouveau ?

— J'en étais sûre ! Presque dix ans d'après mes calculs, murmura l'inconnue.

— Avez-vous l'intention de profiter de la gentillesse d'un vieux monsieur ou bien ne souhaitiez-vous qu'obtenir une date en levant un pouce en l'air ? Si vous le désirez, je peux aussi vous donner l'heure exacte et la position des nœuds lunaires. Entendez-vous les klaxons à chaque fois qu'une voiture nous dépasse ? Je crois que nous gênons la circulation parce que je suis stationné au beau milieu d'un virage dangereux.

La jeune femme aux pieds nus ouvrit la portière et s'installa sagement avec son chat sur ses genoux.

Jean-Pierre Cazet était retraité de l'Éducation nationale et avait consacré ses loisirs à l'étude de la langue française. Au centre-ville de Pau et durant quarante années sans interruption, il avait enseigné avec passion l'histoire. Et, accessoirement, la géographie. Ses quatre filles bien mariées étaient éparpillées aux quatre coins de la planète et ne l'appelaient qu'à la Noël pour débarquer avec maris encombrants et petits-enfants remuants dans sa maison devenue trop grande.

Douze ans après avoir cessé son métier, ses collégiens turbulents lui manquaient toujours et, pour duper son ennui, il rédigeait en secret un épisode peu connu sur Jeanne d'Albret, la protestante catholique, et Antoine de Bourbon.

Derrière ses sourcils broussailleux et son regard de freux, il avait traversé l'existence sans encombre et, en fin de carrière, avait reçu les

Palmes académiques.

Un cancer généralisé avait emporté son épouse adorée l'année dernière et depuis il hésitait entre dépression et second souffle. Cet homme de petite stature et fier de ses racines avait entrepris sur un coup de tête de s'offrir l'Ile de beauté en long et en large. Un voyage dont il avait rêvé avec la compagne de toute une vie.

Le célibat forcé couplé à la solitude en dents de scie avait bien des avantages et l'énorme inconvénient de ne plus disposer d'un confident permanent à portée de main. Et personne avec qui parler à toute heure pour un professeur émérite adorant transmettre le savoir écrire et ses pensées, lui était insoutenable.

Depuis son arrivée à l'aéroport de Bastia, il n'avait échangé que des banalités et il désespérait de rencontrer un compagnon de route.

Sur le bord de la chaussée, cette autostoppeuse en pyjama de soie gris perle avec un classeur noir sous le bras était inespérée. Au premier regard, il eut une bouffée d'amitié pour elle.

Jean-Pierre conduisait lentement et, sans un mot, admirait le profil de l'inconnue. Elle avait le même nez droit et long, fin et gracieux que sa femme et ses filles.

Devait-il lui demander si elle était tombée de son lit ?

À moins que le port du pyjama ne soit le dernier must féminin en vogue sur l'île corse.

— Petite déduction, mademoiselle, si vous le permettez. Puisque vous ne savez pas où vous vous trouvez, je suppose que vous n'êtes pas de la région. Là, c'était plutôt facile.

— Gagné !

— Après, les choses se « corsent », si je peux me permettre ce raccourci un peu facile. Si vous ne connaissez ni le mois ni l'année, je ne peux que supposer que vous arrivez tout droit d'une autre planète. Au fait, comment appelez-vous votre félin ronronnant ?

— Le chat, tout simplement. Il ronronne de bonheur tout comme moi, je crois.

— Ce qui paraît encore plus étrange, c'est que vous voyagiez sans bagages. Même les extra-terrestres ont une besace. Je pourrais aussi supposer que vous fuyez une situation ou un mari jaloux. À moins que vous ne soyez mon ange gardien tombé des nuages avec pour mission de m'empêcher de prendre un raccourci mortel par un ravin.

— Rien de tout cela. Mon histoire est tellement insolite que je n'ose vous la soumettre de peur que vous ne m'abandonniez au prochain tournant.

— Bon, je dépose les armes, mais sachez que j'adore les romans impossibles. J'ai une proposition que vous ne pourrez refuser. Je vous invite à déjeuner sur le port de Calvi et, en échange, vous me raconterez tous les mensonges qui vous passeront par la tête. J'espère

simplement que vous serez drôle et dramatique à la fois.

— Depuis un mois, je rationne mes repas alors j'accepte avec joie, monsieur.

— Par pitié, appelez-moi Jean-Pierre. Avez-vous un prénom ?

— Me croiriez-vous si je vous affirme que vous êtes la première personne humaine à qui j'adresse la parole depuis dix ans ?

— Fantastique ! J'ai pris en stop une vraie martienne. Donc, vous n'avez pas de prénom humain cela s'entend. Je pressens que notre déjeuner sera remarquable et que vous allez m'abreuver des plus beaux récits. Avec un rosé bien frais sous un parasol, je suis prêt à vous suivre au plus profond de vos détours.

— Si cela vous était possible, je souhaiterais qu'après cette gentille invitation, vous me déposiez au port. En sortant de ma prison, j'ai trouvé ce ticket.

Elle ouvrit l'enveloppe et lut à haute voix :

— SNCM. Calvi-Toulon. Départ 21 heures. Passager à pied. Bordereau de passage à remettre à l'accueil avant embarquement. 36,84 euros.

— J'espérais vous garder une longue semaine à mes côtés. Soit ! Je vous déposerai devant le ferry avant votre départ. Cela nous laisse une belle journée pour développer une amitié et croire en vos inventions les plus audacieuses.

— Et si je ne mentais pas ? Si cela n'était que vérité ?

— Des affabulations à l'accent de vérité ! J'adore ! Je vous promets de vous croire avec la naïveté la plus exemplaire.

Une moto à grosse cylindrée les dépassa à vive allure et, au mépris du danger, accéléra dans une courbe en tête d'épingle.

La passagère posa son front sur la vitre. Ce matin prodigieux l'avait épuisée et elle flottait sans pouvoir réfléchir.

S'il est vrai que le bonheur est sur la mer, la Corse était incontestablement un paradis sauvage aux eaux cristallines. À chaque détour, elle admirait entre les pinèdes les criques désertes aux plages de sable blond et les falaises granitiques peuplées d'oiseaux marins.

Après la côte déchiquetée, la citadelle à l'extrême pointe du golfe de Calvi se dessina dans un brouillard de chaleur.

— Saviez-vous que la ville de Calvi revendique la naissance de Christophe Colomb sur son port ? Je suppose que cet enfantement participe à la curiosité des touristes.

— Jean-Pierre, j'ai besoin de m'alimenter. J'en ai presque des vertiges.

— C'est d'accord ! Je braque la première boulangerie que nous croiserons puis nous nous mettrons en quête d'une paire de sandales

et d'une tenue moins voyante pour une échappée sans soulever la curiosité des passants.

— Mais je n'ai que vingt euros.

— Permettez-moi de vous avancer quelques billets que vous me rembourserez à votre convenance avant la troisième guerre mondiale. Justement, voilà le supermarché qu'il nous faut. Je me gare et je serai de retour dans quelques minutes. Quelle est votre pointure ?

— Trente-sept.

— Et ne vous sauvez pas avant de m'avoir tout exposé.

Sur le port de plaisance Xavier Colonna, ils s'installèrent à la table d'un restaurant spécialisé dans les crustacés. Vu de l'extérieur, ce couple en terrasse avait des airs de père et fille en goguette.

Le serveur repositionna le parasol et reformula sa commande.

— Une assiette de bulots, crevettes avec une demi-langouste pour madame et la même entrée pour monsieur suivie d'un loup au fenouil.

— Et un rosé du domaine de Taraccia dans un seau de glace, s'il vous plaît, et une eau minérale.

— Pourriez-vous aussi avoir la gentillesse de préparer un steak haché cru pour mon chat dans son panier ?

Le retraité regarda la femme en robe longue et bleue chaussée de sandales de cuir qu'il avait choisies pour elle. Elle lui souriait et était lumineuse, son regard reflétait la jeunesse de cœur et d'esprit et il n'était pas peu fier d'inviter à sa table une si ravissante compagne.

— Chère inconnue, je suis fin prêt à accepter vos mémoires et si vous m'épargnez d'affreuses galéjades, je vous promets que vous aurez une oreille attentive.

L'inconnue exposa sans détour son enfance, ses études, le grand amour de sa vie puis, avec des lèvres tremblantes, elle raconta l'enfant inséminé de force dans son ventre et cette villa de luxe qui l'avait enfermée dix ans durant jusqu'à ce jour.

Jean-Pierre ne mangea pas et but son rosé à faibles doses. Dans ce sourire, sur ce visage éblouissant, il vit les marques des épreuves qu'elle avait endurées et qu'elle traversait seule.

Une mouette se posa sur le quai et regarda le couple en penchant la tête. Se pourrait-il que Tchekhov l'ait escortée jusqu'à ce restaurant ?

— Aussi insensé que cela puisse paraître, je vous crois. Ce qui m'inquiète, c'est ce billet de bateau en forme de piège. Tout concourt à penser que ce passage en mer est une amorce à des fins peu honnêtes. Vous ne devriez pas vous présenter ce soir à l'embarcadère du ferry. Souhaitiez-vous vraiment vous rendre à Toulon ? Y avez-vous de la famille ?

— Je suis parisienne et je ne connais pas plus Toulon que Calvi.

Pour m'aider, je ne vois que mon père résidant à Paris.

— À l'évidence, vous êtes toujours en danger. Prendre l'avion pour Paris serait plus simple, mais je suppose que vous ne pouvez pas justifier d'une quelconque identité. Et la police vous rira au nez. Il nous reste la traversée en bateau.

Le serveur débarrassa leurs assiettes et leur remit la carte des desserts.

— Ne connaissez-vous pas un particulier assez aimable, et moyennant finance, qui pourrait conduire cette dame sur Marseille ? demanda le retraité au garçon.

— Il y a un convoyeur de bateau au bar et il met les voiles en fin de journée.

Jean-Pierre se leva d'un bond, se dirigea vers le comptoir et se présenta à un homme barbu.

L'homme écouta la proposition et lâcha :

— Je ne prends jamais de touriste à mon bord.

— Combien pour une entorse à votre règlement intérieur ?

— Mille euros en espèces et je fouillerai vos bagages. Je ne veux pas transporter des dealers. Dépêchez-vous de prendre une décision parce que dans deux heures, je serai parti.

— Quel est votre prénom ?

— Mon prénom n'a rien à voir avec notre conversation. Serez-vous seul pour la traversée ?

— Votre cliente est assise en terrasse et elle voyage avec son chat. Puis-je vous la présenter ?

— D'abord mon argent, après on avisera pour les mondanités et pour le chat, c'est non. Je vous attendrai sur le ponton numéro quatre à quinze heures. Mon bateau s'appelle « Providence ». Soyez ponctuel ou ne venez pas, je déteste attendre.

Jean-Pierre s'installa à nouveau à sa table et informa son autostoppeuse de la proposition de ce marin bourru, mais qui ferait l'affaire.

— Mais vous êtes fou ! C'est beaucoup d'argent mille euros et je ne connais pas cet homme, s'indigna la jeune femme.

— Vous me rembourserez dès que vous pourrez. Pour l'heure, il faut prendre une décision immédiate. Puisqu'il ne veut pas de votre chat, je m'occuperai de lui. Ce sera pour moi une belle excuse pour vous revoir lorsque je vous le rendrai. Voici mon adresse, mon e-mail et mon téléphone. Dès que vous serez en sécurité, appelez-moi.

Elle accepta et le Béarnais s'activa pour lui acheter un sac à dos pour la traversée qu'il bourra de victuailles, d'une brosse à cheveux et du nécessaire de toilette. Discrètement, il avait ajouté deux billets de cinquante euros pour l'aider à rejoindre Paris.

Amarré sur le ponton numéro quatre, le « Providence » était un

Dufour 34 appartenant à un directeur de la grande distribution. Elle monta à bord de ce voilier de dix mètres sur trois mètres quatre-vingt en comprenant qu'elle n'avait jamais mis un pied sur un bateau aussi étroit.

Le marin planta ses deux yeux dans celle de sa cliente, encaissa les cinq billets de deux cents euros qu'il compta deux fois puis inspecta, méticuleusement et sans ménagement, le sac à dos de sa passagère.

Le skipper l'accompagna dans l'unique cabine et laissa ce couple étrange à leurs adieux.

La jeune femme se jeta dans les bras de ce papy qui l'avait prise sous son aile, juste pour l'aider et sans contrepartie. Elle enlaça une dernière fois son chat et le confia à son propriétaire temporaire.

Les mots ne vinrent pas.

Jean-Pierre attendit que le bateau ne soit qu'un point sur la mer avant de reprendre sa route.

Cette jeune femme dont il ne connaissait pas le prénom avait été providentielle.

Cette aventure l'avait galvanisée et lui avait redonné une place dans le monde. Ce moment inattendu lui laissa une trace comme seule une histoire d'amour peut le permettre. Cette fille, sans le soupçonner, lui avait redonné l'envie de vivre passionnément.

Le voilier filait à cinq nœuds. Un bon vent arrière s'engouffrait dans le génois et la météo ne signalait aucune perturbation pour les trois jours à venir. La traversée serait aisée pour la belle demoiselle.

Marseille était à cent soixante milles, soit à cette allure, trente-deux heures de navigation si la houle et la mer au vent s'accordaient.

Le port s'éloigna et la Citadelle de Calvi s'effaça.

Le marin connaissait l'itinéraire les yeux fermés. En Méditerranée comme ailleurs, le danger venait des filets dérivants et des bateaux de commerce. Pour le reste, un GPS et un marin professionnel assurant tous les quarts et un bon feu de nuit suffisaient à rejoindre la côte sans encombre.

Il contrôla à nouveau le taud, le foc, l'enrouleur et envoya le spi et le tourmentin.

Il s'avança vers sa cliente surprise et lui demanda froidement si elle savait cuisiner. Elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'une question, mais d'un ordre et s'affaira pour une prise en main du four et un repérage des ustensiles de cuisine.

Dans les réserves emportées par le marin, elle repéra une rangée de maïs en conserve, une pile de saumon fumé sous vide, des salades de fruits en pot et du pain de mie. Même Alain Ducasse n'aurait pu émerveiller une tablée avec des bases aussi rudimentaires.

Elle s'affaira dans l'espace réduit et présenta une jolie desserte

pour une première rencontre en tête-à-tête avec cet homme dont elle ne connaissait pas le prénom.

Le skipper s'installa à la nuit tombée devant son assiette et mangea bouche cousue face à sa cuisinière. Sans un mot de remerciement, il regagna le pont pour se rouler une cigarette et boire du rhum au goulot.

À chaque repas, il mâchait sa tranche de saumon fumé et s'éloignait pour grignoter le gâteau sablé qu'elle lui laissait sur le bord de son assiette.

Cet homme à la barbe aussi noire que ses manières était une énigme pour elle. Après avoir connu l'enfermement, elle subissait un navigateur barricadé dans son mutisme.

À l'approche de Marseille, le voilier longea la côte jusqu'aux îles de Porquerolles et, au petit matin du deuxième jour, Notre-Dame-de-la-Garde se dévoila.

Le skipper avait pour mission d'amarrer le bateau sur le port de l'Estaque situé à l'extrémité nord des bassins du grand port maritime de Marseille. Au feu scintillant rouge, il engagea l'approche entre les digues par la passe nord du phare. Son client l'attendrait le lendemain sur le port de plaisance de Corbières. Puis, il reprendrait un autre voilier à convoyer pour Formentera.

Il était épuisé par ces trente-deux heures sans sommeil et il n'avait qu'une hâte, dormir.

Il regarda sa passagère une dernière fois et, pour la première fois, il lui renvoya son sourire.

Il s'enferma dans la cabine pour ne plus en ressortir.

Sa cliente mit un pied à terre et marcha droit devant elle sans se retourner. Elle n'avait aucune raison de remercier cet ours des mers.

Dans la rue, elle demanda son chemin et sauta dans un bus pour la gare de Saint-Charles.

Elle fouilla dans son sac et trouva une enveloppe qu'elle ne connaissait pas.

Elle paya son ticket au chauffeur et s'installa au fond de l'autocar.

Elle ouvrit le pli et découvrit les cinq billets de deux cents euros que Jean-Pierre avait remis au navigateur silencieux et une lettre à l'écriture tremblante :

Mademoiselle,

Mon attitude a pu vous paraître discourtoise et je vous dois quelques explications pour ne pas vous laisser de moi l'image rustre que je vous ai servie durant notre traversée. L'année dernière, le corps de mon adorable fille de treize ans a été retrouvé derrière un buisson. Elle a été violée, puis étranglée. Le violeur n'a jamais été retrouvé. Depuis, je hais l'humanité. Ma détresse a aussi empoisonné mon couple parce que je n'ai plus le goût ni de vivre ni des autres.

J'avais décidé de mettre fin à mes jours durant la traversée. En lisant le classeur noir que vous aviez oublié sur la table de la cuisine, vos mots et votre chagrin à consoler ont ranimé une force qui dormait en moi. Ma peine s'est atténuée et j'ai décidé de me battre jusqu'à mon dernier souffle. Encore merci pour vos adorables attentions culinaires.

Jacky

PS : Vous aurez sûrement besoin de cet argent. Bonne chance et encore toutes mes excuses pour mon odieux comportement.

Installée au fond du bus, menton baissé, elle sanglota en silence.

Gare Saint-Charles, elle prit la file d'attente avec un nœud dans la gorge, acheta un billet pour Paris et le journal Libération. Tout l'amusait comme la tenue vestimentaire des passants, la forme des voitures et surtout les panneaux publicitaires. À quelques détails près, elle retrouvait ce qu'elle avait abandonné dix ans plus tôt. Elle acheta un paquet de cigarettes et en fuma trois avec délice en buvant deux cafés bien serrés à la terrasse d'un bistrot.

Arrivée en gare de Lyon, elle se rendit directement à l'appartement de son père. Sur la boîte aux lettres, il y avait un nom inconnu. Avait-il déménagé, était-il encore en vie ? Tout était possible.

Au bureau de poste, elle demanda à consulter un bottin.

L'hôtesse pouffa et elle l'orienta vers un ordinateur en libre-service.

La jeune femme retrouva son père avec une adresse à Versailles. Elle s'y rendit tout en s'émerveillant des changements qu'elle croisait sur sa route comme ces vélos en libre-service. Dans le métro, elle s'approcha d'une femme qui pianotait sur un téléphone étrange et lui demanda de lui expliquer son fonctionnement.

Arrivée devant la maison en pierres meulières où résidait son père, elle comprit qu'il lui serait difficile de lui annoncer froidement la raison de sa longue absence. Elle hésita à sonner.

Au même instant, un homme aux cheveux blancs sortit avec un cabas.

— Bonjour papa.

— …

— C'est bien moi.

— Impossible ! Vous lui ressemblez tellement ! Qui êtes-vous ?

Sur le ferry, armé de son couteau prêt à saigner, Shadi avait recherché en vain la jeune femme.

À l'évidence, elle n'avait pas utilisé le billet et sa stratégie s'était avérée aussi peu fiable que naïve. Elle s'était méfiée et le piège tendu n'avait pas fonctionné.

Sur le pont du ferry Casanova, il tenta de rassembler ses idées en se haïssant d'avoir accordé à sa prisonnière un ultime instant de

liberté.

Pourquoi n'avait-elle pas embarqué ? À sa place, il aurait opté sans hésiter pour cette proposition.

Il ne pouvait que suivre l'unique piste à sa disposition : le théâtre à Nice.

Bien sûr, il aimerait fuir son serment et personne ne l'obligerait à tenir une promesse donnée à une défunte.

Mais la peur des djinns de Joyce l'empêchait de se dédire et de filer sans attendre vers Bassora.

Il se consumait, se tourmentait, s'enlaidissait et il sut qu'il était inutile de partir de fuir le spectre de Joyce.

Nulle échappatoire, car ne pas obéir n'annulerait pas la marque que cette femme damnée avait déposée en lui.

La disparition de cette fille apaiserait la haine de Joyce, allégerait sa hantise de la voir surgir dans ses cauchemars et assécherait une fois pour toutes ses larmes. Une grande et misérable consolation.

Une fois rassasiée, Joyce le laisserait en paix et il oublierait cet épisode douloureux de sa vie.

Il décida de surveiller ce théâtre qu'il avait brûlé sur l'ordre de sa maîtresse. Joyce avait été jalouse de ce Pascal Langle et il ne l'expliquait pas. Il supposa qu'en ruinant cet homme par les flammes, elle détruisait un peu plus sa captive. Secrète à l'extrême, Joyce n'avait jamais révélé son mobile et encore moins l'identité de cette fille séquestrée.

Shadi s'installa à Nice.

Dans une chambre à deux pas du théâtre incendié, il attendrait.

Elle réapparaîtrait, là.

Il était épuisé, déprimé, nerveux et dangereux.

Et il arracherait son cœur avec sa lame.

Alors, il pourrait tout quitter.

— Commissaire, l'épicier en face du théâtre vient d'appeler. Il a reconnu l'homme qui criait au feu en sortant du théâtre. D'après ses dires, le suspect s'est posté devant les lieux et s'y attarde toute la journée comme s'il attendait quelqu'un. Il semble formel. Que fait-on ?

— Cher Magloire, nous allons tout simplement cueillir ce personnage et lui demander son état civil. J'appellerai le procureur sur place si nécessaire. Allez, on fonce !

Les façades du théâtre étaient noires de suie et le toit ne supporterait pas le premier coup de mistral. Sur place, une équipe de pompiers se relayaient jour et nuit et le maire vomissait chaque jour sur ce carcinome puant gisant au milieu du Vieux-Nice.

À contrecœur, l'assureur s'engagea à prendre des mesures conservatoires pour sécuriser durablement le périmètre et à bâcher la

devanture d'un beau paysage. Pour envisager une réhabilitation de l'immeuble, une bataille d'experts s'annonçait longue et interminable.

En attendant la bonne volonté des assurances, ces décombres défiguraient ce quartier touristique.

Magloire stationna la voiture banalisée puis entra seul dans l'épicerie.

Turnel patientait de l'autre côté de la rue lorsqu'il aperçut un homme chauve sortir d'un bistrot. Le suspect claudiqua jusqu'au banc public et s'installa péniblement en tendant sa jambe raide.

Le commissaire s'enfonça derrière un porche et téléphona à Magloire.

— Notre homme est assis en face du théâtre. Envoie discrètement l'épicier pour qu'il nous confirme son identification. S'il est prêt à témoigner, on l'appréhende de suite. En douceur, Magloire, pas de violence sur la voie publique. Je suis certain que notre handicapé se laissera embarquer sans problème.

— Chef, il serait souhaitable de demander le renfort d'une équipe. Un pyromane n'est pas un enfant de chœur. Je vous rappelle que ma femme attend son troisième.

— Ne panique pas. On lui met les pinces avec délicatesse et on l'interroge à la maison.

Le marchand l'identifia avec certitude.

Turnel s'attarda devant la vitrine de lingerie fine située à deux pas du banc.

Magloire se dirigea directement vers le suspect, sortit sa plaque tricolore et se présenta en lui demandant de bien vouloir lui montrer une pièce d'identité. Un simple contrôle de routine, précisa-t-il.

L'homme se leva difficilement, fouilla dans sa poche, en sortit un long poignard de chasse et l'enfonça d'un coup sec dans le ventre de l'inspecteur tout en retenant le corps qui s'effondrait sur lui.

Turnel vit distinctement la scène.

Il sortit son arme de service et hurla :

— Mains en l'air et à plat ventre !

L'homme se rua, couteau pointé vers Turnel.

La détonation déchira la quiétude de la rue.

La balle se logea dans la tête du suspect, juste dans l'orbite de l'œil gauche.

Magloire gisait sur le trottoir. Sa chemise blanche était éclaboussée d'un inquiétant rouge grenat et il avait perdu connaissance.

Turnel était pétrifié, incapable de réagir.

Lorsque les secours arrivèrent, l'inspecteur avait perdu trop de sang. Il décédera à l'hôpital.

À part la carte de visite d'un hôtel, son assassin n'avait aucun papier sur lui.

Dans son meublé, on retrouva deux faux passeports, une forte somme d'argent en espèces, une photo de Joyce Lebrun en sa compagnie et onze cahiers noirs.

L'instruction de cette enquête fut confiée à la Brigade Criminelle du 36 quai des Orfèvres.

L'enquête piétina et le dossier fut classé parmi les affaires non résolues

Épilogue - Elle

« À quel moment le purgatoire se transforme-t-il en paradis ? »

— Bonjour, c'est Joanna Marcus.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? répondit sèchement Pascal Langle.

— Vous revoir. Au son de votre voix, j'entends que vous m'en voulez encore copieusement. J'ai des trucs inimaginables à vous raconter.

— Cela ne m'intéresse pas. Qui vous a donné mon téléphone ? explosa Pascal.

— Le commissaire Turnel. J'ai aussi votre adresse. Il pense que je peux vous aider, assura Joanna d'une voix qui se voulait apaisante.

— Il n'y a rien à ajouter à mon bonheur parfait. S'il vous plaît, raccrochez et oubliez-moi.

— Lors de notre dernière rencontre dans ce café au cœur du Louvre, vous m'avez posé une question. Je peux y répondre maintenant.

— Je vous écoute, mais vous perdez votre temps et le mien.

— Faites-moi la grâce d'une rencontre et je vous promets cette fois-ci de ne pas vous faire courir.

— C'est non ! vociféra Pascal.

— Je suis à Nice avec mes copines et j'envisage sérieusement de débarquer chez vous avec une bouteille de champagne.

— C'est non et non et non ! Adieu, mademoiselle, je crois que vous m'avez assez torturé. Je vais raccrocher et ne m'appelez plus jamais ou je porte plainte pour harcèlement.

— Je viens vous parler de Ludmilla.

— …

— Et j'ai aussi tous ses cahiers avec moi. Du numéro un au onze inclus.

— Si vous mentez, je vous étrangle, jura Pascal. Venez seule, je déteste les confidences au milieu d'inconnues.

— Mes copines font partie de l'explication. Disons dans une heure chez vous.

Elle raccrocha. Les habitudes de cette pigiste n'avaient pas évolué et avec elle, le coup de fouet n'était jamais trop loin.

Pascal resta avec le combiné sur son oreille une longue minute.

Il regarda autour de lui. Dans quelques minutes, ces filles débarqueraient dans son appartement à mi-chemin entre le bidonville et le squatte et il était encore en pyjama.

Il s'habilla pour la première fois depuis trois jours, aéra toutes les pièces, fit le tour des lieux avec un grand sac en plastique pour y jeter

pêle-mêle tout le laisser-aller dont il faisait preuve depuis deux mois et sortit l'aspirateur en pestant.

La presse nationale avait vaguement relayé l'affaire des jeunes filles enlevées et séquestrées par une aliénée. En revanche, Nice-Matin avait mené une enquête sérieuse sur le meurtre d'un agent de police tué en face de son théâtre. Avec finesse, le journaliste avait tissé un lien entre l'incendie et l'assassinat de l'inspecteur Magloire tout en dégageant habilement la responsabilité de Pascal Langle. Le lendemain, l'assureur avait appelé et retrouvé sa courtoisie habituelle en promettant de débloquer une avance avant expertise.

L'interphone bourdonna trois fois.

— C'est nous ! hurlèrent en chœur plusieurs voix joyeuses.

— Quatrième étage, lâcha Pascal en soufflant. Vous avez les cahiers j'espère ou vous pouvez rebrousser chemin.

Lorsqu'il ouvrit la porte, il découvrit trois adorables jeunes filles du même âge, hilares.

Pascal laissa les envahissantes en jupe et tout sourire pénétrer chez lui en affichant un visage austère et froissé.

— On a soif de bulles, rugit Joanna en s'affalant sur le canapé. On a pensé que puisque tu étais dans nos déboires jusqu'au cou, tu étais en droit de trinquer avec nous. Pascal, Je te présente Marie-Ange et Clémence, mes demi-sœurs du côté paternel.

Les deux filles lui claquèrent deux bises appuyées sur la joue. Pascal resta de marbre.

— Ne fais pas cette tête de calamar, Pascal, c'est pas du tout tendance le style mollusque, surtout à Nice !

Les trois jeunes filles le regardaient, amusées.

Comment ne pas craquer devant ces gamines charmantes, pétillantes et dans la puissance de leurs vingt ans ? pensa Pascal en relevant la commissure de ses lèvres.

Marie-Ange avait les cheveux mi-longs retenus par une queue de cheval au-dessus de son crâne, sa robe à fleurs transparente laissait deviner un corps musclé et, sur sa cheville, un dragon noir menaçant grimpait. Clémence avait le look hippy des années Woodstock et, Joanna, avec son shorty Desigual en popeline imprimée et ses lunettes à la monture écarlate, ressemblait à une Sévillane égarée sur la croisette.

— Pascal, nous avions des vérités importantes à te dire, mais avec ton minable jogging noir et ta chemise fatiguée aromatisée au déo bas de gamme, ça ne va pas le faire. J'avais assuré à mes copines que nous allions rencontrer un homme élégant et là, tu nous sers la panoplie complète du déprimé.

Les trois amies le dévisagèrent en croisant les bras et en mimant un air contrarié.

— On nous avait parlé d'un play-boy à la Richard Gere, surenchérit Marie-Ange en glissant un CD de musique électro dans le lecteur de Pascal et sans lui demander son autorisation.

— Et rasé de près, enfonça Clémence en poussant le volume pour mieux se gondoler les bras tendus au-dessus de sa tête.

Pascal se sentit minable. Il se ravisa et prit une voix enjouée :

— C'est d'accord ! Vous avez gagné. Donnez-moi cinq minutes pour me changer et je vous reviens en prince charmant. Les flûtes sont dans le placard du haut de la cuisine et il y a même un seau à glace. Je vous laisse tout préparer et n'oubliez pas de mettre la musique à fond parce que je déteste mes nouveaux voisins.

L'interphone le fit sursauter.

— Ne t'inquiète pas, c'est pour nous. On attend des amis, tu vas les adorer. On leur a demandé de passer pour faire la fête avec nous. Et ne fais pas cette tête, on est là pour ton bien sauf que mes amis ne supportent pas l'absence de grâce. Va te faire beau, on t'attend.

Les mâchoires serrées, Pascal s'enferma dans sa chambre qui donnait sur la salle de bains.

Sans prévenir, les vertiges qui le refoulaient dans la boîte noire le reprirent. Il respira fortement, s'agrippa à la vasque, chercha sur l'étagère à pharmacie ses pilules magiques et en avala deux.

On sonna à la porte d'entrée et il entendit une voix d'homme saluer chaleureusement les filles.

Il prit une douche express, se rasa et se parfuma. Il enfila une chemise impeccable, un jean Diesel et sa plus belle veste légère en lin. Il se surprit à sourire franchement dans le miroir.

Depuis combien de temps n'avait-il pas reçu de jolies filles dans son appartement ? Une éternité.

Lorsqu'il ressortit de sa chambre, Valéry, le père de Ludmilla l'accueillit les bras ouverts avec une bouteille d'Armagnac Castarède :

— Pascal, quelle joie de vous revoir ! Lorsque Joanna a proposé cette virée, je n'ai pas pu résister. Est-ce que l'on vous a expliqué la situation ?

— Mais qu'est-ce que vous faites là ? Comment connaissez-vous ces filles ? De quelle situation parlez-vous ? Effectivement, j'ai besoin d'éclaircissements, demanda Pascal, abasourdi.

— Ma fille me disait souvent avec emphase qu'il n'y a qu'un être idéal pour chaque personne. Avec vous, elle pensait l'avoir trouvé. Que diriez-vous si je vous disais qu'elle n'est pas morte d'une rupture d'anévrisme ?

— Cela ne changerait rien pour moi. Elle n'est plus et moi non plus d'ailleurs. Rien ne pourra la ramener et, sans elle, je suis incapable de faire quelque chose de ma vie. Alors, on la boit cette coupe de champagne ! J'ai soif d'ivresse, cria Pascal hors de lui.

Il remplit les coupes d'une main tremblante en se retenant d'implorer ces malvenus de déguerpir de chez lui.

Il n'avait qu'une envie, s'esquiver avec sa tristesse.

— Pascal, j'aimerais te présenter ma mère, lâcha brutalement Joanna en coupant net le son de la musique.

Tous les regards s'immobilisèrent sur Pascal.

D'un pas hésitant, Valéry se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit.

Une frêle silhouette aux longs cheveux noués en tresse se posa sur le seuil.

Les yeux baissés et les mains croisées derrière le dos, une femme avança vers la lumière.

Elle releva la tête.

Elle riait et pleurait.

Ludmilla ressuscitait et tout recommencerait.